

SAINT

AMBROISE

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

SA VIE ET EXTRAITS DE SES ÉCRITS

AVEC UNE TABLE DES MATIÈRES.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SAINT AMBROISE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Autres ouvrages, en 1 vol. in-8°, ornés d'un beau portrait.

SAINT ATHANASE.

SAINT ÉPIREM.

SAINT CYPRIEN.

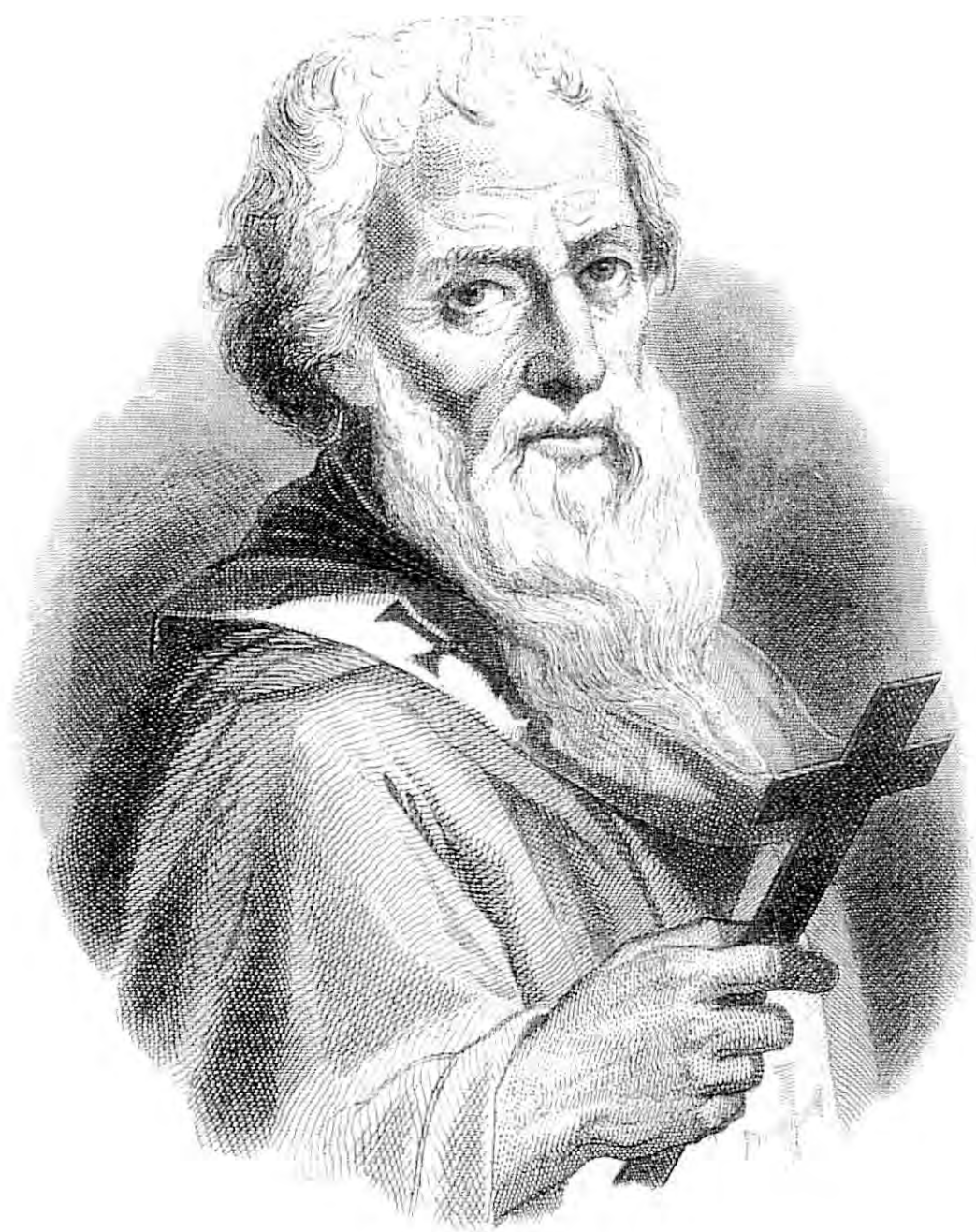
SAINT JÉRÔME.

SAINT BASILE.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

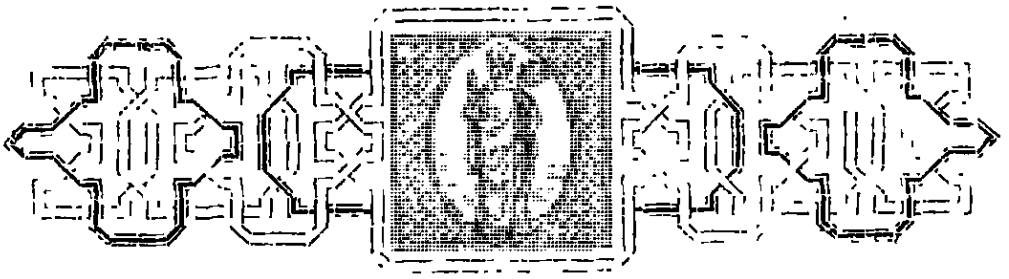




V AMBROISE.

PROPRIÉTÉ DE

[Handwritten signature]



SAINT AMBROISE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de saint Ambroise. — La vie de quelques saints de sa famille. — Son éducation et ses succès dans ses études. Il est nommé gouverneur de Milan. — Triste état de ce diocèse sous la conduite de l'évêque arien Auxence. — Circonstances extraordinaires dans l'élection de son successeur. — Ambroise est élu évêque. — Il prend la fuite.

Il y avait déjà près de vingt ans que l'Église combattait sous l'étendard de la croix contre l'impiété des Ariens, lorsque saint Ambroise, qui devait achever la ruine de cette secte turbulente, naquit vers l'année 340. Il eut pour père Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, dont la juridiction ne comprenait pas seulement toutes les Gaules, mais encore la Grande-

Bretagne, l'Espagne et peut-être la Mauritanie Turgitane. Mais saint Ambroise fut plus fier de pouvoir compter dans sa famille des personnages d'une vertu éclatante que de se rappeler le rang et la fortune de ses ancêtres.

De ce nombre était une illustre vierge et martyre, sainte Solère, dont l'Eglise honore encore aujourd'hui la mémoire le 10 février, et qu'on croit avoir souffert à Rome sous Dioclétien.

Cette vierge, ayant été condamnée à souffrir sur la joue de sanglantes flétrissures, s'était présentée avec joie à ce supplice ignominieux; ravie de subir pour Jésus-Christ un traitement qui n'avait été jusques alors la punition que des esclaves. Le bourreau même, qui exécuta sur elle un si cruel châtimement, avait plutôt manqué de force pour l'outrager, qu'elle n'avait manqué de constance pour supporter des outrages. Elle n'avait pas laissé échapper le moindre soupir; pas une larme n'avait coulé de ses yeux, et enfin, après avoir enduré avec fermeté bien d'autres tourments, elle avait conquis la couronne qu'elle désirait avec tant d'ardeur, en perdant la vie par le fer.

Lorsque saint Ambroise fut élevé à l'épiscopat, il regarda cette sainte comme sa mère et comme l'honneur de sa maison; et, se proposant sa vertu comme exemple, il se la mettait souvent devant les yeux dans les grandes occasions qui se présentèrent pour

éprouver sa constance. « Les évêques, dit-il, ont leur noblesse aussi bien que les gens du monde; ils font gloire de la préférer aux préfectures et aux consulats, et leurs dignités sont fondées sur la foi, et ne périssent pas comme les autres. »

Saint Ambroise naquit dans la ville des Gaules où son père faisait sa résidence; mais on ignore si ce fut à Arles, à Lyon, ou à Trèves. Paulin rapporte que ce qu'on a dit de Platon se renouvela en faveur de saint Ambroise, lorsqu'il était enfant. Un jour qu'il dormait la bouche ouverte dans la cour du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau, et environna son visage. Une servante chargée de sa nourriture, voyant qu'elles entraient dans sa bouche et en sortaient les unes après les autres, voulut les chasser; mais le père le lui défendit : il voulut voir la fin de ce prodige; son attente ne fut pas vaine. Les abeilles, s'envolant quelque temps après, s'élevèrent à une si grande hauteur, qu'on les perdit tout-à-fait de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la future éloquence de cet enfant, en qui devaient être ainsi justifiées ces paroles du Sage : *Les excellents discours sont un rayon de miel*. Et en effet, cet essaim d'abeilles, dit Paulin, était la figure de ses écrits, qui nous devaient enseigner les dons célestes, et dégager les esprits des hommes des affections terrestres pour les élever jusques au plus haut des cieux.

Lorsque saint Ambroise vint au monde , Dieu avait déjà donné à Ambroise , préfet des Gaules , deux enfants Marcelline et Satyre. L'histoire ne nous apprend pas qu'il ait eu d'autres frères ni d'autres sœurs ; au moins il est certain qu'il n'en avait point d'autres , lorsque Satyre mourut.

Après la mort de son père , il vécut à Rome avec sa mère et sa sœur , sainte Marcelline , qui avait déjà fait profession de virginité , et en remplissait les devoirs dans la compagnie d'une autre vierge , dont la sœur nommée Candide vivait encore à Carthage , lorsque Paulin écrivait cette circonstance de la vie d'Ambroise. Une si sainte compagnie doit être considérée comme une grace particulière du Ciel , qui lui procurait une éducation chrétienne et le préparait par là aux grandes circonstances qui devaient éprouver sa vertu apostolique. Et dans cette ville , où régnaient alors toutes sortes de désordres , et où il était si facile de se corrompre par la contagion des mauvais exemples , et d'oublier les plus fermes et les plus saintes résolutions , la société de ces chastes épouses de Jésus-Christ lui fut , dès son enfance , un puissant secours pour conserver la pureté de ses mœurs et l'innocence de son âme.

Il y a encore à Rome une ancienne église de Saint-Ambroise , qui est présentement un monastère de vierges ; et l'on croit par tradition que c'est le lieu où ce saint fut élevé. Les grands sentiments

qu'il y conçut l'empêchèrent de se laisser entraîner par les maximes de la superstition païenne ; et lorsqu'il réfutait, étant évêque, les folies de l'astrologie judiciaire, il dit que c'est avec peine qu'il s'arrête à les rapporter dans sa vieillesse, s'en étant moqué dès son enfance.

Cependant sa sœur sainte Marcelline faisait de jour en jour de plus grands progrès dans les exercices de la virginité chrétienne.

Elle fut assez fidèle à la grace pour en faire une profession publique, et changea d'habit le jour de Noël, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, en présence d'un peuple nombreux. Le pape Libère, qui présidait à cette cérémonie, lui adressa des paroles qui firent une si profonde impression sur son cœur, que, long-temps après, elle avait coutume de s'en entretenir avec saint Ambroise.

Il n'y a rien de comparable aux soins et au zèle de cette sainte pour les affaires de l'Église, et nous sommes redevables à sa piété des principales particularités de la vie que nous écrivons, et que nous avons puisée dans les réponses que lui adressait son frère. Sa fête est marquée dans le martyrologe au 17 juillet.

Saint Ambroise puisa ainsi dans le sein même de sa famille cette piété solide qui le rendit si illustre même parmi les saints. A la pratique de toutes les vertus il ne tarda pas à ajouter l'étude de la plupart des sciences. Il acquit une connaissance peu cou-

mune de la langue grecque, et il s'exerça avec succès dans la poésie et l'éloquence. Accompagné de son frère Satyre, il passa de Rome à Milan, qui était le siège du prétoire. Ses écrits, que nous avons encore, montrent avec combien d'ardeur il s'appliqua aux belles-lettres. Ses études achevées, il se fit une réputation brillante; les plus hauts personnages de l'empire ambitionnèrent son amitié. De ce nombre furent Anicius Probus et Symmaque, l'un et l'autre recommandables par leurs lumières et leurs talents. Symmaque était païen; mais Anicius Probus était fort zélé pour la religion chrétienne. Valentinien fit ce dernier préfet du prétoire d'Italie, en 369. Ambroise plaida quelques causes à la cour avec une telle réputation, qu'il fut choisi pour assesseur du préfet. Il devint depuis gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, c'est-à-dire de tout le pays qui comprend aujourd'hui les archevêchés de Milan, de Turin, de Gènes, de Ravenne et de Bologne, avec les diocèses qui dépendent de ces métropoles. Probus lui dit, en se séparant de lui : « Allez, et agissez plus en évêque qu'en juge. » Ambroise, fidèle à ce conseil, qui s'accordait d'ailleurs avec son caractère, se fit admirer par sa probité, sa vigilance et sa douceur.

Il est inutile de dire combien Ambroise se montra digne de sa charge, l'une des plus importantes et des plus difficiles qu'il put remplir. L'histoire de

son élection dit assez l'amour qu'il sut inspirer au peuple de Milan.

L'Eglise de cette ville, qui tenait un rang illustre parmi celles de l'Occident, était gouvernée depuis long-temps par Auxence, qui, outre l'hérésie arienne dont il faisait profession, se trouvait encore coupable de divers crimes qu'il avait commis à Alexandrie avec Grégoire, usurpateur du siège de saint Athanase.

Ce saint qualifie la ville de Milan de métropole de l'Italie, c'est-à-dire du vicariat d'Italie. On prétend qu'elle en était alors métropole aussi bien dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre civil; que cet usage a duré jusqu'à l'érection de la métropole de Ravenne, sous Valentinien III et saint Léon; et que l'évêque de Milan exerçait dans toute son étendue les droits de métropolitain et d'exarque ou patriarche. On voit, en effet, que saint Ambroise a ordonné des évêques à Pavie, à Bresse, à Côme, à Bergame, villes de la Ligurie; et la lettre qu'il a écrite sur ce sujet à l'église de Verceil est conçue en des termes qui portent un caractère d'autorité. Il a exercé sa juridiction sur des villes de la Ligurie, de l'Émilie et de la Venetie; et on croit qu'il en marquait l'étendue, lorsqu'il disait que, dans la Ligurie, l'Émilie, la Venetie et les autres provinces voisines qui étaient de l'Italie, il n'y avait aucune église sans évêque autre que celle de Verceil. Quelques-uns y ont voulu ajouter Aquilée comme dépendante de

Milan ; mais il n'y a pas de fondement suffisant pour appuyer cette opinion, et encore moins pour prétendre que toute l'Illyrie occidentale fut de son ressort.

Auxence n'était devenu le chef de cette grande métropole, que par une pure usurpation et par la faveur de Constance, qui, l'ayant fait venir de Cappadoce, l'avait introduit par violence à la place de saint Denis, qu'il avait banni. Aussi, lorsqu'il se fut emparé de cette église, il y causa de tels désordres, que saint Denis aima mieux obtenir de Dieu la grace de mourir dans son exil que de retourner à Milan.

On eût pu croire que les choses changeraient de face lorsque Valentinien prince catholique fut élevé à l'empire ; mais Auxence, qui avait une religion et une conscience accommodantes, n'oublia rien pour paraître catholique comme lui, et eut un tel succès dans ses artifices, que saint Hilaire, qui avait tâché de détromper l'empereur, eut ordre lui-même de se retirer de Milan, et tous les efforts que saint Eusèbe de Verceil, saint Philastre de Bresse et Evagre d'Antioche firent contre Auxence, furent entièrement inutiles. Dieu vint enfin au secours de cette Eglise affligée, en ôtant au pontife prévaricateur sa fonction épiscopale avec la vie, et en lui suscitant par un prodige dans un vertueux laïque un pontife selon son cœur et destiné à réparer toutes les ruines.

Auxence donc étant mort, Valentinien, dit Théodoret, fit venir les évêques pour lui nommer un

successeur, et leur parla ainsi : « Vous savez, dit-il, comme ayant été nourris dans l'étude des écritures saintes, quelles doivent être les qualités d'un prélat élevé au gouvernement de l'Église, et qu'il n'est pas seulement obligé de conduire ses inférieurs par la lumière de la science, mais aussi par la sainteté de sa vie, faisant, par l'innocence de sa conduite, rendre témoignage à la pureté de sa doctrine. Elevez donc maintenant sur le siège épiscopal de Milan un homme qui possède toutes ces perfections, afin qu'étant chargés comme nous le sommes du gouvernement de l'empire, nous puissions soumettre nos têtes à son autorité sacrée avec une humble sincérité, et recevoir la sévérité de ses réprimandes comme une médecine salutaire. Car étant homme comme nous sommes, il ne se peut que nous ne commettions beaucoup de fautes. »

L'empereur ayant parlé ainsi, le concile le pria de vouloir lui-même décider cette élection par son suffrage. Mais il s'en défendit absolument, reconnaissant que cela était au-dessus de ses forces, et que cette élection serait mieux faite par des évêques, qui étaient eux-mêmes remplis de cette grace et de cette vocation divine, et avaient reçu cette prérogative avec leur éminente dignité.

Ce récit de Théodoret suppose que Valentinien était présent à tout ce qui se passait à Milan pour l'élection d'un archevêque, et il le dit expressément dans la suite. Mais Paulin, qui en qualité de dis-

ciple de saint Ambroise, en était beaucoup mieux informé que Théodoret, témoigna que l'empereur en était absent en ce temps-là ; et il est évident par ce qu'Ammien en a écrit, qu'il était à Trèves pendant l'hiver que cette élection eut lieu. De sorte que si l'on veut admettre ce que dit Théodoret, il faut entendre que Valentinien exprimait par ses lettres ce que cet historien lui a fait dire de vive voix. Et, en effet, il est assez probable que dès qu'Auxence fut mort, les évêques du vicariat d'Italie écrivirent à Valentinien sur l'élection de son successeur.

Mais comme le peuple de Milan devait avoir part à cette élection, il s'y forma une division très-dangereuse, mais inévitable dans de telles circonstances. Car les Orthodoxes d'un côté, et les Ariens de l'autre, voulaient avoir chacun un évêque de leur croyance, et menaçaient leurs adversaires.

Cette contestation était déjà sur le point de se transformer en sédition, lorsque Ambroise, qui était alors à Milan et qui, en qualité de gouverneur de la province, se sentait obligé d'y maintenir l'ordre et la paix, vint à l'église, parla au peuple et lui représenta doucement toutes les considérations qui devaient le porter à faire cette élection sans tumulte.

Il parlait encore, lorsque Dieu, qui est le maître des cœurs, et qui dispose absolument des esprits les plus rebelles, réunit tellement toute l'as-

semblée que, d'un consentement unanime, tous, Ariens ou Catholiques, s'écrièrent spontanément qu'ils demandaient Ambroise pour évêque, et protestèrent que jamais ils ne recevraient ni un même évêque ni une même foi, si on ne leur donnait ce magistrat pour les conduire.

Ce fut, dit-on, un enfant qui, ayant commencé le premier à crier *Ambroise évêque*, fut aussitôt imité par tout le monde; Dieu en ayant fait l'organe innocent du Saint-Esprit, pour dispenser un magistrat et un simple catéchumène des règles que l'Eglise a si saintement établies.

Il est difficile de s'imaginer quel fut l'étonnement de saint Ambroise, en se voyant appeler à l'épiscopat par le suffrage de tout le peuple. N'ayant différé son baptême que par la haute idée qu'il avait conçue de la grandeur de notre religion, il était fort éloigné de remarquer en sa personne les qualités nécessaires à un successeur des apôtres. La sainteté de cet état le faisait trembler, et ne croyant pas avoir encore assez de vertu pour tenir ce rang dans l'Eglise, il ne pouvait concevoir par quel motif tant de fidèles avaient jeté les yeux sur lui pour l'appeler à être leur père et leur conducteur dans la voie du salut.

Il n'ignorait pas combien il est dangereux d'enseigner aux autres ce que l'on n'a pas encore appris; et, quoique sa mère et sa sœur eussent pris un soin

particulier de son éducation dans la piété et dans les maximes de la religion chrétienne, c'était cette éducation même qui lui inspirait la crainte de l'épiscopat et qui le portait à s'en défendre avec persistance.

Étant donc sorti de l'église après avoir entendu avec une extrême douleur cet appel de tout le peuple, le premier moyen dont il se servit pour s'en garantir fut de faire dresser son tribunal, et de faire donner, contre sa coutume, la question à quelques criminels. Car, comme l'évêque doit être animé d'un esprit d'indulgence et d'humanité, il se fit violence et affecta de paraître cruel, afin de se faire juger indigne du sacerdoce. Mais, quelque subtil que fût cet artifice, on n'eut pas de peine à découvrir son dessein, et cette précaution n'empêcha point le peuple de crier en un sens bien différent de celui des Juifs : *Que votre péché retombe sur nous !* et de lui promettre par ces paroles le pardon de tous ses péchés qu'il devait recevoir dans le baptême.

Pendant que toute la ville de Milan était dans l'attente de la réponse de l'empereur, saint Ambroise, qui redoutait encore les obligations d'un tel engagement, avait pris la fuite une seconde fois, et s'était caché auprès de la ville, chez Léonce, du rang des clarissimes. Mais le Vicaire d'Italie, pourvu de la réponse de l'empereur, fit afficher une ordonnance qui enjoignait à tout le monde, sous des peines

sévères, de découvrir Ambroise partout où il serait. Léonce le livra par une innocente trahison; de sorte que ce nouveau Jonas fut pris et amené à Milan.

Jamais l'ambition de ceux qui aspirent à la prélature ne fut condamnée plus fortement que par cette humilité de saint Ambroise, qui se défendit de l'épiscopat avec la persistance que d'autres mettent à l'obtenir. C'est que ceux-ci considèrent cette élévation comme un honneur tout humain; tandis que saint Ambroise ne considérait dans cette charge que la mission difficile donnée à l'évêque par le Sauveur lui-même.





CHAPITRE II.

Saint Ambroise accepte enfin la charge épiscopale. — Comment il se prépare à en remplir les devoirs. — Il donne tous ses biens aux pauvres. — Son ardeur pour les études ecclésiastiques. — Son zèle pour instruire son troupeau. — Fruits de ses prédications et de la sainteté de sa conduite. — Ses deux livres pour les vierges et les veuves chrétiennes.

Tout ce qui s'était passé au sujet de l'élection de saint Ambroise confirmait visiblement sur la terre le choix que Dieu en avait fait pour l'élever à l'épiscopat; et après une si longue résistance il fut convaincu lui-même qu'il fallait céder aux ordres de la Providence, et qu'une nouvelle fuite serait une révolte manifeste. Car il savait que comme ceux qui s'appellent sans mission à un ministère si terrible, sont les usurpateurs de la puissance de Jésus-Christ; de même ceux qui n'écoutent point sa voix quand il les appelle, se rendent coupables de désobéissance. Il se soumit donc, quoiqu'en tremblant,

à la volonté de son souverain Seigneur, qui ne lui pouvait plus être inconnue; et vu qu'il fallait commencer par le baptême, il ne voulut recevoir ce sacrement que des mains d'un évêque catholique, craignant de tomber entre les mains des Ariens.

Comme il n'était encore que catéchumène, il demanda que, puisqu'il était contraint de recevoir l'épiscopat, au moins on différât son ordination de quelque temps, pour observer les lois de l'Eglise. Mais toutes les raisons qu'il put alléguer furent trop faibles contre l'ardente volonté du peuple qui brûlait d'une sainte impatience de le voir placé sur le trône archiépiscopal de Milan. De sorte que si l'on n'observa point en cette circonstance l'ordre qui se doit garder dans les ordinations, la faute ne peut lui en être imputée.

D'ailleurs la raison même que saint Paul donne de cette règle semble valider encore l'élection prématurée de saint Ambroise. En effet, si le néophyte n'est pas admis à l'épiscopat, c'est de peur qu'il ne s'enfle d'orgueil et que la perte de l'humilité n'entraîne celle des autres vertus. Or saint Ambroise avait montré tant d'humilité dans une circonstance où d'autres se seraient enorgueillis, qu'on pouvait croire avec raison cette vertu inébranlable.

On lui fit exercer toutes les fonctions ecclésiastiques, et huit jours après qu'il eut reçu le sacrement du baptême il fut ordonné évêque (14 décembre 374).

Tous les évêques d'Occident et d'Orient approuvèrent cette ordination.

C'est ainsi, pour nous servir des expressions de saint Basile, que Dieu qui sait choisir dans tous les siècles ceux qui lui sont agréables, après avoir autrefois fait du pasteur David le prince de son peuple, et du pasteur Amos un de ses prophètes, choisit au contraire parmi les citoyens d'une ville alors puissante un magistrat qui commandait à une vaste contrée.

Le ministère épiscopal fournit souvent à ceux qui y sont appelés l'occasion de se montrer fermes et courageux. Saint Ambroise, quelques jours après son ordination, se plaignit à Valentinien des infractions aux règles commises par les gouverneurs, et non-seulement cette liberté fut agréable à l'empereur, ainsi qu'il le lui témoigna, mais il le pria aussi de traiter les plaies de son âme par les remèdes de la loi de Dieu. « Je connaissais depuis longtemps, dit-il, votre liberté à parler, et cela ne m'a pas empêché de consentir à votre ordination, ainsi continuez d'apporter à nos péchés les remèdes qu'ordonne la loi divine. »

Le désintéressement du saint évêque était égal à sa générosité; et il le prouva bien dès qu'il fut ordonné, en distribuant, soit à l'église, soit aux pauvres, tout l'or et l'argent qu'il pouvoit avoir. Il donna même dès lors toutes ses terres à l'église, et

en réserva seulement l'usufruit à sa sœur sainte Marcelline. Sachant qu'il pourrait suivre Jésus-Christ avec d'autant plus de facilité et de promptitude qu'il se serait plus parfaitement débarrassé des choses de ce monde, il s'étudia à n'avoir plus rien sur la terre qu'il pût dire lui appartenir, et à faire consister ses richesses dans la pauvreté évangélique. Il alla même encore plus loin, et pour n'être point embarrassé de la conduite temporelle de sa maison et de ce qu'il réservait pour la subsistance de sa sœur, il paraît qu'il en laissa tout le soin à Satyre leur frère, qui avait peut-être quitté Rome pour s'établir à Milan et venir demeurer avec lui. Mais Dieu ne lui laissa pas long-temps cette consolation, et étant lui-même devenu bientôt après héritier de Satyre, qui lui avait laissé tout son bien, en le priant d'en donner aux pauvres ce qu'il jugerait à propos, il se considéra à l'avenir non comme maître et héritier, mais comme simple dispensateur de cette grande fortune.

C'est donc avec vérité qu'il protestait dans sa persécution que tout ce qu'il possédait était aux pauvres, et il pouvait bien le dire, après leur avoir tout donné ou s'être réduit à n'être plus que leur économe.

La vie de saint Ambroise avait été si réglée et si chrétienne avant son baptême, qu'il eut peu de choses à faire pour la rendre digne de l'épiscopat. Quoiqu'il

fût rempli de la science des saints, et de cette lumière céleste dont Dieu est l'unique source, il ne laissa pas de se servir des moyens humains pour s'instruire de la doctrine de l'Eglise et des règles saintes de sa discipline, qui sont absolument nécessaires aux évêques pour la conduite des âmes.

Le cardinal Baronius a cru que le pape Damase lui avait envoyé à cet effet Simplicien, prêtre de Rome; et il a été tellement persuadé de ce fait qu'il l'a répété plus d'une fois comme une chose indubitable. Mais tout ce que l'antiquité nous apprend de Simplicien, c'est qu'il demeurait à Rome sous Constance, où il contribua à la conversion célèbre de Victorin; qu'il était à Milan sous Valentinien II, en 382, et qu'il était père spirituel de saint Ambroise; ce qui signifie peut-être ou qu'il l'avait instruit à Rome dans la foi chrétienne, ou qu'étant prêtre de Milan, il l'avait catéchisé lorsqu'il fallut le baptiser pour le faire évêque. L'expression même dont se sert saint Augustin semble indiquer qu'il avait été père spirituel de saint Ambroise avant son épiscopat.

Il faut donc se borner à dire que saint Ambroise le consultait très-souvent, autant à cause de sa profonde doctrine que parce qu'il lui était uni depuis longtemps par les liens d'une amitié très-étroite, et le respect qu'il avait pour lui était si grand, qu'il l'aimait comme son père et lui donnait souvent ce nom. Nous apprenons de Gennade qu'il avait été prêtre

avant d'être évêque, et il est qualifié moine dans l'argument d'une lettre de saint Ambroise.

Ce dernier savait combien la science est nécessaire aux évêques; aussi se plaint-il de ce qu'ayant été enlevé aux tribunaux de la magistrature séculière, pour être aussitôt élevé à l'épiscopat, il n'avait pas eu le loisir d'être disciple avant que d'être maître, et avait été contraint d'enseigner aux autres ce qu'il n'avait pas encore appris. Mais voyant que le ministère dont on l'avait chargé malgré lui, l'engageant indispensablement à enseigner comme docteur, il demanda à Dieu l'application et le zèle nécessaires pour l'intelligence des divines écritures, afin que, travaillant à l'instruction des autres, il apprît lui-même la vérité dans l'école de Jésus-Christ.

Dieu, qui avait exaucé la prière de Salomon parce qu'elle était conforme à ses besoins, ne refusa point à saint Ambroise la grace qu'il lui demandait pour la conduite de son peuple. Et comme c'était le Seigneur qui l'avait fait passer du tribunal des juges de la terre à la dignité des apôtres, ce fut aussi de lui plutôt que des hommes qu'il reçut l'intelligence de la parole de Jésus-Christ. A l'étude il joignait la prière qui l'aidait à acquérir l'intelligence de l'Écriture, et les fréquentes citations que l'on trouve dans ses ouvrages des divers interprètes des Livres saints, font voir combien il les avait lus attentivement.

N'est-il point étonnant qu'au milieu des occupa-

tions continuelles dont il était accablé tant pour les affaires de l'Eglise que pour celles de l'état, il ait pu trouver assez de loisir pour faire tant de lectures, et pour puiser ses lumières et ses connaissances dans les sources de la tradition? Il paraît qu'il avait beaucoup étudié Origène, puisque saint Jérôme remarque que presque tous ses livres sont pleins de passages extraits de ce docteur.

Il a suivi aussi quelquefois saint Hippolyte; il cite aussi Philon; et les ouvrages même des hérétiques n'avaient point échappé à son examen.

Le peuple recueillait tous les dimanches le fruit de ses veilles et de ses études aussi bien que celui de ses prières, et ce saint lui expliquait si bien la parole de la vérité, que les fidèles de Milan firent voir en plus d'une occasion le progrès qu'ils avaient fait dans la piété, à l'école d'un maître si habile et si éclairé.

Ce ne fut pas sans raison que ses instructions lui acquirent la réputation d'être fort éloquent; et, quoique la solidité et la science en fussent le principal caractère, et que ses discours fussent moins agréables et moins remplis des charmes de l'expression, que ceux de quelques personnes douées seulement de ces avantages superficiels, ils avaient néanmoins assez d'attrait pour être écoutés avec beaucoup de plaisir par ceux mêmes qui n'y considéraient que les paroles. En un mot, il pratiquait dans ses prédications et dans ses traités ce qu'il enseigne, que le discours d'un

ecclésiastique doit être pur, simple, clair, net, grand et plein de solidité, sans affectation d'élégance, mais aussi sans affectation de sécheresse.

Ses instructions tiraient beaucoup de force de la sainteté de sa vie, de son zèle pour la pratique de l'abstinence, et de son jeûne qui était presque continu. Jamais il ne dînait que les dimanches et les jours consacrés à honorer la mémoire de certains martyrs célèbres. Il dînait encore le samedi, jour où il n'était point d'usage de jeûner à Milan. Mais quand il se trouvait à Rome, il jeûnait le samedi, pour se conformer à la pratique de l'église romaine. Attentif à éviter jusqu'au danger de l'intempérance, il s'excusait d'aller manger chez les autres, et sa table était toujours servie avec beaucoup de frugalité. Il donnait à la prière une part considérable du jour et de la nuit, et chaque jour il offrait le saint sacrifice de l'autel pour son peuple. Les besoins de son troupeau l'occupaient tout entier, et il se croyait redevable aux petits comme aux grands. Les amusements lui étaient inconnus, et il ne se permettait d'autre délassement que celui qui provient de la diversité des occupations. Il soulageait les pauvres et consolait les affligés; il écoutait tout le monde avec douceur et charité, en sorte que tout son peuple l'admirait autant qu'il l'aimait. Il se fit une loi de ne point se mêler d'affaires temporelles, et de ne solliciter de grâces à la cour pour qui que ce fût. Mais

comme il avait une âme tendre et compatissante , il s'employait avec zèle pour sauver la vie à ceux qui avaient été condamnés. Il pleurait avec ceux qui pleuraient , et se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie. Sa charité n'avait d'autres bornes que les nécessités humaines ; il appelait les pauvres ses intendants et ses trésoriers , et c'était entre leurs mains qu'il déposait ses revenus. Toujours il rendait le bien pour le mal , et ne se vengeait jamais des injures que par des bienfaits. La plus grande partie du jour, son appartement était rempli de personnes qui venaient le consulter. Lorsque saint Augustin lui rendait visite , il le trouvait toujours extrêmement occupé. Il lui arriva quelquefois de s'en aller sans lui parler , et même sans avoir été aperçu par le Saint ; il en agissait de la sorte pour ne pas interrompre ses occupations qu'il respectait. Pendant qu'Augustin enseignait la rhétorique à Milan , avant son baptême , il allait souvent entendre prêcher le saint archevêque ; à la vérité ce n'était que par curiosité , et pour le plaisir que lui causait l'éloquence du prédicateur. S'il trouvait plus de grace dans le débit de Fauste le manichéen , il avouait au moins que ce que disait Ambroise était plus solide. Notre Saint prêchait tous les dimanches. Il revenait souvent dans ses discours sur la sainteté et l'excellence de la virginité. Plusieurs personnes , touchées de ses exhortations , vinrent de Bologne , de Plaisance , et même de la Mauritanie ,

pour servir Dieu dans ce saint état sous sa conduite. Il n'y avait que deux ans qu'il était évêque, lorsque Marcelline, sa sœur, le pria de mettre par écrit ce qu'il avait dit en chaire sur un sujet aussi important. Il se rendit à sa prière, et composa ses trois livres *des Vierges* en 377.

L'élégance avec laquelle cet ouvrage est écrit, l'a fait justement admirer par saint Jérôme et par saint Augustin. Mais il est surtout recommandable par l'onction et l'esprit de piété qui s'y font remarquer de toutes parts. Les deux premiers livres sont employés à montrer l'excellence de la virginité, et à faire sentir les avantages spirituels qu'elle procure. L'auteur insiste sur les vertus de la sainte Vierge, qu'il propose comme modèle à ceux qui ont embrassé cet état; il fait l'éloge de sainte Agnès; il cite l'exemple de sainte Thècle, et les détails dans lesquels il entre sur ces objets, sont embellis de toutes les graces et de toutes les figures de la rhétorique. Dans le troisième livre, il traite des principaux devoirs des vierges; il leur recommande de ne point boire de vin, de fuir les visites, de s'appliquer aux exercices de piété, de prier et de réfléchir souvent dans la journée, de répéter l'oraison dominicale et les psaumes, le soir en se couchant et le matin en se levant, et de commencer chaque jour par la récitation du symbole, qui est l'abrégé et le sceau de notre foi. Il veut que les vierges vivent dans cette

tristesse salutaire qui opère le salut; qu'elles évitent toute joie immodérée, et principalement la danse, dont il fait sentir le danger. Nous apprenons du saint docteur qu'il y avait à Bologne vingt vierges, qui s'occupaient du travail des mains, non-seulement pour avoir de quoi vivre, mais pour se procurer de quoi assister les pauvres. Marcelline, sœur d'Ambroise, à laquelle le pape Libère donna le voile le jour de Noël, dans l'église de saint Pierre, ne vivait point en communauté, mais dans le sein de sa famille à Rome. D'autres vierges vivaient alors de la même manière, mais elles avaient à l'église une place séparée du lieu où étaient les fidèles, et l'on écrivit sur les murailles de cette partie de l'église des sentences de l'écriture pour leur instruction.

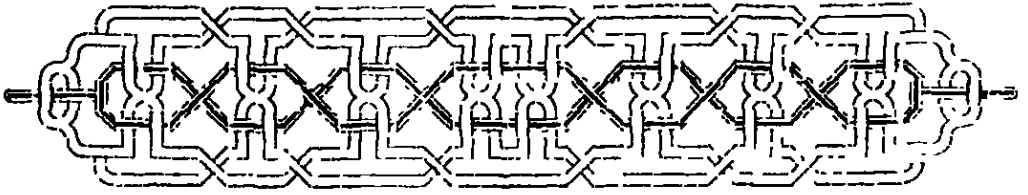
Peu de temps après, saint Ambroise donna son traité *des Veues*, pour exhorter les femmes qui avaient perdu leur mari à garder une chasteté perpétuelle. Cet ouvrage fut suivi du traité de la *Virginité*. Le saint docteur y donne, d'après l'Écriture, une haute idée de cette vertu; mais il ne veut point que les jeunes filles prennent légèrement le voile, lorsqu'elles sont d'un caractère inconstant. « Quelques-uns, dit-il, se plaignent que le nombre des vierges fera bientôt périr le genre humain. Je voudrais savoir qui a manqué de femmes, et qui s'est trouvé dans le cas de n'en point trouver? Se venger d'un adultère, porter les armes contre un ravisseur, voilà les suites

du mariage. Les pays les plus peuplés sont ceux où il y a le plus de vierges. Combien en consacre-t-on tous les ans à Alexandrie, en Afrique et dans tout l'Orient? Il y a cependant plus de vierges qu'il n'y a d'hommes dans ce pays. » Le saint docteur observe encore que ce ne sont point les vierges, mais la guerre et la mer qui détruisent l'espèce humaine. Il ne veut cependant pas qu'on embrasse légèrement l'état de virginité : non-seulement le mariage est saint, mais c'est l'état général de ceux qui vivent dans le monde.

Le livre que donna saint Ambroise, sous le titre d'*Institution d'une Vierge*, contient la réfutation de Bonose, qui renouvelait l'erreur d'Helvidius, laquelle consistait à nier que la sainte mère de Dieu ait vécu dans une virginité perpétuelle. L'auteur y rappelle les instructions qu'il avait données particulièrement à une des vierges qui servaient Dieu à Bologne sous sa conduite; et il fait voir que la retraite, le silence, l'humilité et la prière, sont le principal devoir d'une vierge chrétienne. Il y décrit les cérémonies usitées lorsqu'une vierge embrassait solennellement cet état. Elle se présentait au pied de l'autel, où elle faisait sa profession devant le peuple; l'évêque, après les instructions relatives à la circonstance, lui donnait le voile qui la distinguait des autres vierges; mais on ne lui coupait point les cheveux, comme aux clercs et aux moines. Le saint docteur finit en priant Jésus-

Christ d'assister à ces noces spirituelles, et de recevoir son épouse, qui se consacre à lui publiquement, après s'y être consacrée long-temps auparavant en esprit et dans son cœur.





CHAPITRE III.

Correspondance de saint Ambroise et de saint Basile. — Troubles dans l'empire. — Invasion des Barbares. — Révolte de Maxime. — Mort de Valens. — Assassinat de Gratien. — Conduite de saint Ambroise ; il arrête l'usurpateur dans sa marche sur l'Italie. — Lutte contre le sénateur Symmaque, qui veut rétablir à Rome le culte des faux dieux et surtout l'autel de la Victoire. — Succès de son éloquence et de ses travaux.

SAINT Ambroise, ayant été élevé au siège de l'église de Milan, avait trop de zèle pour ne donner ses soins pastoraux qu'à la seule province dont il avait la direction spirituelle. Sachant que la défense de la foi appartient à tous les évêques, il écrivit sans doute aux plus considérables d'entr'eux, ainsi que l'on peut en juger par la réponse de saint Basile, qui rendait à Dieu des louanges et des actions de grâces, pour une élection si avantageuse à son Eglise, la regardant comme un effet particulier de sa bonté et de sa miséricorde. Il met au nombre des plus grandes grâces qu'il en eut reçues

l'union que cette lutte fraternelle établissait entre lui et le saint archevêque de Milan.

Sa réponse fut donc pleine de témoignages de joie et d'estime pour sa personne et pour son mérite. Saint Basile exhorte, en terminant, cet homme de Dieu à combattre généreusement pour consommer la ruine de l'arianisme, et achever dans leurs âmes, par la continuation de ce commerce ecclésiastique et épiscopal, l'édifice de la divine charité, dont il venait lui-même de jeter le fondement par une lettre si bienveillante.

On prétend que saint Basile, pour entretenir une plus étroite correspondance avec saint Ambroise, accompagna cette réponse d'un riche et précieux présent, le corps de Saint-Denis, confesseur, son prédécesseur dans l'archevêché de Milan, et qui avait fini ses jours dans la Cappadoce, où il avait été banni sous Constance pour la défense de la foi. Ce n'était pas sans raison que les évêques catholiques s'exhortaient entre eux et cherchaient à cimenter leur union pour mieux défendre la foi. L'Eglise d'Orient était divisée à la fois par le schisme et par l'hérésie.

La contestation de saint Méléce et de Paulin, qui se disputaient le siège d'Antioche, partageait les esprits de leurs collègues. Il paraît que ces deux évêques écrivirent vers ce même temps aux autres évêques au sujet de leur différend; et les prélats du concile d'Aquilée témoignent qu'ils étaient prêts à

envoyer à Antioche quelques-uns d'entr'eux, c'est-à-dire quelques évêques pour tâcher d'y apaiser les divisions des Orthodoxes. Mais les barbares, par les ravages qu'ils commencèrent à exercer dans l'empire, dès l'année suivante, empêchèrent ce projet d'être mis à exécution.

L'empereur Valentinien I, qui faisait sa résidence tantôt à Trèves, tantôt à Milan, mourut d'apoplexie dans la Pannonie, le 17 novembre 375, à la cinquante-cinquième année de son âge. Il avait associé à l'empire Gratien, son fils aîné, qu'il avait eu de Sévéra, sa première femme. Ce prince, âgé de seize ans, était alors à Trèves. Valentinien, frère de Gratien, se trouvait avec Justine sa mère sur les frontières de la Pannonie. L'armée de son père le proclama empereur, quoiqu'il n'eût que quatre ans. Gratien lui confirma cette dignité, et promit de lui tenir lieu de père. Il se contenta des provinces situées en deçà des Alpes, et lui céda l'Italie avec l'Afrique et l'Illyrie; mais il se réserva l'administration générale, jusqu'à ce que Valentinien fût en âge de gouverner par lui-même. Il établit sa résidence à Trèves ou à Mayence.

Fritigerne, roi des Goths, ayant fait une irruption sur les terres des Romains, dans la Thrace et la Pannonie, Gratien voulut passer en Orient avec une armée, pour secourir Valens, son oncle; mais il résolut en même temps de se prémunir contre les

pièges des Ariens , dont Valens était le protecteur. Dans cette vue , il pria saint Ambroise , pour lequel il avait une vénération singulière , de lui donner par écrit quelques instructions contre l'arianisme. Le saint archevêque , pour seconder ses pieuses intentions , composa , en 377, son *Traité de la Foi à Gratien, ou de la Trinité*. Cet ouvrage est divisé en cinq livres , dont les trois derniers ne furent écrits qu'en 379. C'est une excellente réfutation de l'arianisme. L'auteur y établit le dogme avec autant d'esprit que de force et de solidité , et donne les réponses les plus satisfaisantes aux objections. Le style des livres *du Saint-Esprit* est moins concis et plus simple. C'est , dit saint Augustin , parce que le sujet n'a pas besoin des ornements du discours pour toucher le cœur , et qu'il suffit d'établir par des preuves solides la consubstantialité de la troisième personne de la sainte Trinité. On y trouve plusieurs choses copiées de saint Athanase , de Didyme et de saint Basile , sur la même matière. Saint Ambroise donna encore un livre *sur l'Incarnation* , pour répondre à certaines objections des Ariens , et l'adressa à deux officiers de la cour de Gratien.

Valens fut défait , en 378 , par les Goths , auxquels il livra témérairement bataille près d'Andrinople , et fut brûlé lui-même dans une cabane où il s'était retiré dans sa fuite , pour faire panser ses plaies. Sa mort fut regardée comme un juste châtimement de la

persécution qu'il avait excitée contre les catholiques, et surtout de la cruauté qu'il avait exercée contre la ville d'Antioche, en inondant de ruisseaux de sang innocent les rues de cette ville, et en faisant consumer par les flammes un grand nombre de maisons : ce qui fit dire qu'il méritait d'être brûlé lui-même. Il mourut, comme il avait vécu, chargé de la haine publique.

Gratien, par la mort de Valens, devint maître de l'empire d'Orient. Comme les Barbares victorieux l'attaquaient de toutes parts, il leur opposa le brave et vertueux Théodose, lequel, avec son père qui portait le même nom, avait fait triompher les armées de l'empire dans la Grande-Bretagne et l'Afrique. Valens ayant fait mourir injustement le père par jalousie, le fils s'était retiré en Espagne, où, depuis ce temps, il menait une vie privée. Il se montra digne du choix du prince, par les victoires qu'il remporta sur les Goths ; il rétablit la paix dans tout l'empire, et fit de sages règlements dans les provinces où il commanda. Gratien, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna la pourpre à Sirmich, le 16 Janvier 379, et le déclara son collègue dans le gouvernement de l'empire d'Orient. Il lui céda la Thrace, avec tout ce qu'avait possédé Valens, ainsi que la partie orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique était alors la capitale.

Les Goths avaient fait les plus grands ravages dans

la Thrace et l'Illyrie, et avaient pénétré jusqu'aux Alpes. Ambroise employa des sommes considérables pour racheter les captifs; il destina même à cette bonne œuvre les vases d'or de l'église, qui furent rompus et fondus. Il ne prit cependant que ceux qui n'avaient point été consacrés, réservant les autres pour une nécessité encore plus pressante. Les Ariens lui firent des reproches à ce sujet; mais il leur répondit qu'il valait mieux sauver des âmes que de garder de l'or, et que le but qu'il s'était proposé, avait été non-seulement de conserver la vie aux captifs, et de mettre à couvert l'honneur des femmes, mais d'arracher les enfants au danger où ils se trouvaient d'être élevés dans l'idolâtrie. « Je crois, disait-il, que le sang de Jésus-Christ qui reluisait et éclatait dans ces vases d'or, leur a imprimé l'opération de sa vertu divine, en les faisant servir au rachat des captifs. » Plusieurs Ariens qui avaient quitté l'Illyrie, pour se soustraire à la fureur des Barbares, et qui s'étaient réfugiés en Italie, furent convertis à la foi par le saint archevêque de Milan. Il montrait un zèle infatigable, lorsqu'il s'agissait de procurer la gloire de Dieu. Tous les carêmes, il se donnait des peines incroyables pour instruire les catéchumènes; et plusieurs évêques ensemble, au rapport de Paulin, auraient à peine été capables de faire ce qu'il avait fait quand il mourut.

En 379, il perdit son frère Satyre, auquel il avait

confié le soin de toutes ses affaires temporelles. Satyre s'était embarqué pour l'Afrique, dans la vue de recouvrer quelques biens qu'on retenait injustement à l'archevêque de Milan. Le vaisseau fit malheureusement naufrage. Satyre n'était encore que catéchumène. Il pria les fidèles qui portaient l'Eucharistie avec eux, suivant l'usage établi alors, de lui remettre cet adorable sacrement. Il l'enveloppa dans un linge ou espèce de mouchoir que les Romains avaient coutume de porter à leur cou. Muni de ce sacré dépôt, il se jette dans la mer, sans attendre de planche pour se soutenir. Il nage et arrive à terre le premier : on croit que ce fut dans l'île de Sardaigne. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il va trouver l'évêque diocésain, et lui demande le baptême ; mais avant de recevoir de lui ce sacrement, il s'informe s'il est uni de communion avec les évêques catholiques, c'est-à-dire avec l'église romaine. Ayant appris que ce prélat était engagé dans le schisme de Lucifer, il se rembarque, et aime mieux différer encore son baptême, que de le recevoir des mains d'un schismatique. Lorsqu'il se vit dans un pays catholique, il se fit baptiser. Son attention à conserver la grace qu'il avait reçue, fut extrême. Peu de temps après son retour à Milan, il mourut dans les bras d'Ambroise et de Marcelline ; et comme nous l'avons dit, il laissa ses biens à son frère et à sa sœur, qui les distribuèrent aux pauvres, et crurent remplir par-là les

intentions de leur frère. Les funérailles de Satyre se firent avec une grande solennité. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre, que nous avons encore, et de laquelle sont tirées les particularités qu'on vient de lire. Sept jours après, on alla au tombeau de Satyre, pour répéter les prières de l'église, suivant ce qui se pratiquait alors. Saint Ambroise fit une seconde fois l'éloge de son frère; et comme il s'étendit beaucoup sur le bonheur d'une mort chrétienne, et sur la résurrection des morts, cet éloge est communément appelé le *discours sur la résurrection*. Satyre est honoré parmi les Saints le 17 de septembre.

Ambroise tint un concile à Milan, en 381, contre l'hérésie d'Apollinaire. Il assista aussi à un concile d'Aquilée, où Pallade et Secondien, évêques ariens, furent déposés. Dans un voyage qu'il fit à Sirmich, il procura à l'église de cette ville un évêque catholique, malgré les intrigues de l'impératrice Justine, qui voulait qu'on en prît un dans la secte des Ariens. L'année suivante, il assista au concile que le pape Damase avait convoqué à Rome, pour remédier aux divisions qui troublaient l'église d'Orient, à l'occasion du siège d'Antioche. Pendant son séjour à Rome, une femme, retenue au lit par une paralysie, se fit porter, dit Paulin, au lieu où l'archevêque de Milan célébrait la messe, et lui demanda le secours de ses prières. Tandis que le Saint lui imposait les mains et

priait pour elle, ajoute le même auteur, elle prit le bord de ses vêtements qu'elle baisa avec respect et confiance, et aussitôt elle se trouva parfaitement guérie.

Saint Ambroise eut toujours beaucoup de crédit auprès de Gratien, et lui fit porter diverses lois pleines de sagesse. Il était ordonné par une de ces lois de n'exécuter les criminels que trente jours après la sentence. Cette précaution fut jugée nécessaire pour éviter les surprises. Gratien était chaste, tempérant, affable, bienfaisant, et il joignait à ces vertus un grand zèle pour la religion. Il fit ôter du sénat, sur les représentations de saint Ambroise, l'autel de la Victoire, que Julien l'Apostat avait rétabli; mais il était trop passionné pour la chasse et pour d'autres divertissements : ses ministres l'entretenaient dans cette passion, pour se rendre maîtres des affaires et gouverner sous son nom. Ce défaut d'application à ses devoirs l'empêchait de veiller sur la conduite de ses officiers. De là, des murmures, des plaintes, qui aliénèrent insensiblement les esprits. Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne, et qui avait eu autrefois pour collègue Théodose, alors empereur d'Orient, profita de ce mécontentement; il prit la pourpre et passa dans les Gaules avec son armée. Gratien sortit de Trèves aux approches de l'ennemi. Il se livra près de Lyon une bataille qui dura cinq jours. Mais Gratien se voyant à la fin abandonné d'une partie de son armée, s'enfuit avec trois cents

chevaux. Andragatius , général de la cavalerie de Maxime , lui tendit un piège , et il y tomba. Ce général se mit dans une litière fermée , et fit publier que c'était l'impératrice qui venait joindre son mari. Gratien passa le Rhône pour aller au-devant d'elle : mais quand il fut auprès de la litière , Andragatius en sortit et le massacra le 25 août 383. Gratien se plaignit en expirant de n'avoir point avec lui , dans ce dernier moment , son père Ambroise.

Maxime , devenu maître de la puissance suprême , traita avec beaucoup de rigueur ceux qui étaient attachés au parti de Gratien ; il menaça de passer les Alpes , et de venir attaquer Valentinien II , qui faisait sa résidence à Milan avec Justine , sa mère. Pour prévenir ce danger , l'impératrice députa saint Ambroise vers Maxime. Le Saint s'acquitta de cette commission avec tant de succès , qu'il arrêta l'usurpateur dans sa marche. Il conclut même avec lui un traité plus favorable qu'on n'avait osé l'espérer. Il y était porté que Maxime régnerait sur la Gaule , la Bretagne et l'Espagne , et que Valentinien aurait l'Italie avec le reste de l'Occident. Saint Ambroise passa l'hiver de l'année 384 avec Maxime à Trèves ; il eut le courage de refuser constamment de communiquer avec un tyran , dont les mains étaient teintes du sang de son maître , et de l'exhorter à fléchir la colère de Dieu par la pénitence.

Les païens de Rome , profitant de ces temps de

confusion , firent leurs efforts pour rétablir les superstitions de l'idolâtrie. Ils avaient à leur tête le célèbre Symmaque, qui jouissait de la plus haute considération par ses talens et sa capacité dans les affaires, et qui était alors préfet de Rome.

Cet homme toujours prêt à faire de nouvelles intrigues, à se plaindre, ou à présenter des requêtes pour le service de ses dieux, supposant que la famine et les autres malheurs arrivés dans l'Empire étaient des punitions divines, dressa une requête éloquente, qu'il envoya à l'empereur Valentinien. Il le suppliait, en qualité de préfet de la ville, et de la part de tout le sénat, de rétablir la religion de Rome; d'avoir égard à la coutume et à l'ancienneté d'une créance raisonnable; de laisser à ces peuples accoutumés à leur liberté, au moins l'usage de leurs consciences; de rétablir l'autel de la Victoire, cette déesse qui n'avait jamais abandonné les Romains dans leurs expéditions militaires; d'en retenir le nom, s'il n'en craignait pas la puissance, et de vouloir au moins dissimuler, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, ce qu'il avait résolu de ne point permettre.

Il introduisait Rome toute éplorée, qui redemandait à ses empereurs ce culte dans lequel elle avait vieilli, sous lequel elle avait conquis tout le monde. Il remontrait en passant qu'il était trop tard pour la corriger; que si l'on ne voulait pas reconnaître

ses dieux, on les laissât au moins en repos; qu'il était croyable que respirant tous le même air, et étant enveloppés du même ciel, ils adoraient dans le fond la même chose; qu'il y avait diverses philosophies, et qu'il n'importait pas par quelle voie on allait à la vérité, pourvu qu'on y arrivât.

Il ajoutait, qu'il était étrange que des princes magnifiques réformassent ce que des princes avarés avaient établi; que le trésor royal, au lieu de se remplir des dépouilles des ennemis, fût grossi des pensions retranchées aux prêtres et aux vestales, qui faisaient des vœux pour la prospérité de l'Empire; que la famine et les autres malheurs publics ne venaient ni des influences des astres, ni de la rigueur des hivers, ni des sécheresses des étés, mais de la colère des dieux qui ôtaient à tous les peuples les vivres qu'on avait ôtés à leurs ministres.

Il finissait par les exemples des derniers empereurs, et il exhortait Valentinien à laisser aux hommes la liberté que son père, d'heureuse mémoire, leur avait laissée, et à considérer que Gratien son frère avait suivi le conseil d'autrui, et n'avait pas su qu'il désobligeait le sénat, lorsqu'il entreprit ce changement dans la religion. On pressait le conseil de se déterminer promptement là-dessus, comme si l'on eût eu des mesures à prendre sur la réponse qu'on recevrait, tant pour intimider la cour, que

pour ne lui donner pas le temps de consulter Théodose. La requête de Symmaque, mêlée de respect et de hardiesse, étonna d'abord le jeune Valentinien. Il craignait tout, et il avait encore devant ses yeux l'image sanglante de Gratien assassiné par ses propres amis. L'impératrice, qui gouvernait, pensait plus à sa sûreté qu'à la religion; et la raison d'état allait l'emporter sur la justice et la piété. Saint Ambroise en fut averti, et opposant des exhortations vives et généreuses aux prières hardies des Gentils, il écrivit d'abord à Valentinien, et lui représenta qu'il n'y avait qu'un Dieu à qui les empereurs étaient obligés d'obéir comme les moindres de leurs sujets; que c'était renoncer à sa foi que consentir à des cultes profanes; que les revenus des prêtres païens ayant été confisqués, ce ne serait pas leur rendre leur bien, mais leur donner le sien: qu'ils avaient bonne grace de se plaindre de quelques privilèges retranchés, eux qui n'avaient épargné ni les églises, ni le sang même des chrétiens; qu'il était juste d'avoir égard aux demandes des personnes de qualité et de mérite, mais que dans les affaires de la religion, il ne fallait regarder que Dieu seul; que leur zèle à soutenir le mensonge était un exemple qui devait l'animer à protéger la vérité; que ce n'était pas entreprendre sur la liberté de Rome, que de se réserver la liberté de ne point commettre un sacrilège; qu'il y avait de quoi s'étonner que des gens

d'esprit demandassent à un prince chrétien le rétablissement des idoles.

Il y avait deux ans que les païens avaient présenté une pareille requête, au nom de tout le sénat; mais on avait découvert ensuite que ce n'était qu'une cabale de quelques sénateurs qui abusaient du nom de leur compagnie, dont la plus grande partie désapprouva cette action, et mit entre les mains du pape Damase un acte de protestation contre la requête. Saint Ambroise ne manqua pas de rapporter cet exemple au prince, pour diminuer la crainte qu'il pouvait avoir du sénat. Il lui fit appréhender la vigueur et le zèle des évêques, lui dit avec sa liberté ordinaire : « Que répondrez-vous à un évêque qui vous dira : l'Eglise n'a que faire de vos présents puisque vous en faites aux dieux des païens ! Allez porter vos offrandes ailleurs, vous qui relevez les autels des idoles. Jésus-Christ n'a que faire de vos hommages, puisque vous en rendez autant à ses ennemis. Ne vous a-t-il pas dit dans son Evangile qu'on ne peut servir deux maîtres ? Les vierges chrétiennes n'ont aucun privilège et vous en donnez aux vestales, et croyez-vous que les prêtres prient pour vous, qui préférez les prières des gentils aux leurs ? Vous excuserez-vous sur ce que vous êtes encore dans l'enfance ? Tout âge est parfait pour Jésus-Christ, et les enfants mêmes l'ont confessé. Que répondrez-vous à Gratien, votre frère, quand il vous

dira : Je n'ai pas cru être vaincu, parce qu'après moi je vous laissais empereur et mon héritier. J'ai quitté sans regret et sans douleur l'empire et la vie, parce que j'étais persuadé que toutes mes ordonnances, et principalement celles qui concernent la religion seraient maintenues. Ce sont les titres de piété et de vertu que je m'étais érigés. C'est le butin que j'avais enlevé à l'ennemi commun de tous les hommes, et je l'offrais à Dieu comme le monument d'une victoire durable.

» Maxime, mon ennemi, pouvait-il m'enlever quelque chose de plus que ce que vous me faites perdre? Vous avez aboli mes ordonnances, ce que n'a point encore fait celui qui a pris les armes et s'est révolté contre moi. Les coups dont il m'a percé sont moins cruels que ceux que je reçois de la main de mon propre frère, lorsqu'il condamne mes décrets. C'est maintenant seulement qu'on détruit mon empire, et on le détruit dans les choses mêmes que mes propres ennemis ont louées. Si c'est de votre plein gré que vous vous êtes rendu aux désirs des païens, vous avez condamné ma foi, si ce n'est que par contrainte, vous avez trahi, vous n'avez pas su défendre la vôtre. Que répondrez-vous aussi à notre père, lorsque, plus affligé encore, il vous dira : qu'avez-vous donc pensé de moi si vous avez cru que j'eusse été capable d'user à l'égard des païens d'une dissimulation et d'une condescendance pareilles à la vôtre?... »

Saint Ambroise conclut en remontrant à l'empereur, que puisque ce qu'on demande est une injure que l'on fait à Dieu, à son père et à son frère, il ne doit rien ordonner que ce qu'il saura être utile à son salut. Enfin, continue Fléchier, il le conjura de ne rien décider là-dessus, sans avoir le sentiment du grand Théodose qui lui devait tenir lieu de père, et qu'il avait accoutumé de consulter dans les affaires importantes. Cependant il demanda à Valentinien une copie de cet écrit, et peu de jours après il lui adressa une réponse pleine de réflexions fortes et judicieuses. Il proteste d'abord que dans la nécessité où il se trouve de prendre ses précautions et d'éclaircir cette affaire il a cherché la solidité du raisonnement, laissant à Symmaque toute la gloire de l'éloquence et de la politesse, parce que c'est le propre des sages païens d'éblouir l'esprit par des couleurs aussi fausses que leurs idoles, et de dire de grandes choses ne pouvant en dire de véritables. Il fait parler Rome et lui fait dire avec beaucoup de grace et de gravité : « Qu'elle a vaincu le monde par la valeur de ses guerriers, et non pas par le culte de ses dieux; qu'elle ne rougit point de changer puisqu'elle se corrige; qu'elle ne fonde pas la bonté de sa religion sur les années, mais sur les mœurs; qu'elle aime mieux entendre la volonté de Dieu par la parole de Dieu que par les entrailles des animaux égorgés; que personne ne peut mieux parler de Dieu

que Dieu même, et que les hommes qui n'ont pas assez de lumières pour se connaître n'en peuvent avoir assez pour connaître Celui qui les a créés. »

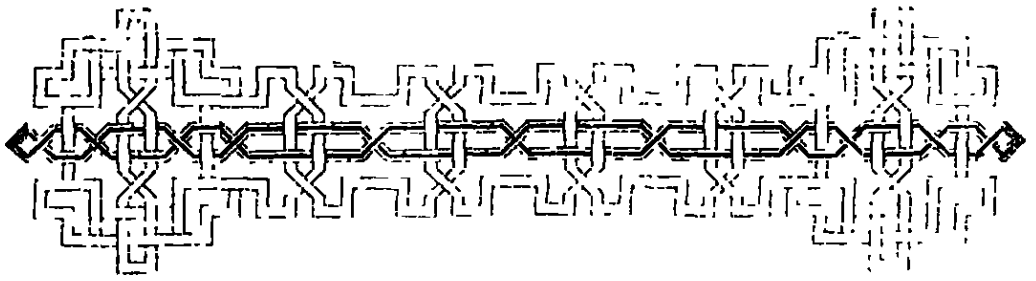
Il se moque ensuite de la requête de Symmaque et remontre qu'il y a cette différence entre les gentils et les chrétiens, que les uns prient les empereurs de donner la paix à leurs dieux, et que les autres prient Jésus-Christ de donner la paix aux empereurs. Que les uns ne sauraient souffrir le moindre retranchement de leurs revenus sans se plaindre, et que les autres se dépouillent de leurs biens et donnent même leur vie volontairement; qu'il faut des privilèges et des pensions aux vestales, comme si elles ne pouvaient être chastes gratuitement, au lieu que les vierges chrétiennes se contentent d'un voile grossier qui cache leur visage, et que, renonçant pour toujours aux richesses aussi bien qu'aux plaisirs, elles trouvent tout le prix de leur vertu dans la vertu même.

Il remontre après cela qu'on avait tort d'attribuer au retranchement des pensions des prêtres et des vestales toutes les misères de l'état; que si leurs dieux se vengent sur tout l'Empire du tort qu'on a fait à quelques particuliers, ils sont injustes, et la vengeance est pire que le crime, qu'il y a long-temps qu'on ôte à leurs temples tous leurs privilèges, et que jusqu'ici ils ne s'étaient pas avisés de s'en venger; qu'on n'avait rien fait pour les apaiser, et

que cependant les campagnes étaient couvertes d'une abondante moisson et que la fertilité était universelle. Enfin il se rit de l'empressement qu'on témoigne pour l'autel de la Victoire, qui n'est point une divinité, mais un simple mot qui exprime le succès dans les combats, et il exhorte Valentinien à considérer en cette rencontre ce qu'il doit à sa foi et à la mémoire de son frère.

Cette affaire ayant été examinée dans le conseil de l'empereur, quoique cette cour se conduisît plutôt par des considérations de politique que par les règles de la piété, elle se rendit aux raisons que saint Ambroise avait alléguées. Le respect qu'on eut pour Théodose, dont on n'ignorait pas les sentiments, l'emporta sur la crainte qu'on avait du tyran Maxime, et l'on jugea qu'il valait mieux affliger un petit nombre de sénateurs, que d'offenser tous les gens de bien de l'empire. De sorte que Symmaque ne remporta que la gloire d'avoir exercé son éloquence et d'avoir assez bien défendu sa mauvaise cause, ce qui donna lieu à un poète de ce temps-là de dire : *que la Victoire était une déesse bien aveugle, ou bien ingrate, puisqu'elle avait abandonné son défenseur pour favoriser son ennemi.*





CHAPITRE IV.

Lutte de saint Ambroise contre les Ariens. — L'impératrice Justine veut le forcer à rendre à ces hérétiques la Basilique Porcienne. — Résistance et fermeté du saint Pontife. — Violences des soldats. — Attachement du peuple. — Triomphe des Orthodoxes. — Découvertes des reliques de saint Gervais et de saint Protais. — Discours de saint Ambroise sur les miracles des Saints.

CEPENDANT les Ariens, qui avaient dominé si longtemps dans l'église de Milan, ne manquaient pas de faire tous leurs efforts pour inquiéter saint Ambroise, qui avait eu besoin de toute l'autorité de Gratien pour se défendre contre ces hérétiques et maintenir son diocèse dans une paix qui leur était insupportable. Aussi, dans l'éloge qu'il fit de cet empereurs quelques années après, le remercia-t-il de lui avoir rendu la paix de l'Eglise et d'avoir fermé la bouche aux perfides; et il attribue ce succès autant à l'autorité de sa foi qu'à la puissance impériale. Mais après la mort de ce pieux empereur, les

choses changèrent de face, et l'arianisme crut un instant ressaisir son ancienne prépondérance.

L'impératrice Justine était, nous l'avons dit, attachée aux sectateurs d'Arius. Ayant caché ses sentiments durant la vie de son époux, dont elle connaissait le zèle et la fermeté, ayant échoué, sous le règne de Gratien, dans les différentes tentatives faites en faveur de l'hérésie, elle crut pouvoir commencer des attaques moins vaines, car la puissance de Valentinien s'était affermie, et elle oubliait volontiers qu'elle et son fils devaient en partie l'empire à saint Ambroise. Bien loin d'éprouver quelque reconnaissance pour ce saint évêque, elle vit en lui un ennemi et chercha à l'accabler du poids de sa haine. Défenseur de la foi catholique, c'était lui qui devait soutenir les attaques, courir les dangers, mais aussi recueillir la gloire. Le principal auxiliaire de Justine, dans ses intrigues et sa haine contre l'évêque de Milan, était Auxence, originaire de Scythie, où il avait commis de si grands crimes, qu'en quittant sa patrie, il avait jugé prudent de changer de nom. Le nom d'Auxence devint également odieux au peuple de Milan, parce que c'était celui de l'ancien évêque des Ariens : aussi se fit-il appeler Mercurin. Quoiqu'il prît la qualité d'évêque des Ariens, ses sectateurs étaient en très-petit nombre : quelques officiers de la cour et quelques Goths qui n'avaient point d'église.

L'impératrice fit un édit au nom de Valentinien, son fils, par lequel elle permettait aux Ariens l'exercice public de leur religion, et déclarait tous ceux qui oseraient s'y opposer, auteurs de sédition, perturbateurs du repos de l'Église, criminels de lèse-majesté et dignes du dernier supplice. Elle fit appeler Bénévole, premier secrétaire d'État, et lui commanda de dresser cet édit; mais il s'en excusa, aimant mieux perdre sa charge que d'autoriser une ordonnance contraire à sa foi. L'impératrice le pressa de lui donner cette satisfaction et lui promit de l'élever à de plus grandes charges; mais cet homme, qui s'estimait plus honoré du titre de catholique que de toutes les dignités de l'empire, lui répondit généreusement : « Je n'achète pas vos dignités à ce prix, Madame; reprenez celle que je possède et laissez-moi ma conscience et ma religion. » A ces mots il jeta aux pieds de cette princesse sa ceinture qui était la marque de sa dignité, et se retira à Bresse, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes¹.

Il ne fut pas difficile de trouver un officier pour mettre à sa place, et l'édit fut bientôt signé; mais il manquait aux Ariens une église, et ils avaient affaire à un archevêque qui n'était pas résolu de leur en céder. Justine avait fait élire évêque cet

¹ C'est à lui que nous devons la conservation de quelques discours de saint Gaudence.

Auxence , dont nous venons de parler et qui , par ses intrigues et ses mensonges , cherchait à se donner de la considération et obtenir des charges publiques. Elle fut d'avis qu'il provoquât saint Ambroise à une dispute publique dans le palais , espérant le décréditer s'il refusait , ou s'il acceptait , le faire déclarer vaincu par les commissaires gagnés et le chasser de sa cathédrale. Le tribun Dalmace eut ordre d'en aller faire la proposition à l'archevêque , et de lui marquer le jour que l'empereur avait pris pour cette conférence , afin qu'il se rendît au palais avec les juges qu'il aurait choisis de son côté.

Le Saint , surpris de cette proposition , après avoir consulté quelques évêques qui étaient auprès de lui , écrivit à l'empereur : « que la proposition qu'on lui faisait était contraire aux droits de l'Eglise , à l'usage des siècles précédents et aux lois du grand Valentinien , son père ; qu'il n'était pas juste que des laïques ou des gentils fussent les juges des controverses de la foi ; qu'en matière de religion les empereurs doivent être jugés par les évêques , et non pas les évêques par les empereurs ; qu'on pouvait disposer de sa vie , mais qu'on ne l'obligerait pas à déshonorer son sacerdoce ; qu'il répondrait à Auxence dans un concile ; qu'il traiterait des sacrés mystères dans l'église , mais qu'il ne pouvait se rendre au palais pour cela , ni reconnaître pour juge de sa foi un prince encore fort jeune et qui n'était que

que catéchumène. » Il le supplie de lui pardonner cette liberté, qui n'est ni contre le respect ni contre l'obéissance qu'il lui doit, et de l'excuser s'il ne va pas lui rendre réponse lui-même, parce que les évêques et le peuple le retiennent, et que ce serait livrer son église que de l'abandonner en cette occasion.

L'impératrice, ne pouvant engager le saint à la dispute, résolut de le faire enlever. Elle corrompit par promesse et par argent un homme qui l'attendit plusieurs jours dans une maison joignant l'église, avec un charriot toujours prêt pour l'y jeter et l'emmener à toute bride hors de la ville; mais l'entreprise fut découverte. Il ne restait plus qu'à opprimer ce prélat, qu'on ne pouvait surprendre. Pour cet effet, Justine fit ordonner à tous les prêtres catholiques de quitter leurs églises. Auxence eut ordre en même temps de prendre avec lui autant de gens de guerre qu'il voudrait, et de s'en mettre en possession.

Alors le bruit s'étant répandu par la ville qu'on envoyait des soldats pour se saisir des églises et pour tuer l'archevêque, s'il faisait difficulté de les remettre entre leurs mains, le peuple courut de toutes parts et s'enferma dans la cathédrale, résolu de défendre et l'église et le pasteur jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saint Ambroise consola ce peuple par sa fermeté et par des assurances de la

protection de Dieu , par des discours de piété très-édifiants et par le chant des psaumes, qu'il institua tel qu'on le pratiquait dans l'Orient.

Ils avaient passé quelques jours et quelques nuits en cet état , lorsque les tribuns firent investir l'église par leurs soldats , et sommèrent l'archevêque , en vertu du dernier édit , de la leur abandonner , lui offrant comme une grace la liberté de se retirer avec ceux qui voudraient le suivre. Le saint prélat leur répondit : qu'on pouvait l'opprimer dans son église , mais qu'il n'en sortirait jamais volontairement ; que s'il était question de ses revenus ou même des fonds de l'église , il souffrirait cette violence ; mais que pour l'héritage de Jésus-Christ , il le conserverait aux dépens de sa propre vie ; qu'à la vérité ils n'avaient pour toutes armes que les gémissements , les larmes et la prière ; mais que s'il ne pouvait résister , au moins ne fuirait-il pas ; qu'il voyait bien jusqu'où pouvait aller la puissance de l'empereur , mais qu'il savait aussi jusqu'où pouvaient aller la patience et la fermeté d'un évêque , à qui il était peu important de perdre la vie , pourvu qu'il gardât à Dieu la fidélité qu'il lui devait.

Les plus sages ministres remontrèrent alors à l'empereur les difficultés de cette affaire , et lui conseillèrent d'en sortir par quelque accommodement , puisque la cour y était engagée. Le gouverneur de la ville , qui fut chargé de cette négociation , vint

le lendemain trouver l'archevêque, et lui dit très-civilement : qu'il avait à lui faire des propositions très-raisonnables, que l'empereur lui laissait sa cathédrale et se contentait d'une église du faubourg qu'on nommait la basilique Portienne; que comme le prince se relâchait de son côté, il était à propos pour le bien de la paix, qu'il se relâchât aussi du sien; qu'au reste il lui conseillait en ami de satisfaire la cour, et surtout de le faire promptement. Le peuple prévint la réponse, et s'écria tout d'une voix, suivant les intentions de son pasteur, qu'il n'y avait point d'accommodement là-dessus, et qu'on laissât aux Catholiques les églises qui leur appartenaient. Le gouverneur n'espéra plus réussir, et s'en alla rendre compte à son maître du malheureux succès de sa négociation.

Ce fut alors que le dépit, la honte et la haine de l'impératrice éclatèrent. Elle commanda à tous les officiers des gardes de marcher avec leurs compagnies et de se rendre maîtres de l'église Portienne. Ils y allèrent pour exécuter leurs ordres; le peuple y courut en armes pour s'y opposer. C'était le matin du dimanche des Rameaux, et saint Ambroise, après avoir prêché, allait commencer la messe, lorsqu'on lui vint annoncer cette nouvelle. Il ne laissa pas de célébrer les sacrés mystères, et ayant appris dans le temps de l'oblation qu'un prêtre arien était tombé entre les mains des bourgeois et courait risque d'être

mis en pièce , il envoya ses prêtres et ses diacres pour lui sauver la vie. Alors, fondant en larmes , il pria Dieu de donner la paix à son peuple et lui offrit plusieurs fois sa vie pour le salut de ceux qui le persécutaient.

Cependant toute la ville était dans une effroyable confusion. On ne voyait que soldats , que citoyens armés , les uns pour le prince , les autres pour la religion. Les magistrats , pour apaiser ce tumulte , remplirent les prisons d'un grand nombre d'artisans et condamnèrent à de grands supplices ceux qui paraissaient les plus échauffés. Mais ces punitions , au lieu d'arrêter cette population soulevée , ne faisait que l'irriter. Des comtes , des capitaines , des gardes et quelques officiers Goths , qui étaient au service de l'empereur , vinrent à saint Ambroise pour lui dire qu'il retint le peuple , et qu'il empêchât ce désordre , puisque l'empereur ne lui demandait qu'une église des faubourgs et qu'il était juste qu'il fût le maître dans son empire.

Le saint archevêque leur répondit : Que l'empereur n'avait point de droits sur la maison de Dieu ; qu'il était prêt à lui abandonner le peu de biens qui lui restait ; que pour l'église c'était un crime à un évêque de la rendre et un sacrilège à un prince de s'en saisir ; qu'au reste , bien loin d'exciter le peuple , il le retenait , et l'exhortait à ne se défendre que par les larmes et par la prière ; mais que s'il

était une fois en furie, il n'appartiendrait plus qu'à Dieu de l'apaiser. Ces officiers n'eurent rien à lui répliquer, et se retirèrent très-édifiés de sa conduite. L'archevêque alla visiter une église nommée l'ancienne Basilique ; et, après avoir consolé les habitants de ce quartier-là, il se retira chez lui, et ne voulut jamais permettre qu'on l'escortât ni qu'on le gardât.

Cependant l'impératrice résolut d'aller le lendemain avec l'empereur prendre elle-même possession de l'ancienne Basilique. Elle y envoya des soldats, pour s'en saisir et pour y tendre le dais impérial. On vint avertir le saint prélat en diligence que cette église était perdue, et qu'on entendait les cris piteux de ceux qui étaient dedans qui imploraient son assistance, et qu'il serait à propos qu'il allât lui-même s'opposer à cette usurpation. Mais il répondit : que Dieu y pourvoirait ; que pour lui, il ne voulait pas opposer la force à la force, ni faire du temple du Seigneur un champ de bataille. Il résolut pourtant de se servir des armes spirituelles et de l'autorité que lui donnait son ministère.

En effet, étant entré dans sa cathédrale, où une infinité de peuple l'attendait, il excommunia solennellement tous les soldats qui avaient eu l'insolence de se saisir des églises. Ceux qui tenaient la cathédrale investie, en ayant été avertis, y entrèrent deux à deux, protestant qu'ils n'entraient pas comme ennemis, mais comme frères ; et qu'ils venaient prier,

et non pas combattre. Saint Ambroise les reçut et commença son sermon sur le livre de Job, qu'on venait de lire.

Cependant ceux qui s'étaient saisis de l'ancienne Basilique, y furent à peine entrés, que frappés d'un remords intérieur, ils députèrent quelques-uns de leurs officiers à l'empereur, pour lui dire qu'ils avaient exécuté ses ordres; qu'ils l'attendaient à l'église, pour l'y servir selon leur charge, s'il communiquait avec les Catholiques; mais que s'il se rangeait du parti des Ariens, leur conscience les obligeait d'aller trouver l'évêque Ambroise. Ce coup imprévu mit l'alarme dans le palais: il fallut détendre le dais et renoncer à l'entreprise.

L'empereur fut encore bien plus surpris, lorsque les premiers officiers de l'empire et les principaux seigneurs de la cour vinrent en corps, pour le supplier très-humblement, au nom de toute l'armée, d'aller à l'église en ces jours consacrés à la passion de Jésus-Christ, afin que le peuple, témoin de sa piété et de la pureté de sa foi, se rassurât de toutes ses craintes. Cette députation le piqua si fort, qu'il leur répondit aigrement: « Je vois bien que je ne suis ici que l'ombre d'un empereur, et que vous êtes gens à me livrer à votre évêque toutes les fois qu'il vous l'ordonnera. » Dans le dépit où il était, il envoya sur-le-champ un de ses secrétaires vers saint Ambroise, pour lui demander s'il était résolu de

résister opiniâtrément aux ordres de son maître , et s'il prétendait usurper l'empire comme tyran , afin qu'on se préparât à la guerre contre lui. Le saint répondit à cela sagement : qu'il avait soutenu les droits de l'église , sans sortir du respect qui était dû à l'empereur ; qu'il révérait sa puissance , mais qu'il ne la lui enviait pas ; qu'on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le tyran de l'empereur Valentinien ; que les évêques n'avaient jamais été tyrans , mais qu'il leur était souvent arrivé de souffrir les persécutions des tyrans. L'eunuque Caligonne , grand chambellan , voulut faire acte de courtisan , et pour plaire à son maître , il envoya dire à l'archevêque qu'il cessât d'être désobéissant et rebelle , sinon qu'il irait lui couper la tête lui-même dans sa maison. L'archevêque lui fit répondre : qu'il recevrait le coup sans s'étonner ; qu'ils auraient de quoi être tous deux contents : l'un de souffrir ce que les évêques ont accoutumé de souffrir pour la cause de Dieu ; l'autre de faire ce que font ordinairement les eunuques pour complaire aux hommes.

Enfin la persécution cessa lorsqu'elle paraissait plus échauffée. Valentinien commença à connaître qu'on abusait de son autorité. La ville émue , la cour indignée , l'armée résolue de vivre dans la communion de l'archevêque , la protection visible du Ciel sur les Catholiques , les suites fâcheuses que pouvait avoir la passion de Justine , si l'on s'obsti-

nait à la suivre : toutes ces raisons l'obligèrent à remettre les choses en leur premier état, et à rappeler les soldats qui avaient investi les églises. A cette heureuse nouvelle de la paix, toute la ville fut transportée de joie. Le peuple quitta les armes. Chacun courait à l'église, non plus pour la garder, mais pour y rendre des actions de grâces. Les uns allaient baiser les autels qu'ils avaient défendus, les autres chantaient des psaumes et des cantiques. Ils se félicitaient les uns les autres de leur constance, et se jetant aux pieds de leur archevêque, lui faisaient une espèce de triomphe religieux par leurs acclamations et par les vœux qu'ils faisaient pour lui. L'archevêque, pénétré d'une joie toute spirituelle et toute modeste, renvoyait à Dieu toutes les louanges qu'on lui donnait, et, par ses exhortations vives et touchantes, animait son peuple à mener une vie conforme à la foi qu'il avait si courageusement défendue.

L'impératrice seule demeura endurcie ; elle ne se tint pas pour vaincue ; ou plutôt, comme un lâche ennemi qui veut, non plus combattre, mais se venger, elle envoya contre Ambroise un misérable assassin. Il avait déjà la main levée ; mais cette main, armée pour un si horrible attentat, demeura immobile, frappée de paralysie. Dès qu'il confessa son crime et celui de Justine, le mouvement lui fut rendu. Deux ans après la mort de l'im-

pératrice, on découvrit encore un de ses crimes ; car l'intention de commettre un crime est aussi condamnable que l'exécution, lorsque la Providence seule contrarie cette intention coupable. Un sacrificeur païen, appliqué à la question, confessa cette faute, sur laquelle on ne l'interrogeait point. Il s'écria qu'un ange destiné à la garde de saint Ambroise, le tourmentait plus cruellement que le bourreau lui-même ; car il avait sacrifié en implorant les dieux pour Justine et contre le saint évêque : il croyait avoir envoyé des démons pour faire périr saint Ambroise.

Dieu ayant manifestement pris le défenseur de la foi sous sa protection, ses ennemis vaincus furent réduits à se venger par des railleries et par les doutes qu'ils élevèrent au sujet des miracles opérés par les corps de saint Gervais et de saint Protais. Ces bienheureux corps se trouvaient près des tombeaux de saint Nabor et de saint Félix, où personne ne les soupçonnait. Saint Ambroise, instruit par une lumière céleste, fit creuser la terre en cet endroit. On y trouva les corps de deux hommes qui paraissaient avoir été d'une grande taille. Les os étaient encore entiers et formaient le squelette parfait, si ce n'est que les têtes étaient séparées du reste du corps. Le fond du tombeau était couvert de sang, et l'on y trouva toutes les preuves de l'authenticité de ces reliques. On mit les os dans des litières,

on les couvrit d'ornemens et on les transporta dans la basilique de Fauste , dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole. Ces reliques y furent exposées ; un grand nombre de fidèles passèrent la nuit en prières auprès de ces précieux restes. Le troisième jour, on les transféra dans la basilique Ambrosienne, avec une pompe religieuse qui fut suivie de réjouissances par toute la ville. Laissons saint Ambroise parler lui-même des miracles qu'elles opérèrent. « Qui devons-nous, dit-il à Marcelline, regarder comme les princes du peuple fidèle, si ce sont les saints martyrs, au nombre desquels nous comptons aujourd'hui les bienheureux Gervais et Protais, si long-temps ignorés dans l'église de Milan. Cette église, qui, quoique mère de plusieurs enfants, se croyait stérile en martyrs, a la joie d'en recouvrer qui lui appartiennent par des titres et des monuments indubitables. On a généralement nommé cette découverte la résurrection des saints confesseurs ; c'en est une en effet. Dieu veuille que ce soit une résurrection pour nous comme elle l'a été pour eux. Nous possédions ce précieux trésor sans le connaître. Le Seigneur a enfin dessillé nos yeux, comme autrefois ceux du disciple d'Elie, escorté par des anges qu'il ne voyait pas. Vous avez entendu raconter, vous-même avez vu de vos propres yeux les miracles opérés dans cette circonstance. Combien de possédés délivrés des démons qui les tourmentaient, de ma-

lades guéris par l'attouchement des linges dont on a revêtu les saints corps ! Aussi quel concours ! quel empressement à s'en approcher ! Graces vous soient rendues , ô Seigneur Jésus , de nous avoir fait recouvrer ces saints martyrs , dans un temps où votre église a le plus besoin de protecteurs ! Que tout le monde le sache : je ne veux pour défenseurs que ceux qui peuvent combattre pour nous sans pouvoir jamais se tourner contre nous. Je vous les ai trouvés , peuple fidèle , ces illustres protecteurs qui seront utiles à tous , sans jamais nuire à personne. Voilà , encore une fois , les défenseurs que je désire , et voilà les soldats que j'ai trouvés. Ce ne sont pas des soldats de la milice terrestre ; ce sont des soldats de Jésus-Christ. Nous jouissons , par la découverte de leurs reliques , d'un trésor que nos pères avaient perdu. Nous voyons sortir leurs précieuses dépouilles , d'un tombeau négligé et sans culte. Les trophées de leur victoire paraissent enfin au grand jour ; le sépulcre est encore teint de leur sang , on y voit la marque du coup mortel qui les a fait triompher. Leurs membres sacrés sont dans le même lieu et dans la même situation où ils furent placés le jour de leur inhumation , la tête séparée du corps. Il y a parmi nous encore des vieillards qui se rappellent leurs noms , et qui se souviennent d'avoir lu quelque inscription en leur honneur. La ville de Milan , qui avait adopté d'ailleurs des martyrs pour protecteurs ,

avait perdu les siens propres. Je regarde cet événement comme une insigne faveur du ciel, et l'on ne peut douter que ce n'en soit une ; mais je reconnais aussi que c'est une grace particulière et personnelle pour moi, que cette heureuse découverte se soit faite sous mon épiscopat. Indigne que je suis d'être moi-même martyr, j'ai du moins la consolation de vous avoir procuré des martyrs. Plaçons ces victimes triomphantes à l'endroit où repose notre hostie adorable, Jésus, fils de Dieu ainsi que de Marie ; mais qu'il soit sur l'autel, lui qui a satisfait pour tous sur l'autel de la croix, et que les saints, rachetés par son sang, continuent de lui faire honneur en se plaçant au-dessous. C'était la place que je m'étais d'abord destinée pour moi-même ; car il est convenable que l'évêque repose là où ses mains étaient dans l'usage de célébrer le saint sacrifice ; mais je cède à ces victimes sacrées le côté droit, comme leur appartenant. Disposons ces précieuses reliques dans un sanctuaire digne d'elles, et donnons tout ce jour au sentiment de la religieuse allégresse qu'elles nous inspirent.

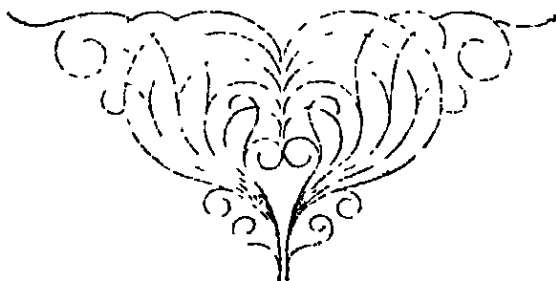
» Les Ariens essaient de jeter des doutes sur la vérité des miracles qui viennent de s'opérer sous les yeux de la ville entière. Sévère était aveugle ; il ne l'est plus ; il produit d'irrécusables témoignages et de sa maladie et de sa guérison. Comme cet aveuglé dont l'évangéliste nous raconte l'histoire, il n'a

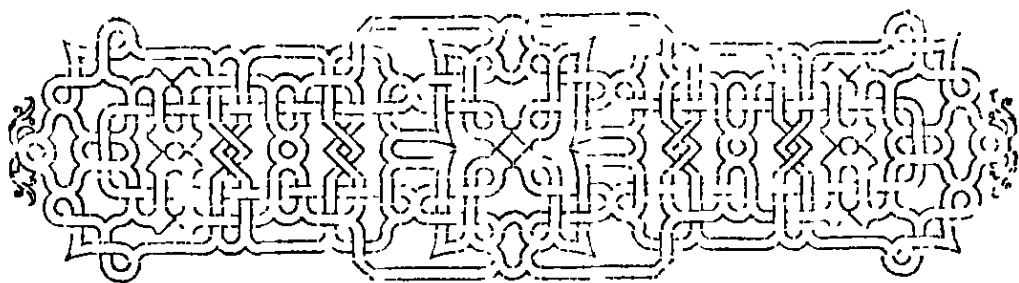
que ce mot à dire : *Tout ce que je sais c'est que j'étais aveugle, et que je vois maintenant.* Si vous ne m'en croyez pas, interrogez qui vous voudrez. Quelle raison les Ariens ont-ils de se refuser à y croire? Les martyrs ne peuvent rien, nous dit-on, en faveur des vivants. C'est donner le démenti à Jésus-Christ lui-même, qui a dit : *Vous ferez des choses encore plus grandes.* Quel est donc l'objet de l'envie? Est-ce moi? Seraient-ce les martyrs? Moi! ai-je le don des miracles? Les martyrs! Les Ariens témoignent assez par cela seul, que la croyance des martyrs est différente de celle qu'ils professent. Autrement, pourquoi se montrer étonnés de leurs miracles? Celle que nous professons est donc confirmée par nos ancêtres. Les démons eux-mêmes sont forcés de rendre témoignage à la doctrine que contestent les Ariens. Aujourd'hui même nous avons entendu des possédés à qui l'on imposait les mains, déclarer que nul ne pouvait être sauvé, s'il ne croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Les démons le confessent; les Ariens seuls le nient. Ils prétendent que nous avons gagné des hommes à prix d'argent, pour les engager à feindre qu'ils étaient possédés. J'ai souvent entendu parler de fraudes et de mensonges : que l'on me cite un seul exemple d'un homme qui ait feint être un démon. Est-il possible de contrefaire les mouvements convulsifs dont sont agités ceux à qui l'on impose les mains? quel moyen y a-t-il de

feindre , d'en soupçonner même la possibilité ?

» Mais qu'avons-nous besoin d'emprunter en faveur de nos martyrs le témoignage des démons ? leurs bienfaits parlent seuls assez haut.

» D'aussi éclatantes merveilles sont d'irrécusables témoignages des vérités que nous défendons ; et il faudrait désespérer de votre salut , si , après la lumière qui en résulte , nous en étions réduits encore à discuter l'antique foi comme si elle était nouvelle. Veillez donc à ne pas perdre dans la paix l'ancre de l'espérance et de la foi que nous avons conservée dans la tempête. »





CHAPITRE V.

Conversion de saint Augustin. — Maxime revient à son projet d'envahir l'Italie. — Nouvelle ambassade de saint Ambroise pour le détourner de ce projet. — Inutilité de sa démarche. — Ravages de l'armée de Maxime dans l'Italie. — Théodore lui déclare la guerre, sa victoire est complète. — Les Juifs et les hérétiques cherchent à obtenir du vainqueur quelques privilèges. — La fermeté et les remontrances de saint Ambroise font échouer leur entreprise.

LE commencement de l'année 387 fut marqué par un évènement très-important dans l'histoire du christianisme et très-glorieux pour saint Ambroise. Ce fut le baptême de saint Augustin et par conséquent sa conversion, véritable conquête de l'archevêque de Milan qui couronnait ainsi celle qu'il venait de remporter contre les turbulents ennemis de la foi. La lecture des Epîtres de saint Paul, des conférences fréquentes avec Simplicien, prêtre de l'église de Milan, l'exemple de Victorin, professeur de rhétorique à

Rome et dont Simplicien lui avait appris la conversion, avaient été de puissants auxiliaires à la grace de Dieu et aux instructions de saint Ambroise. S'étant retiré à Cassiaque, dans la maison d'un ami, au commencement de l'automne de l'an 386, et ayant écrit à saint Ambroise pour lui apprendre ses heureuses dispositions d'esprit, saint Augustin reçut la réponse qu'il attendait. L'évêque de Milan lui conseilla de lire Isaïe; mais il n'était pas encore suffisamment éclairé par la grace; il trouva ce prophète obscur et le quitta pour le reprendre plus tard. Enfin il revint à Milan avec sa mère et ses amis, et reçut le baptême avec Alipe son ami, et Adéodat, fruit de ses amours illégitimes, mais envers qui Dieu ne lui ordonnait pas moins de remplir les devoirs d'un père, et qui d'ailleurs se montrait digne de son affection. Ce fut saint Ambroise qui retrempa leurs âmes dans les eaux du baptême. Bientôt après, saint Augustin quitta Milan, puis l'Italie, emportant en Afrique, comme un précieux trésor, le souvenir de la doctrine et des exemples du saint archevêque.

Cependant Maxime, toujours fidèle à sa foi ou à son rôle, avait vu dans la persécution soufferte par les Catholiques un motif suffisant de guerre ou de reproches qui pouvaient amener la guerre. « C'est, dit-il à Valentinien, une chose bien dangereuse que de toucher à ce qui regarde Dieu. » Les menaces n'étaient pas encore franchement faites; mais ses

armées approchaient de l'Italie , et il avait envoyé ordre aux ambassadeurs qu'il avait à Constantinople de s'y plaindre de l'impératrice Justine , et de faire agréer à Théodose son intervention en faveur de l'orthodoxie. L'empereur d'Orient devina bien ses projets , et comme , d'un autre côté , il détestait les violences de Justine , il voulait s'avancer vers les Alpes pour maintenir les uns et les autres dans le devoir. Mais la Thrace était menacée d'une nouvelle invasion de Barbares , et il n'osa s'en éloigner. Les Grolungnes arrivèrent du fond de la Scythie sur les bords du Danube ; mais ils furent vaincus d'une manière décisive.

Bien que Théodose crût avoir mis l'empire à couvert des insultes de Maxime , pour lui ôter néanmoins le prétexte de religion dont il se servait , il lui dépêcha des courriers , pour l'assurer qu'il n'était pas moins offensé que lui , de la persécution que Valentinien faisait à l'archevêque de Milan et à tous les Catholiques ; qu'il emploierait son crédit auprès de ce jeune empereur , pour l'affermir dans la foi de ses pères , et qu'il espérait y pouvoir réussir. Il écrivit aussi à l'impératrice Justine , pour lui remontrer qu'elle prit garde au danger où elle exposait les états de son fils , si elle continuait à troubler le repos de l'Eglise ; qu'encore que les desseins de Maxime fussent injustes , le motif en paraîtrait bon , et qu'il serait difficile de soutenir contre lui une

guerre , que les peuples auraient entreprise pour la défense de la religion. Ces remontrances auraient produit sans doute tout le fruit que Théodose en attendait; mais elles arrivèrent trop tard, et l'affaire avait déjà changé de face.

On apprit en ce même temps que Maxime faisait de grands préparatifs de guerre; et qu'il était sur le point de passer les Alpes. Justine et l'empereur son fils, jetèrent les yeux sur saint Ambroise, et le supplièrent d'oublier le passé, et d'entreprendre une seconde ambassade vers Maxime. L'heureux succès de la première leur faisait bien espérer de celle-ci. Le dessein était de découvrir les intentions de ce prince, de le divertir de son entreprise, de maintenir la trêve, et de faire, s'il en était besoin, l'ouverture de quelque nouveau traité de paix, afin de l'amuser, et de donner le temps à Valentinien de pourvoir à sa défense, et à Théodose de le secourir. Le prétexte de l'ambassade fut de lui redemander le corps de Gratien, pour lui rendre les derniers honneurs.

L'archevêque préférant l'intérêt public, et le service de l'empereur à son repos, sans considérer ni les injures qu'on lui avait faites, ni celles qu'il pouvait recevoir de Maxime, qui n'était pas content de lui, se rendit en peu de jours à Trèves. Le lendemain de son arrivée, il fut au palais pour demander une audience. Un eunuque, gaulois de nation, grand

chambellan de l'empereur, fut envoyé pour lui demander s'il avait ses lettres de créance, et pour lui dire qu'on ne pouvait l'entendre qu'en plein conseil. Il répliqua que ce n'était pas la coutume d'en user ainsi avec un évêque; qu'il avait des choses très-particulières à dire au prince, et qu'il demandait une audience secrète. L'eunuque retourna; et soit qu'il eût reparlé à son maître, soit qu'il sût déjà ses intentions, il revint lui faire la même réponse qu'auparavant.

L'archevêque fut obligé de se retirer. Il revint le jour d'après, et fut introduit dans le conseil. Dès qu'il fut entré, Maxime se levant de son trône, se pencha vers lui pour lui donner le baiser. Le saint s'arrêta; et comme on lui faisait signe de tous côtés de s'avancer, et que l'empereur même l'y conviait, il lui répondit qu'il ne croyait pas qu'il voulût laisser un homme à qui il refusait une audience particulière, et une séance conforme au rang qu'il tenait dans l'Eglise et à la dignité du prince qui l'envoyait. Maxime se répandit en plaintes, et lui reprocha sa première ambassade et ses belles paroles qui l'avaient empêché de passer alors en Italie. Mais le saint prélat lui répondit généreusement : Qu'il avait eu soin des intérêts d'un prince pupille; qu'il en faisait gloire, comme d'une action digne d'un évêque, mais qu'il n'avait fermé l'entrée des Alpes à personne; qu'il n'avait opposé ni armées, ni

retranchements, ni rochers, ni fausses promesses.

Après avoir justifié sa propre conduite, il justifia celle de Valentinien qui avait congédié les Huns et les Alains, de peur de lui donner de l'ombrage, qui avait toujours reçu ses ambassadeurs avec honneur, et qui lui avait renvoyé son frère qu'il aurait pu faire mourir par représailles. Enfin, il lui exposa sa commission, et lui demanda de la part de son maître la confirmation des traités passés, et le corps de l'empereur Gratien, dont il avait sans doute commandé le meurtre, puisqu'il lui refusait la sépulture. Maxime, pressé des remords de sa conscience et des raisons de l'archevêque, n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il traiterait volontiers avec Valentinien, et le remit à une autre audience. Quelques jours après, ayant appris qu'il refusait de communiquer avec lui et avec les prélats de sa cour qui étaient du schisme d'Itace, il se servit de ce prétexte pour lui commander de sortir de ses états.

Saint Ambroise envoya d'abord un courrier à Valentinien, pour lui rendre compte du mauvais succès de sa légation, et pour l'avertir de ne se fier point aux belles paroles du tyran, qui sous des apparences de paix cachait un dessein formé de lui faire la guerre. Valentinien, qui n'avait encore aucune expérience, jugea de cette ambassade par l'événement, et envoya Domnin, l'un de ses principaux ministres, afin qu'il renouât la négociation, et

qu'il raccommoât par son adresse ce qu'il croyait que l'archevêque avait gâté par son zèle indiscret ou par son peu d'habileté. Maxime reçut ce nouvel ambassadeur avec toute la civilité possible , accepta toutes ses propositions , et l'engagea même adroitement à mener quelques-unes de ses troupes à Valentinien , pour l'assister contre des Barbares qui troublaient la Paunonie. Ce ministre, glorieux des honneurs qu'il avait reçus et du service qu'il croyait avoir rendu , prit le chemin des Alpes , conduisant comme en triomphe la moitié d'une armée ennemie, sous le nom de troupes auxiliaires.

Maxime le suivit de si près , qu'il entra presque aussitôt que lui dans l'Italie avec toute son armée , et marcha droit à Aquilée, où il croyait surprendre Valentinien. La consternation fut si grande , que personne ne se mit en état de lui résister. Valentinien, qui l'avait cru son allié, le voyant venir comme ennemi, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il se retira promptement vers la mer Adriatique , où il s'embarqua avec l'impératrice sa mère , et fit voile du côté de Thessalonique , pour aller implorer le secours de Théodose. Maxime, fâché de n'avoir pu se saisir de la personne de l'empereur, s'avança comme un torrent furieux, ruinant de fond en comble, Plaisance, Modène , Rhége et Bologne, et désolant toutes les villes qui se trouvaient sur son passage à droite et à gauche. Il n'y eut cruauté, pillage, violence,

infamie ou sacrilège qui ne fussent exercés par ses troupes. On passait une partie des citoyens au fil de l'épée ; ceux que le fer avait épargnés languissaient dans une dure captivité. Il n'y eut que Milan qui se sauva de ces calamités publiques ; et quelque haine qu'on eût contre l'archevêque de cette ville , on lui laissa prêcher en paix la pénitence à son peuple , tant la sainteté est vénérable aux tyrans mêmes.

Alors Maxime , voyant que tout céda à sa fortune, s'arrêta et commanda aux officiers de son armée de faire vivre les troupes dans l'ordre , afin de gagner l'amitié des peuples. Il envoya à Constantinople des ambassadeurs, pour prévenir Théodose et lui remercier qu'il n'était passé en Italie que pour protéger l'Eglise. Il écrivit dans le même sens au pape Sirice. Pour gagner les Gentils, il permit qu'on redressât l'autel de la Victoire dans le Capitole et qu'on recommençât à offrir les sacrifices que Gratien avait abolis. Il ménagea même les Juifs en faisant rebâtir à Rome leurs synagogues.

Cependant Valentinien , après avoir couru bien des dangers, arriva sur les côtes d'Orient : de là il envoya un de ses domestiques à Théodose, pour le supplier de prendre sous sa protection un prince errant et qui était son allié. Théodose donna promptement tous les ordres nécessaires pour la guerre. Il partit ensuite et s'avança jusqu'à Thessalonique, où il trouva Valentinien et la princesse Galla, que l'impératrice Justine

avait emmenée avec elle. Il traita cette famille affligée avec tous les égards et toute la tendresse qu'il devait à la maison du grand Valentinien. Théodose donna au jeune empereur les meilleurs conseils : il lui fit voir que Maxime était l'instrument de Dieu, qui le punissait d'avoir imité son oncle Valens, au lieu d'avoir suivi l'exemple de son père. Peu de temps après, l'empereur d'Orient épousa la sœur de Valentinien et se prépara à la guerre.

Dès le commencement du printemps, Théodose partit de Constantinople avec une armée composée en partie d'auxiliaires Goths, Huns, Scythes, Alains, Francs et Saxons. Il fit faire des dévotions solennelles, et il envoya prier les plus fameux solitaires d'Égypte de recommander à Dieu dans leurs prières le succès de cette guerre. Ce ne fut pas assez d'implorer le secours du Ciel, il renouvela des anciens édits et en fit de nouveaux contre les hérétiques.

De son côté, Maxime avait laissé dans les Gaules son fils Victor, sous la conduite de Quentin et de Mannius; il fit garder tous les détroits des Alpes Juliennes, et s'avança lui-même vers la Pannonie, après avoir laissé son frère Marcellin aux passages de la Drave.

Théodose, après avoir fait conduire en toute sûreté dans Rome Valentinien et l'impératrice Justine, disciplina son armée, la divisa en trois corps, et s'avança vers Maxime, qui, campé près de Siscia

(Feisseg), se croyait encore éloigné des ennemis, et ne put résister à leur impétuosité. La victoire de Théodose fut complète sur ce point. Tandis que Maxime se retirait vers Aquilée, pour recueillir les débris de son armée pendant que son frère Marcellin défendrait l'entrée de l'Italie, Théodose, après avoir remercié Dieu de sa victoire, marcha en toute hâte vers celui-ci, le battit près de Pœtaviium, petite ville sur la Drave, et envoya Arbogaste contre le jeune Victor, à qui Maxime avait donné le titre de César. Andragatius, le meurtrier de Gratien, avait abandonné les passages des Alpes pour s'opposer au débarquement de Valentinien. Il apprit bientôt l'arrivée de Théodose sous les murs d'Aquilée, où Maxime s'était retiré, l'abandon de celui-ci, et la fureur des soldats qui, l'enlevant à la clémence de Théodose, lui avaient fait trancher la tête à la vue de toute l'armée. Andragatius, n'espérant point de pardon, se précipita dans la mer.

Théodose fut grand après la victoire ; il se montra généreux envers les vaincus et particulièrement envers la veuve de Maxime et envers ses filles. Ce fut à la prière de saint Ambroise qu'il fit grâce de l'exil, de la prison ou de la mort à un grand nombre de personnes. Il eût fait aussi grâce à Victor, si Arbogaste, pour s'assurer des Gaules, ne l'eût fait mourir. Ce qu'il y eut de plus grand et de plus héroïque en cette expédition, ce ne fut pas d'avoir

conquis tout l'empire d'Occident, ce fut de l'avoir rendu. Dès qu'il en fut le maître, il y rétablit le jeune Valentinien, ajoutant de nouvelles provinces à celles qu'on lui avait usurpées, et ne se réservant pour prix de ses travaux que la gloire d'une protection désintéressée ¹.

Après un court séjour que cet empereur fit dans Aquilée, afin de se délasser des travaux de la guerre et de donner les ordres nécessaires pour la sûreté et le repos de l'Empire, il passa à Milan, où il fit publier un édit par lequel il cassait toutes les ordonnances de Maxime. Ce fut en ce temps que quelques évêques se plaignirent d'un jugement rendu par Théodose, et animèrent contre lui le zèle de saint Ambroise.

Les Juifs avaient à Callinique (ville ou château) une synagogue que les Chrétiens brûlèrent, à ce qu'on croit, par le conseil de l'évêque du lieu, qui voulait punir d'insolentes provocations et même des voies de fait. Théodose apprit en même temps que des moines, troublés dans leurs prières, avaient détruit un temple appartenant aux hérétiques Valentiniens. Deux mois après, il ordonna à l'évêque de Callinique de rétablir lui-même la synagogue, et voulut faire

¹ Nous pensons qu'on ne trouvera pas déplacé le récit d'événements qui n'ont pas eu une influence immédiate sur la vie de notre saint, mais qui sont d'une grande importance dans l'histoire de l'Eglise, pu squ'ils développent la puissance, et surtout l'autorité morale d'un prince qui fut un des plus zélés défenseurs du catholicisme.

punir les moines sans leur accorder de se défendre. Saint Ambroise fut affligé de cette ordonnance, et l'on pouvait considérer comme martyr celui qui périsait en résistant dans cette circonstance, puisque saint Émilien, sous Julien l'apostat, avait abattu un autel païen et, mourant pour ce fait, avait été honoré comme un bienheureux. Marc, évêque d'Aréthuse, avait souffert les plus cruels tourments plutôt que de donner la moindre pièce d'argent pour rebâtir un temple des idoles, qu'il avait démoli dans le transport de son zèle. Enfin une foule d'exemples pouvaient autoriser l'évêque et les moines à persister dans leur conduite.

Saint Ambroise se trouvait alors à Aquilée. Il écrivit en toute hâte à Théodose, car il craignait que l'ordre ne fût exécuté en Orient avant qu'il n'ait pu voir l'empereur. Son argumentation se réduit à ceci : Ou c'est en sa qualité de chrétien que Théodose veut faire rebâtir les temples des Juifs et des idolâtres ; ou c'est en sa qualité d'empereur et pour rendre justice à tous selon le droit des gens. La première supposition est inadmissible. Dans le second cas, il faut commencer par ordonner aux Juifs et aux idolâtres de rebâtir les églises nombreuses qu'ils ont brûlées ou démolies sous le règne de Julien l'apostat ; car, un homme devant une pièce d'or à son voisin, et son voisin lui en devant mille, il n'est pas de juge raisonnable qui condamne le premier à s'acquitter

d'une dette mille fois annulée par celle du second. Saint Ambroise demande à supporter seul la colère de l'empereur, s'il ne veut s'adoucir. Il n'a pas, lui, brûlé la synagogue de Milan ; mais Dieu s'en est chargé, et il a déjà commencé. (Elle avait été sans doute frappée de la foudre). N'était-il pas d'ailleurs surprenant que ces Juifs, qui ne voulaient pas se soumettre aux lois romaines, se missent sous leur égide, dès qu'il s'agissait d'une vengeance ? Le saint évêque représente en ces termes les motifs de reconnaissance envers Dieu, que Théodose ne doit jamais oublier et qui l'engageront sans doute à protéger les Chrétiens : « Je vous ai choisi, dira Jésus-Christ, parmi vos frères, dont vous étiez le cadet ; de simple particulier, je vous ai fait empereur. J'ai donné un trône impérial à votre postérité. J'ai soumis à votre puissance les nations barbares. Je vous ai donné la paix. Je vous ai livré votre ennemi. Comme vous n'aviez pas de blé pour nourrir votre armée, je vous ai ouvert de ma propre main les portes et les granges de vos ennemis, et ils vous ont donné eux-mêmes les vivres destinés à leurs troupes. C'est moi qui ai mis le trouble et le désordre dans les projets de votre ennemi principal, et qui ai permis qu'il se soit affaibli lui-même et dépouillé par sa propre faute. J'ai serré de si près cet usurpateur, qu'il n'a pu fuir en sûreté, et au contraire il s'est livré lui-même avec tous les siens, comme s'il eût craint

surtout qu'il en échappât quelqu'un à votre victoire. J'ai éloigné de lui son allié, et vous avez pu les combattre séparément. Quoique votre armée fût composée de nations diverses à l'esprit indomptable, je leur ai fait garder envers vous la fidélité : la paix et la concorde régnaient dans leurs rangs comme si tous ces hommes eussent eu la même patrie. Vous aviez sujet de craindre que les barbares ne passassent les Alpes ; je vous ai fait remporter la victoire dans l'enceinte même formée par ces montagnes qui leur servaient de forteresses, afin que leur défaite ne vous coûtât rien. Je vous ai donc fait triompher de votre ennemi : donnerez-vous aux miens l'avantage du triomphe ? » Enfin pour excuser la hardiesse de ses remontrances il ajoute : « Si je suis indigne d'être écouté par l'empereur, je suis donc indigne d'être écouté de Dieu, quand je prie pour l'empereur. »

Cette lettre resta sans effet. Mais, de retour à Milan, saint Ambroise montra plus de hardiesse encore. L'empereur, s'étant rendu à la cathédrale, écouta prêcher le saint évêque sur un sujet fécond en allusions. Enfin saint Ambroise s'adressa directement à lui, et après être resté quelque temps debout : « Mettez-moi en état, dit-il, d'offrir pour vous le sacrifice sans inquiétude et sans trouble. Rendez-moi la liberté d'esprit. » Il avait pris la résolution de ne point aller à l'autel que l'empereur ne lui promît d'une manière positive de ne pas donner suite à cette affaire. Ce

ne fut pas sans peine qu'il obtint cette prouesse. D'abord Théodose se borna à faire quelques signes d'assentiment. Saint Ambroise insista ; Théodose répondit qu'il corrigerait son rescrit ; mais le saint repartit aussitôt qu'il fallait faire cesser absolument la procédure. Les grands qui entouraient l'empereur dirent qu'au moins fallait-il punir les moines ; mais saint Ambroise leur répliqua qu'il avait affaire à l'empereur et non à eux, et que, quand il aurait à leur parler, il le ferait d'une autre manière ; voulant dire qu'il n'usait point envers eux de si grands ménagements. Enfin, il obtint ce qu'il demandait, et, ayant dit par deux fois à l'empereur qu'il allait offrir le saint sacrifice sur la foi de sa parole, Théodose lui répondit enfin : « Oui, offrez-le sur ma parole. »

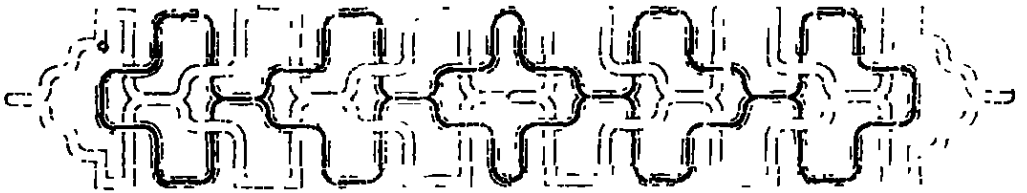
Si d'autres prélats, et notamment Grégoire le Grand, ont tenu une conduite différente envers les Juifs, il ne faut blâmer ni les uns ni les autres : les circonstances influent souvent sur les décisions de ceux qui sont chargés de la direction de nos intérêts spirituels ou temporels.

Vers la même époque, Symmaque demanda de nouveau le rétablissement de l'autel de la Victoire. Saint Ambroise l'emporta encore : l'illustre sénateur fut proscrit ; mais Théodose lui pardonna bientôt et l'éleva même au consulat.

Après avoir passé tout l'hiver et une partie du printemps à Milan, Théodose en partit pour aller à Rome

y recevoir les honneurs du triomphe et abolir les restes de l'idolâtrie. Cette époque fut marquée à Rome par un grand nombre de conversions illustres. Le vainqueur de Maxime ne se contenta pas de ruiner l'idolâtrie; il voulut encore chasser tout ce qu'il trouva d'hérétiques dans la ville de saint Pierre, et eut même avec le pape Sirice plusieurs conférences, après lesquelles il remédia à plusieurs abus dont il avait été informé. Il purgea la ville de toutes sortes de dérèglements. Théodose reçut en même temps la nouvelle de la démolition du temple de Sérapis dans Alexandrie, laquelle il avait ordonnée pour punir les païens séditieux, et il envoya l'ordre de distribuer aux pauvres le produit des métaux précieux dont quelques idoles étaient composées. Une église y fut élevée en l'honneur de saint Jean-Baptiste.





CHAPITRE VI.

Massacre de Thessalonique. — Lettre de saint Ambroise à l'empereur Théodose. — Celui-ci se présente dans la cathédrale de Milan pour assister aux saints mystères. — Conduite énergique du saint Pontife. — Humilité de l'empereur; sa grandeur d'âme; sa pénitence.

LE 1^{er} septembre 389, Théodose partit de Rome pour retourner à Milan et de là à Constantinople. Il rendit l'Empire à Valentinien, et lui imprima si bien dans l'esprit la vérité exclusive de la religion catholique, par ses instructions réitérées, que ce jeune prince, qui était naturellement porté au bien, devint le défenseur de la foi, et se mit entièrement sous la discipline de saint Ambroise, qu'il honora jusqu'à sa mort comme son père. Quant à l'impératrice Justine, elle était morte pendant la guerre.

Cependant cet empereur, qui venait de se montrer si pieux et si généreux, devait encourir la colère

de Dieu par une grande faute, et ajouter à sa gloire par un grand repentir et par une humilité dont bien peu de princes ont été capables. L'an 390, Botheric, gouverneur de l'Illyrie et lieutenant-général des armées de l'empereur, périt dans une sédition qu'il n'avait provoquée que par un acte de justice. Il avait fait emprisonner un très-habile cocher, convaincu d'une débauche infâme. Le peuple de Thessalonique, amateur de spectacles et admirateur du prisonnier, demanda sa liberté afin qu'il pût paraître aux courses. Botheric refusa et périt, comme nous l'avons dit. A cette nouvelle, Théodose s'emporta et voulut châtier toute la ville. Il y avait alors à Milan un grand nombre d'évêques réunis pour assister au concile qu'on devait y tenir contre les Jovinianistes ; ils blâmèrent la résolution de l'empereur. Saint Ambroise surtout lui fit des remontrances à ce sujet, et parvint même à le ramener à des idées plus chrétiennes. Mais bientôt de mauvais conseillers, à la tête desquels il faut placer Rufin, grand-maitre du palais, l'excitèrent de nouveau à user de rigueur. On délibéra secrètement et de manière à ce que saint Ambroise ignorât les discussions et la décision, et l'arrêt fut envoyé. Peut-être les exécuteurs de la vengeance impériale outrepassèrent-ils les intentions du souverain. Quoiqu'il en soit, la punition de Thessalonique fut horrible et digne d'un de ces règnes qui déshonorent l'histoire d'un peuple. On employa la ruse avant la violence,

et on ne massacra le peuple que lorsqu'il fut assemblé pour des courses et des jeux publics. Au milieu de ces scènes affreuses quelques-unes l'emportaient en horreur. Qui ne connaît l'histoire de cet homme qui, forcé de choisir une victime entre ses deux enfants, hésita trop long-temps et les vit périr tous les deux?... La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, et il y périt environ sept mille personnes.

A la nouvelle de ce massacre, un cri d'indignation s'éleva contre Théodose, et l'étonnement de saint Ambroise égala sa douleur. Ayant appris que ce prince était sur le point de revenir à Milan dont il s'était absenté, il ne voulut point le voir, dans la crainte sans doute d'être emporté par son zèle hors des limites imposées par le respect et la modération. Il sortit donc de la ville : peut-être avait-il encore un autre motif. La nuit même de son départ, le saint évêque crut voir Théodose venir à l'église, et se représenta qu'il ne pouvait offrir le Sacrifice pour l'amour de lui : dès lors il crut reconnaître que Dieu exigeait de l'empereur sa soumission à la pénitence. Cependant il écrivit à Théodose, et de sa propre main, afin que l'empereur sût bien que personne n'avait pu lire cette lettre.

Il s'excuse de ce qu'il n'a pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Il lui déclare avec respect « qu'encore qu'il ait dans le cœur toute la reconnaissance qu'il

doit avoir des témoignages de son amitié et des graces qu'il a reçus de lui , il ne ressent plus la même joie qu'il aurait eue autrefois de son arrivée ; qu'il aime mieux le laisser en repos et lui laisser le temps de faire des réflexions sur sa conduite , que de l'importuner par ses corrections précipitées ; qu'il le reconnaît pour un grand prince , craignant Dieu , zélé pour la foi , et plein de bonnes intentions , mais prompt de son naturel et facile à subir les impressions qu'on lui donne , soit pour le pardon , soit pour la vengeance »

Après avoir fait ainsi le portrait de l'empereur à l'empereur même , il vient à l'affaire de Thessalonique , et lui représente que c'est une manière de punir inouïe ; que son crime est d'autant plus grand qu'on lui en avait fait voir la grandeur avant qu'il le commît ; que les évêques assemblés en avaient gémi , et avaient jugé nécessaire qu'il se réconciliât avec Dieu avant d'être reçu à la participation des sacrés mystères ; qu'il fallait pleurer et expier son péché par les larmes et par la pénitence , et n'avoir pas honte de faire ce que David avait fait , lui qui était un grand roi , de qui Jésus-Christ est descendu selon la chair , et qui n'était coupable que de la mort d'un seul innocent ; qu'il ne lui dit pas ces choses pour le confondre , mais pour l'exciter par cet exemple à se reconnaître et à s'humilier devant Dieu ; que tout homme , quelque grand qu'il soit ,

est sujet à manquer; qu'il lui conseille et le conjure comme ami, et qu'il l'exhorte et l'avertit comme évêque de réparer sa faute; que ce serait une chose déplorable, si un prince qui avait donné de si grands exemples de piété et de clémence demeurât endurci, et si après avoir pardonné à tant de criminels, il faisait difficulté de se repentir d'avoir fait mourir tant d'innocents; que quelques grandes qualités qu'il eût pour régner et quelques batailles qu'il eût gagnées, il avait été plus estimable par sa piété que par ses victoires; mais qu'il avait perdu par une seule action la gloire qu'il s'était acquise par tant d'autres.

Il lui déclare après cela que la reconnaissance, l'estime et le respect qu'il a dans le cœur pour lui, n'empêcheront pas qu'il ne suive les ordres de l'Eglise, et qu'il n'a garde d'offrir en sa présence le divin Sacrifice jusqu'à ce qu'il eût satisfait à Dieu; qu'au reste il lui écrit ceci de sa main, afin qu'il y fasse réflexion en son particulier; qu'il aimerait bien mieux gagner les bonnes grâces de son empereur par une complaisance honnête, que de lui faire de la peine par des avertissements rudes; mais que, lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu, il faut sacrifier son inclination à son devoir.

Enfin, il l'exhorte à accuser et à condamner lui-même son péché, et finit par ces paroles pleines d'une tendresse de père : « Plût à Dieu, seigneur,

que j'eusse plutôt cru mon propre instinct, que l'expérience que j'avais de votre bonté ! Mais lorsque je m'imaginai que je vous avais vu si souvent pardonner ou revenir de votre colère, je me suis trop fié à votre coutume ; vous aviez été prévenu, et je n'ai point empêché ce que je devais craindre et que je ne pouvais presque pas prévoir. Dieu sait la tendresse que j'ai pour vous, et la ferveur avec laquelle je lui demande votre salut. Si vous êtes persuadé que je vous dis la vérité, suivez les avis que je vous donne, sinon accusez mon zèle, et ne trouvez pas mauvais que je veuille plutôt plaire à Dieu qu'à vous. »

L'empereur, ayant reçu cette lettre, se sentit touché d'une si libre et si sage remontrance. Les nuages de la prévention étant dissipés, il regarde l'action qu'il vient de faire dépouillée des prétextes et des raisonnements d'une fausse politique; son âme pressée des remords de son crime, est saisie d'une crainte religieuse des jugements de Dieu et des censures ecclésiastiques. Dans cet état, ne pouvant presque plus se supporter lui-même, et n'espérant de consolation solide que du saint archevêque, dont il n'a pas assez révééré les conseils et dont il a éprouvé le zèle inflexible, il part tout d'un coup pour Milan.

Aussitôt qu'il y est arrivé, il ne pense qu'à donner des marques de sa piété pour ôter les mauvaises impressions qu'il a données de lui. Pour cela, il

veut aller à la cathédrale assister aux prières publiques et participer aux sacrés mystères. L'archevêque en est averti, et sortant du chœur de l'église où il était, il marche jusqu'au-delà du vestibule pour l'attendre. Dès qu'il le voit paraître, il s'avance quelques pas vers lui et lui dit avec cette autorité que lui donnent son caractère et la sainteté de sa vie :

« Il est à croire, ô empereur ! que vous ne comprenez pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous osez vous présenter ici. Peut-être que prévenu de la grandeur de votre dignité, vous vous cachez à vous-même vos faiblesses, et que votre orgueil aveugle votre raison. Songez que vous êtes d'une nature fragile, que vous avez été tiré d'un peu de poussière comme les autres hommes, et que vous retournerez en poussière comme eux. Ne vous laissez pas éblouir à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme et mortel. Ceux à qui vous commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu qui est le maître des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son temple ? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre le Corps sacré de Jésus-Christ ? Oseriez-vous recevoir son Sang adorable en cette bouche qui, dans l'excès de votre colère, a commandé tant de meurtres ? Retirez-vous donc, et

n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis ; recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce sur la terre , et que Jésus-Christ approuve dans le ciel contre votre péché, puisque c'est pour votre salut. »

Théodose, sensiblement touché de ce discours, demeura quelque temps les yeux baissés sans rien dire ; après quoi il répondit à l'archevêque, qu'il reconnaissait son crime , mais qu'il espérait que Dieu aurait égard à sa faiblesse ; et comme il alléguait l'exemple de David, qui avait commis un homicide et un adultère tout ensemble , l'archevêque lui répondit : « Vous l'avez imité en son péché, imitez-le donc en sa pénitence. » Alors ce prince, qui était parfaitement instruit des maximes de la religion et du pouvoir de l'Eglise , au lieu de s'offenser de cette résistance , la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avait pas connu jusqu'alors toutes les conséquences. Il se retira dans son palais , les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères , vivant comme un pénitent, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

Cependant la fête de la naissance de Notre-Seigneur étant arrivée , Théodose pénétré d'une vive douleur se leva plus matin qu'il n'avait accoutumé ; et comme il ne pouvait avoir aucune part à la solennité de ce jour , il se disposait à le passer dans une profonde tristesse. Rufin , grand-maître du palais, qu'il

honorait de son amitié et de sa confiance, étant entré dans sa chambre, le trouva dans cet abattement et lui en demanda la cause. L'ayant su, il essaya de le consoler en lui insinuant adroitement qu'il fallait se mettre au-dessus de certaines craintes qu'on couvrait du nom de religion; qu'on devait agir en maître quand on l'était; qu'il y avait du danger à s'assujétir aux censures de gens qui n'avaient jamais gouverné d'état; que s'il avait pourtant cette délicatesse de conscience, il pouvait satisfaire sa piété sans tomber dans l'abattement; que le mal n'était pas si grand qu'on le faisait; qu'après tout il y avait eu sujet de punir des criminels et qu'il n'en avait pas dû s'affliger si cruellement. Ainsi ce favori, après avoir porté son maître à commettre une grande faute, tâchait encore par ses flatteries de lui en affaiblir le repentir.

Théodose, bien loin de recevoir ces consolations, parut plus touché qu'il n'était auparavant, et après avoir demeuré quelque temps sans pouvoir répondre : « Cessez, Rufin, lui dit-il avec indignation, cessez de vous moquer de ma douleur, je juge mieux que vous ne le faites de l'état où je suis. N'ai-je pas sujet d'être affligé quand je pense que les moindres de mes sujets vont aujourd'hui faire leur prière aux pieds des autels, et que je suis le seul à qui l'on interdit non-seulement l'entrée de l'Église, mais encore celle du Ciel, suivant cette parole de l'E-

vangile : « Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié de même dans les cieux. »

Rufin, ne voyant plus d'apparence d'ôter de l'esprit de ce prince cette crainte religieuse que saint Ambroise y avait imprimée par ses remontrances, s'offrit d'aller trouver ce prélat, et de l'obliger par ses prières à lever la sentence de l'excommunication. Théodose lui répondit qu'il avait affaire à un homme inflexible, qui n'avait nul égard au rang ni à la puissance des empereurs, lorsqu'il s'agissait des lois et de la discipline de l'Eglise ; qu'il reconnaissait que le jugement de l'archevêque était juste, et qu'il valait mieux achever d'expier son péché que de demander en vain la grace d'une absolution précipitée.

La pratique ordinaire de l'Eglise de ne recevoir publiquement les pénitens que vers les fêtes de Pâques, et de tenir les meurtriers volontaires plusieurs années en pénitence, faisait croire à l'empereur que cette tentative serait inutile. Toutefois Rufin le pressa si fort de sortir de l'accablement où il était, et lui donna de si belles espérances, que ce prince lui permit d'aller trouver l'archevêque, et résolut de le suivre lui-même peu de temps après. Rufin s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse ; mais saint Ambroise, voyant qu'il faisait une négociation d'état d'une réconciliation ecclésiastique, lui répondit avec sa liberté ordinaire : « Que lui, qui était le premier auteur du crime, n'était pas propre

pour être l'entremetteur de l'absolution, et que pour peu qu'il lui restât de honte et de crainte des jugements de Dieu, il ne devait penser à l'affaire de Thessalonique, que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avait donnés à son maître. » Rufin ne se rebuta point de ces reproches; il employa les sollicitations et les prières les plus touchantes, et n'oublia rien de ce qui pouvait gagner l'esprit de l'archevêque. Comme il vit qu'il n'en pouvait rien obtenir, il l'avertit que l'empereur arriverait bientôt à l'église. Le saint lui répliqua sans s'étonner : « Qu'il allait l'attendre à la porte pour lui en défendre l'entrée; que s'il venait comme un empereur chrétien, il ne violerait pas les lois de la religion; que s'il voulait devenir tyran, il pourrait ajouter la mort d'un évêque à celle de tant d'innocents qu'il avait déjà fait mourir. »

Rufin, ayant entendu cette réponse, manda promptement à Théodose que l'affaire n'avait pas réussi comme il l'avait espéré, et qu'il le suppliait de ne point venir. L'empereur était déjà bien avancé quand il reçut cet avis : il s'arrêta, et après avoir fait quelques réflexions il passa outre, et résolut de souffrir la confusion qu'il croyait avoir méritée. L'archevêque était dans une salle proche de l'église, où il donnait ordinairement ses audiences, lorsqu'on vint l'avertir que l'empereur était à la porte. Il s'avança vers lui et lui dit qu'il ne faisait pas l'action d'un empereur

chrétien s'il entreprenait de forcer l'Église ; que c'était se révolter contre Dieu même et fouler aux pieds les lois divines , que de vouloir assister aux sacrés mystères avant que d'avoir fait pénitence de son péché. Théodose lui répondit avec beaucoup de soumission , que son dessein n'était pas d'entrer de force dans la maison de Dieu ni de violer les ordonnances ecclésiastiques , mais qu'il venait le conjurer de rompre ses liens et de lui ouvrir la porte de salut au nom de Jésus-Christ, qui a ouvert celle de la miséricorde aux pécheurs qui se repentent sincèrement. Saint Ambroise lui demanda quelle pénitence il avait faite et quels remèdes il avait employés pour guérir une plaie si dangereuse ? « Je viens à vous comme au médecin , répliqua l'empereur, c'est à vous à ordonner ce que je dois faire. »

Alors le saint archevêque lui représenta les malheurs d'un prince qui ne réglait pas ses passions, et qui s'exposait à rendre des jugements injustes et à répandre un sang innocent , et lui ordonna de faire une loi qui put servir de frein à sa colère et à celle de ses successeurs. Cette loi portait que si les empereurs , contre leur coutume , étaient obligés d'user envers quelqu'un d'une extrême sévérité, après avoir prononcé la sentence de mort, ils en feraient différer l'exécution d'un mois entier , afin que, les passions étant ralenties , ils pussent revoir leurs jugements et discerner sans préoccupation l'innocent d'avec

le coupable. Soit que cette ordonnance fût dressée alors, soit qu'elle eût été publiée huit ans auparavant, comme quelques historiens l'ont remarqué, Théodose la fit écrire sur-le-champ, la signa, et promit de l'observer.

Cela fait, il fut absous, et ayant été admis dans l'église, il se prosterna, et commença sa prière par ces paroles d'un roi pécheur et pénitent comme lui : « Mon âme est demeurée attachée en terre ; Seigneur, rendez-moi la vie selon votre promesse. » Il se tenait en cette posture, frappant de temps en temps sa poitrine, élevant sa voix vers le ciel pour demander grace, et pleurant son péché, à la vue de tout le peuple, qui en était attendri et qui pleurait avec lui. Lorsqu'il fallut aller à l'offrande, il se leva, s'avança vers l'autel, où il offrit ses dons comme il avait accoutumé, et vint se ranger dans le chœur parmi les prêtres, auprès du balustre.

L'archevêque, l'ayant aperçu, et voulant abolir une coutume que la complaisance des évêques et le relâchement de la discipline avait introduite, envoya lui demander ce qu'il attendait là ; et comme on lui rapporta, de sa part, qu'il attendait le temps d'être admis à la communion des sacrés mystères, il lui manda par un de ses diacres : « Qu'il s'étonnait de le voir ainsi dans le sanctuaire ; que la pourpre le faisait empereur et non pas prêtre, et qu'il n'avait de place dans l'église que comme les autres laïques.

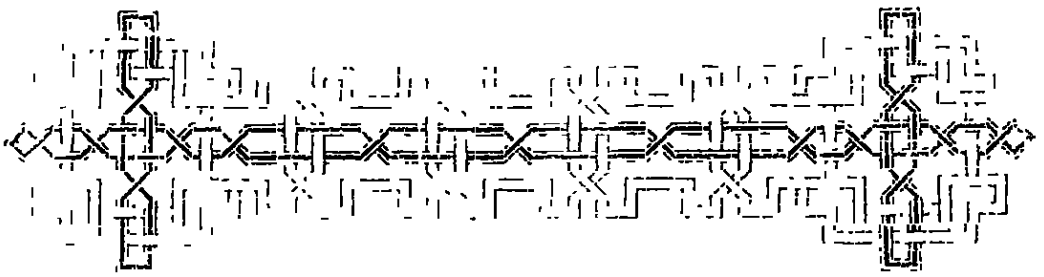
L'empereur répondit : « Que ce n'était ni une entreprise contre l'ordre de l'Église, ni une affectation de se distinguer de personne, mais qu'il avait cru que l'usage était le même à Milan qu'à Constantinople, où il se plaçait dans le chœur ; » et après avoir remercié l'archevêque de la bonté qu'il avait de l'avertir de son devoir, il sortit hors du balustre, et se rengea parmi le peuple.

Cette leçon demeura si fort gravée dans son esprit qu'étant de retour à Constantinople, et se trouvant dans l'église cathédrale le jour d'une grande fête, il sortit du chœur après avoir fait son offrande ; et comme le patriarche Nectaire l'envoyait prier d'y rentrer et de reprendre la place qui était destinée à sa majesté : « Hélas, dit-il en soupirant, j'ai été long-temps à savoir la différence qu'il y a entre un évêque et un empereur ; je suis environné de gens qui me flattent ; je n'ai trouvé qu'un homme qui m'ait redressé et qui m'ait dit la vérité, et je ne connais au monde de véritable évêque qu'Ambroise. Depuis ce temps-là, les empereurs se tinrent hors du balustre, un peu au-dessus du peuple, mais au-dessous des prêtres, tant la correction d'un prélat zélé et irréprochable fait d'impression sur un prince qui a quelque soin de son salut.

Toute l'Église est encore édifiée de la docilité et de la foi de cet empereur. Les saints Pères dans leurs écrits ont consacré la mémoire de sa piété ; et par

cet exemple ils ont averti tous les souverains de régler leur autorité par la justice et non pas par leurs passions ; de discerner les bons conseils d'avec les mauvais, et d'avoir plus de honte des péchés qu'ils font que de la pénitence qu'ils en doivent faire.





CHAPITRE VII.

Hérésie de Jovinien. — Concile de Capoue. — Mort de Valentinien le jeune. — Usurpation d'Engène qui s'efforce de gagner à son parti saint Ambroise — Celui-ci résiste à ses sollicitations et, à son approche, sort de Milan. — Défaite miraculeuse de l'usurpateur. — Démonstrations pieuses de Théodose après la victoire. — Sa confiance dans le saint évêque. — Sa mort — Son Panégyrique.

THÉODOSE, après s'être soumis lui-même aux lois de l'Église, employa son autorité pour les faire observer, et réprima l'insolence de Jovinien et de ses disciples, que le concile de Milan venait de condamner. Jovinien avait été religieux dans un monastère du faubourg de Milan que saint Ambroise entretenait par ses soins dans une exacte régularité. Cet homme volage et sensuel se lassa bientôt de mener une vie austère et pénitente ; il la quitta, et entraîna avec lui quelques esprits faibles qu'il avait infectés d'une doctrine con-

tagieuse. Il eut quelque dessein de rentrer dans cette sainte société, mais on jugea que son repentir n'était pas sincère et que sa présence y serait dangereuse, et l'on refusa de l'y recevoir. Il fut si piqué de ce refus, qu'il enseigna publiquement que le jeûne et les autres exercices de pénitence n'étaient d'aucun mérite; que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage; que ceux qui sont baptisés ne peuvent être vaincus par les tentations; qu'il n'y avait qu'une même récompense pour tous les bienheureux; et plusieurs autres maximes qui tendaient au relâchement des mœurs et à l'affaiblissement de la discipline. Outre que sa cause était mauvaise, elle était encore mal soutenue, parce qu'il n'avait ni netteté ni éloquence dans ses écrits; mais comme elle flattait les inclinations sensuelles des hommes, elle était facile à persuader. Ainsi, en rabaisant la gloire de la virginité, il séduisit plusieurs vierges romaines; et à force de déclamer contre le célibat, il portait des gens de bien à la dissolution.

De saints et savants personnages écrivirent contre sa doctrine et contre sa vie qui était très-conforme à ses opinions, et lui reprochèrent même avec beaucoup d'aigreur ses délicatesses, son luxe et son incontinence. Le pape Sirice, après avoir condamné cet hérétique, envoya ses légats à Milan pour y convoquer un synode et pour étouffer ces nouvelles erreurs dans le lieu même où elles étaient nées. Ce synode,

qui commençait à s'assembler quand la nouvelle de l'affaire de Thessalonique arriva, avait jugé Jovinien et ses compagnons conformément à la sentence de Rome ; il ne restait plus qu'à l'exécuter. Théodose s'en chargea lui-même, et par un rescrit donné à Vérone le deuxième jour de septembre, il chassa de Rome ces hommes dérégés, qui retenaient encore le nom et l'habit de leurs première profession, et les relégna dans des déserts écartés, où ils eussent vécu en une continence forcée, si les magistrats eussent été plus exacts à faire exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu.

Nous ne savons rien de remarquable relativement à saint Ambroise jusqu'à la fin de 391, si ce n'est que sa réputation s'accroissant toujours, il reçut de pieux visiteurs qui, du fond de la Perse, vinrent pour s'éclairer de ses lumières.

Vers la fin de l'année 391, ou au commencement de 392, il se tint à Capoue un Concile où l'on devait traiter de l'affaire d'Antioche et faire cesser le schisme. Paulin, qui avait été fait évêque d'Antioche en l'an 392, et qui, depuis cette époque, y avait toujours gouverné les catholiques, pendant que saint Méléce et après lui Flavien conduisaient les autres, mourut en 389. Il se donna lui-même pour successeur Evagre, qui, comme le remarque saint Ambroise, n'avait par conséquent pas le droit d'attaquer l'élection de saint Flavien, puisqu'il devait son élévation

à une infraction aux règles. Appelé au concile de Capoue, Flavien refusa de s'y rendre, alléguant ses infirmités et l'approche de l'hiver. Aussi saint Ambroise l'accuse-t-il de s'être mis au-dessus des lois et des règles de l'Eglise. Néanmoins, cette sainte assemblée, qui cherchait tous les moyens imaginables de faire cesser la division, accorda la communion à tous les évêques d'Orient qui confesseraient la foi catholique, et confièrent l'examen de la discussion entre Evagre et Flavien à Théophile d'Alexandrie et aux autres évêques d'Egypte. Mais Flavien se refusa de nouveau à comparaître, et Théophile en écrivit à saint Ambroise, qui lui conseilla d'inviter Flavien à se soumettre à la décision du concile. S'il persiste, ajoute-t-il, il ne faut pas pour cela cesser de communiquer avec les Orientaux. Flavien persista en effet, mais la mort d'Evagre ne tarda pas à rétablir quelque bon accord.

Cependant Valentinien, qui se trouvait dans les Gaules, reçut du sénat une députation pour obtenir le rétablissement des privilèges que son frère Gratien avait enlevés aux temples des idoles. Il refusa. On a dit que ce fut peut-être là un des motifs qui portèrent Arbogaste, païen, à l'assassiner. Mais il n'en faut pas chercher d'autre que l'ambition. Arbogaste commandait en souverain dans les Gaules; Valentinien voulut ressaisir l'autorité que le comte avait conservée depuis la guerre contre Maxime. Il donna

done des ordres importants sans le consulter, rejeta parfois ses conseils et tâcha enfin de l'accoutumer à la dépendance. Arbogaste s'assura des officiers de l'armée et se montra de plus en plus ferme dans ses volontés. Enfin Valentinien, se disposant à passer les Alpes pour combattre les barbares, voulut pourvoir à son salut en se faisant baptiser, et à sa sûreté en disgraciant Arbogaste et en lui ôtant le commandement de l'armée. Il choisit saint Ambroise pour recevoir de lui le baptême; et il se trouva que le saint évêque allait partir d'Italie pour Vienne, où se trouvait l'empereur. A la sollicitation du préfet du prétoire, des gouverneurs et des magistrats d'Italie, il s'était chargé de venir représenter à Valentinien les dangers que courait la Péninsule menacée par les barbares. Mais il ne fit pas immédiatement ce voyage, croyant que l'empereur pressait les préparatifs de son départ pour l'Italie; il attendit à Milan, tandis que Valentinien l'attendait à Vienne. Cependant Arbogaste devenant de plus en plus hautain et insoumis, l'empereur lui donna par écrit l'ordre de se retirer de sa cour et de quitter le commandement des armées. Le comte déchira l'ordre devant lui. Valentinien se jeta sur l'épée d'un de ses gardes qui la retint au fourreau. Dès lors Arbogaste crut sa vie menacée, et saint Ambroise, qui venait de recevoir de Valentinien une lettre pressante, accourait pour le baptiser et le réconcilier avec son général, lorsqu'il

apprit la mort de l'empereur, qu'on avait trouvé étranglé dans son lit.

A cette nouvelle, Théodose pria saint Ambroise d'avoir soin de la sépulture et des funérailles de l'empereur assassiné. Arbogaste, qui n'avouait pas le crime, envoya avec honneur les restes de la victime, à laquelle un magnifique tombeau de porphyre avait été déjà préparé par l'archevêque de Milan. Ce dernier célébra solennellement les obsèques du pieux Valentinien et fit son éloge funèbre. Il en parla comme d'un parfait chrétien. Il assura qu'il n'avait pas manqué au baptême, quoique le baptême lui eût manqué; que la foi et la bonne volonté l'avaient purifié, et qu'on devait lui imputer une grâce qu'il avait souhaitée avec ardeur, qu'il avait demandée instamment, et à laquelle il s'était disposé par une courageuse confession de sa foi, en refusant hautement aux païens le rétablissement de leurs autels. Il protesta néanmoins qu'il ne passerait aucun jour sans se souvenir de lui dans ses oraisons et ses oblations, ni aucune nuit sans rapporter à lui une partie de ses prières... Il employa aussi une grande partie de son discours à consoler les sœurs de Valentinien qui l'écoutaient.

Pendant qu'on rendait ces devoirs funèbres à la mémoire de Valentinien, Arbogaste revêtit de la pourpre un ancien rhéteur nommé Eugène, dont le premier soin fut de contracter alliance avec les Francs

et les Allemands. Arbogaste se réconcilia avec leurs princes qu'il avait traités avec trop de hauteur. On raconte que, dans un festin qu'il leur fit, ils lui demandèrent s'il connaissait l'évêque Ambroise, et qu'ayant su qu'il avait eu l'honneur d'être au rang de ses amis, et de manger souvent à sa table, ils s'écrièrent qu'il ne fallait plus s'étonner qu'il eût remporté tant de victoires, puisqu'il était aimé d'un homme qui pouvait arrêter le soleil s'il le voulait. Il n'est donc pas étonnant qu'Eugène ait désiré l'assentiment de saint Ambroise et qu'un de ses premiers soins ait été de lui écrire. Mais il ne se conduisait pas de manière à gagner l'estime du saint et courageux évêque. Ambroise ne voulut pas même répondre à celui qui, ayant profité d'un crime et étroitement lié avec l'assassin présumé, allait de plus céder aux sollicitations des païens et rétablir leurs privilèges. Il quitta même sa ville à l'approche du nouvel empereur, et lui écrivit seulement alors pour lui expliquer sa conduite :

« Le motif qui a déterminé ma sortie de Milan, dit-il, c'a été la crainte du Seigneur, à qui je rapporte, autant que je le puis, toutes mes actions, accoutumé que je suis à diriger vers lui chacune de mes pensées, à n'estimer la faveur d'aucun homme plus que la grace de Jésus-Christ. Ce n'est point manquer aux hommes que de préférer Dieu à tout. Plein de confiance en lui, je ne crains pas de parler

en présence des maîtres du monde le langage de la vérité. La même bouche qui ne sut jamais la dissimuler aux autres empereurs, n'hésitera pas davantage à vous la dire. On vous a demandé le rétablissement de l'autel de la Victoire, et la restitution des revenus des temples consacrés au culte du paganisme; vous avez fini par l'accorder.

» La dignité impériale vous revêt d'une grande puissance; mais pouvez-vous oublier aussi quelle est celle de Dieu? Vous ne permettez pas que l'on vous trompe; prétendriez-vous pouvoir tromper Dieu? Quelques instances que l'on ait pu faire auprès de vous, vous auriez dû résister, et ne pas céder ce que vous ne pouviez autoriser sans une violation sacrilège de la loi divine.

» Nous ne trouvons pas mauvais que votre libéralité s'exerce envers qui vous voulez; mais nous sommes les interprètes de la foi; comment ferez-vous vos offrandes à Jésus-Christ? Tout ce que feront les païens vous sera imputé. Tout empereur que vous êtes, vous n'en êtes pas moins le sujet de Dieu. »

Cependant Théodose se préparait à la guerre par des actions et des ordonnances qui prouvaient bien son zèle pour la religion. Sa conduite faisait contraste avec celle des usurpateurs. Après avoir fait déclarer auguste son second fils Honorius, il donna des commandements d'armée à Timase et à Stilicon, laissant l'administration des affaires civiles à Rufin, et se

dirigea vers l'Occident. Sa marche fut aussi rapide que celle qui l'avait amené devant Maxime, et il se saisit des passages des Alpes défendus par Flavien, auquel les démons avaient, au dire de ce païen, assuré la victoire. Il rencontra ensuite Maxime, qui avait quitté Milan en toute hâte et qui se présentait avec une armée nombreuse. Les auxiliaires de Théodose furent battus, et dix mille Goths périrent. Cependant la nuit étant venue, Théodose la passa en prières. Il vit en songe deux hommes vêtus de blanc, qui l'exhortèrent à s'armer de courage et à prendre les armes dès le point du jour. C'était saint Jean l'évangéliste et saint Philippe. Un soldat eut la même vision. Cette nouvelle s'étant répandue dans toute l'armée, chacun sentit renaître son courage. Enfin on marcha à l'ennemi avec la croix pour étendard. Malgré sa valeur, malgré sa confiance en Dieu, malgré la défection du comte Arbétion qui trahit Eugène et Arbogaste, Théodose allait être battu une seconde fois et vaincu définitivement lorsque, du sommet des Alpes, se leva un vent impétueux qui, soufflant tout-à-coup sur les escadrons d'Eugène, les mit en désordre. La poussière et la violence de l'ouragan, qui leur arrachait jusqu'à leurs boucliers, les mirent à la merci de Théodose, qui bientôt fit cesser le carnage et accorda un pardon général, bien digne de l'empereur qui s'était humilié après le massacre de Thessalonique. Eugène seul fut abandonné aux soldats et

mourut lâchement. Arbogaste se passa l'une après l'autre deux épées au travers du corps. Le grand Théodose se montra en tout digne de l'accueil qu'il devait recevoir de l'évêque de Milan ; il sauva la vie aux enfants d'Eugène et de Flavien , les fit élever dans la religion chrétienne et les traita avec honneur et affection , fit rendre à Dieu , par tout son empire , de solennelles actions de grâces , et écrivit à saint Ambroise pour lui annoncer sa victoire et le prier d'en remercier le Tout-Puissant. Tel fut ce triomphe que saint Ambroise attribue à la piété de Théodose, et qu'il compare à ces anciennes victoires toutes miraculeuses que Dieu avait autrefois accordées à Moïse , à Josué , à Samuel et à David.

Le saint archevêque était retourné à Milan aussitôt qu'Eugène et Arbogaste en furent sortis. Lorsqu'il eut reçu la lettre de Théodose , il la mit sur l'autel et la tint à la main en offrant le saint sacrifice , comme il le dit lui-même à l'Empereur , dans une lettre qu'il lui écrivit pour répondre à celle qu'il en avait reçue : « Vous avez pu croire , dit-il , que si je m'éloignais de Milan , c'était par la pensée que Dieu vous refuserait son assistance. Non, prince, je n'ai pu m'y méprendre , ni oublier à ce point vos excellentes qualités , et présumer que Dieu vous refusât le secours nécessaire pour défendre l'empire romain contre les invasions d'un barbare usurpateur. A peine informé que celui dont j'avais cru devoir

éviter la présence n'y était plus, je me suis empressé d'y revenir.

» Vous me demandez des actions de grâces en l'honneur de Dieu qui vous a donné la victoire.

» Ne doutons pas que le sacrifice offert au Seigneur par un prince aussi pieux que vous l'êtes ne soit agréable à ses yeux. Les autres empereurs signalent leurs victoires par des arcs de triomphe; vous, vous en faites hommage au Seigneur, en demandant l'oblation du sacrifice et de l'action de grâce, par les mains des prêtres. En conséquence, j'ai porté avec moi votre lettre à l'autel; je l'ai déposée sur l'autel, et l'ai tenue dans ma main en offrant le sacrifice, afin que votre foi parlât par ma voix, et que les caractères écrits fissent en quelque sorte les fonctions sacerdotales.

» Peu de temps après, saint Ambroise partit de Milan pour aller trouver l'empereur à Aquilée. Leur entrevue fut, dit Fléchier, pleine de joie et de tendresse. L'archevêque se prosterna devant ce prince, que sa piété et la protection visible de Dieu sur lui avaient rendu plus vénérable que ses victoires et ses couronnes, et lui souhaita que Dieu le comblât de toutes les prospérités du ciel, comme il l'avait comblé de toutes celles de la terre. L'empereur, de son côté, se jeta aux pieds de l'archevêque, attribuant à ses prières les grâces qu'il venait de recevoir de Dieu, et le conjurant de faire des vœux

pour son salut, comme il en avait fait pour sa victoire. Ils s'entretinrent ensuite des moyens de remettre la religion dans l'état où elle était avant cette guerre, et ne se quittèrent plus.»

Théodose partit d'Aquilée et se rendit à Milan, pour penser plus tranquillement à sa conscience, sous la direction de saint Ambroise, qui était parti un jour avant lui, et pour recevoir là plus commodément Arcadius et Honorius, ses enfants, qu'il faisait venir de Constantinople. Le saint abbé Jean d'Égypte avait annoncé et le triomphe de Théodose et sa mort prochaine. En effet, à peine fut-il arrivé à Milan qu'il se trouva d'une grande faiblesse. Les jeunes empereurs le trouvèrent en cet état, et bientôt même ils eurent la douleur de le voir atteint d'une hydropisie mortelle. Il voulut les recevoir dans l'église où il s'était fait porter, pour participer aux sacrements qu'une délicatesse de conscience et un profond respect lui avaient fait différer de recevoir jusqu'alors¹. Là, il les embrassa avec tendresse, et, après avoir remercié Dieu de la consolation qu'il lui donnait de revoir ces deux princes, il les prit

¹ Cette délicatesse de Théodose n'était pas exagérée, car, selon la pensée d'un saint père (Isidore de Peluse), quelque justes et légitimes que paraissent les meurtres commis dans les guerres, surtout aux yeux de celui qui défend une bonne cause, les liens qui unissent les hommes, formés d'une même nature, ne peuvent être rompus innocemment par l'homicide volontaire, et ce n'est pas sans raison que Moïse avait ordonné à ceux qui revenaient du combat, de demeurer quelque temps hors du camp, et de se purifier pour y entrer.

par la main, et les présenta à saint Ambroise, le conjurant devant les autels de prendre soin de leur conscience, d'entretenir dans leurs esprits ces principes de religion et d'équité qu'on avait tâché de leur inspirer, et de leur servir de père après sa mort.

Au sortir de l'église, il fut obligé de se mettre au lit, et la fièvre étant augmentée, il ne pensa plus qu'à donner ordre pour la dernière fois aux affaires de l'Eglise, de l'empire et de sa maison. Il fit assembler dans sa chambre les députés du sénat et les seigneurs de sa cour, qui étaient encore païens et les exhorta à reconnaître la vérité. Il fit ensuite son testament, ordonnant qu'on déchargeât le peuple des augmentations d'impôts nécessitées par la guerre, et rendit à ses anciens ennemis le rang qu'ils occupaient avant leur révolte. Il partagea l'empire entre ses deux fils, donnant l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius. Puis, se tournant vers saint Ambroise qui était présent : « Ce sont là, dit-il, des vérités que vous m'avez apprises, et que j'ai moi-même éprouvées ; c'est à vous à les faire passer dans ma famille, et à instruire, selon votre coutume, ces jeunes empereurs que je vous laisse. »

Cependant, voulant remercier par sa présence le peuple de Milan qui lui avait préparé un magnifique triomphe, il parut encore en public ; mais, à peine fut-il de retour au palais, qu'il se trouva de

plus en plus mal. Il passa le reste du jour à s'entretenir avec saint Ambroise de la vanité des grandeurs humaines, et à donner à son fils Arcadius des avis importants pour la conduite de l'empire. Honorius, par son ordre, était resté au cirque. Pendant la nuit, Théodose sentit encore ses forces s'affaiblir, et enfin il expira (395), consacrant ses dernières pensées à Dieu et à saint Ambroise.

De magnifiques funérailles lui furent faites à Milan, quarante jours après sa mort. Saint Ambroise y prononça son oraison funèbre.

« Les présages qui nous menaçaient se sont donc justifiés ! Ces affreux tremblements de terre, ces pluies continuelles, ces brouillards extraordinaires dont le jour était obscurci, nous annonçaient le malheur qui nous frappe, la mort prochaine du très-clément empereur Théodose. Les éléments eux-mêmes étaient donc les premiers à nous donner le signal du deuil : le ciel en se couvrant de ténèbres, l'air en se chargeant d'éternelles vapeurs, la terre ébranlée par de convulsifs mouvements, ou submergée par les inondations. Eh ! pourquoi le monde aurait-il été insensible au malheur qui bientôt allait éclater, de la perte d'un prince qui en tempérerait les dures révolutions, et dont la clémence prévenait le châtiement de nos iniquités ?

» Pour lui, il est allé prendre possession d'un autre royaume. La mort ne l'a point dépouillé ; elle n'a

fait qu'échanger sa couronne et récompenser sa piété, en le transportant au sein des tabernacles célestes, dans la sainte Jérusalem, où, maintenant établi à jamais, il fait retentir ce cantique : *Tout ce qui nous fut raconté, nous l'avons vu de nos yeux dans la cité du Seigneur des vertus, dans la cité de notre Dieu, qui en a posé les inébranlables fondements.* Mais nous, pour la plupart, mais ses enfants surtout, voilà ceux qu'il faut plaindre, parce qu'en les quittant, il les laisse privés de tous les secours que nous recevions de sa bonté paternelle. Que dis-je ? ses enfants ! non, il ne les abandonne pas, puisqu'il leur a laissé l'héritage de sa piété ; il leur a assuré la grace de Jésus-Christ, les cœurs de son armée, puisqu'il leur a donné dans sa personne le témoignage que Dieu protège la piété et venge la perfidie. »

Saint Ambroise présente ensuite à l'armée et aux grands de l'empire le fils de Théodose, sur le tombeau de son père. Puis il rappelle les vertus du vainqueur des Goths, de Maxime et d'Eugène, et vante surtout sa clémence, qui, vaincue une seule fois par de mauvais conseils, lui a donné l'occasion de faire une pénitence publique à laquelle il fallait à la fois un grand courage et une grande humilité pour se résoudre.

« Par cette humble confession, il invoquait et mérita son pardon. Jésus-Christ s'était bien humilié pour élever tous les hommes ; notre prince, en sui-

vant l'exemple de Jésus-Christ , a obtenu d'entrer dans le repos de Jésus-Christ. On l'a vu se dépouiller de tous les ornements de sa dignité royale , pleurer dans l'église , en présence de tout le peuple , le péché où l'artifice étranger l'avait entraîné , demander pardon avec larmes et gémissements. Ce que des particuliers rougissent de faire , il le fit , lui empereur : il se soumit à une pénitence publique , et depuis il ne s'écoula pas un seul jour , qu'il ne pleurât amèrement sa faute.

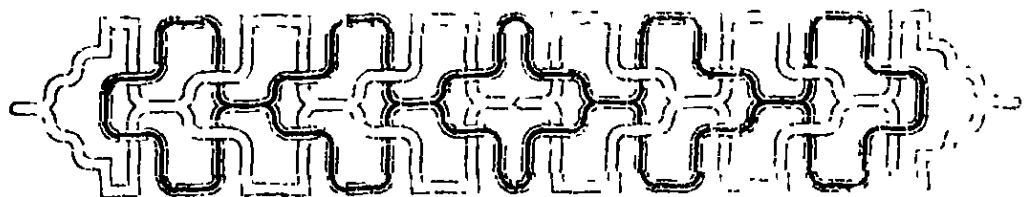
» Affranchi des embarras du siècle , Théodose jouit du bienfait de son émancipation ; il jouit du bonheur d'avoir échappé aux liens du péché et de la mort , d'être réuni à la terre des vivants où l'âme , rendue à la ressemblance avec son divin Auteur , n'a plus à gémir sous le poids d'une chair tirée du limon de la terre. Qu'elle retourne donc à la terre cette chair qui en fut tirée. L'âme est allée se remettre en possession du lieu de son repos , de cette Jérusalem céleste , de qui il a été dit : *Les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur* , où il recueille les fruits immortels de ses bonnes œuvres.

» Et moi aussi je l'aimais , cet homme de miséricorde , ce prince , humble au faite des grandeurs , dont les intentions étaient si pures , l'âme si disposée à la clémence ; je l'aimais ce religieux empereur , qui , même à ses derniers moments , était plus occupé des intérêts de l'Église que de sa situation présente ; je

l'aimais, et c'est pour cela que sa séparation du milieu de nous a laissé dans mon cœur une plaie si vive. Oui, je l'aimais, et j'ai la confiance de croire que le Seigneur exaucera les vœux que je lui adresse pour le salut de son âme.

» Donnez, Seigneur, donnez le parfait repos à votre serviteur Théodose ! Je l'aimais, ce prince, et, parce que je l'aimais, je le conduirai dans la région des vivants, et ne l'abandonnerai point que, par mes pleurs et mes prières, je ne l'aie introduit dans le repos qu'il semble avoir mérité sur la montagne du Seigneur, où la vie est immortelle, sans corruption, sans tristesse et sans douleur.

» Ne craignez pas que ces restes d'un grand monarque passent sans honneur dans les lieux qu'ils doivent traverser. Tels ne sont pas les sentiments de l'Italie, qui a vu les triomphes de Théodose, et qui, deux fois affranchie de ses tyrans, honore l'auteur de sa liberté. Ainsi ne pense pas Constantinople, qui l'avait vu partir une seconde fois pour la victoire. Maintenant, il est vrai, elle attendait, avec le retour de son prince, des solennités triomphales et des monuments de gloire. Elle attendait le maître du monde, suivi d'une armée vaillante, escorté de toutes les forces du monde soumis. Mais aujourd'hui Théodose revient plus puissant, reconduit par la troupe des anges et suivi du chœur des bienheureux. »



CHAPITRE VIII.

Découverte des reliques de saint Nazaire et de saint Celse. — Conversion de la reine des Marcomans. — Derniers travaux de saint Ambroise. — Sa mort. — Ses vertus.

Saint Ambroise ne survécut que trois ans à cet homme illustre qui fut à la fois son maître et son serviteur. Mais, avant de le rappeler à lui, Dieu lui accorda encore de grandes bénédictions, parmi lesquelles il faut compter surtout la découverte des corps de saint Nazaire et de saint Celse. Durant les persécutions, les Chrétiens condamnés à mort pour la défense de la Foi étaient, selon la loi, privés de sépulture. Mais par une piété généreuse, les autres chrétiens qui leur survivaient les enterraient dans les prairies ou dans les jardins des environs, en se contentant de jeter sur leurs corps un peu de terre. Saint

Ambroise alla prier sur le lieu même de la sépulture de saint Nazaire , martyrisé sous le règne de Néron avec un jeune enfant nommé Celse. On fouilla la terre, et l'on trouva dans un cercueil le corps du martyr, parfaitement conservé. Le sang était vermeil, et une odeur agréable s'exhalait de ce corps, préservé de toute pourriture. Saint Ambroise découvrit de même le tombeau de Celse. L'Eglise de Milan fit participer quelques autres églises à la bénédiction que devaient attirer ces inestimables dépouilles. Saint Paulin en fit l'un des plus précieux ornements de la basilique de Nole. Saint Gaudence, ayant eu du sang de saint Nazaire, que l'on avait apporté à Bresse avec du sang de saint Gervais et de saint Protais, le plaça dans son église. Enno de Pavie en envoya par un de ses diacres à quelques évêques d'Afrique, pour les animer à la constance dans la persécution. La ville d'Embrun fut enrichie de ces reliques avant toute autre ville de France, et les fréquentes incursions des barbares ayant fait perdre le souvenir du premier don, saint Grégoire de Tours a pu croire que ces deux saints avaient souffert le martyre à Embrun. Il y a eu en France une basilique de saint Nazaire. Les reliques de ces deux saints furent aussi apportées à Paris. Il y avait à Constantinople une chapelle de saint Nazaire que l'empereur Basile rétablit. On voit donc combien furent nombreux les fidèles qui purent profiter de la révélation faite à saint Ambroise.

Il faut encore rapporter à cette époque la conversion de Fritigil. Cette reine des Marcomans fit demander à saint Ambroise, par ses ambassadeurs, des instructions qui lui furent envoyées mais qui ne nous ont pas été conservées. La lettre de l'évêque était en forme de catéchisme ; indépendamment des conseils qu'elle renfermait sur la conduite à tenir en matière de religion, il s'y trouvait une exhortation à la paix. Le mari de Fritigil était en guerre avec les Romains ; mais il céda à ses sollicitations et se donna aux Romains avec son peuple. Fritigil entreprit même le voyage de Milan, mais elle ne fut pas assez heureuse pour y trouver le saint qui venait d'expirer.

Saint Ambroise avait été souvent appelé à concourir aux élections des évêques dans les villes voisines, surtout lorsqu'il y avait contestation. Le dernier voyage qu'il fit dans de semblables circonstances fut motivé par la mort de Limène, successeur de saint Eusèbe dans l'église de Verceil. On restait dans une incertitude dangereuse, et cette église était sans évêque. Saint Ambroise écrivit d'abord une lettre qui resta sans effet, et se crut obligé d'aller lui-même mettre un terme à ces irrésolutions. Nous ne savons quel devait être le résultat de cette démarche ; elle était probablement restée sans effet, car il était sur le point de revenir à Milan, lorsqu'il eut la pensée de visiter saint Gaudence,

ancien lecteur à Verceil et qui demeurait dans cette ville. Puis il changea de résolution et passa outre. Mais son cheval s'arrêta court et ne voulut plus avancer. Saint Ambroise crut donc que Dieu lui ordonnait de saluer saint Gaudence, de sorte qu'il tourna bride vers la ville.

Gaudence étant venu au-devant de lui, ils s'embrassèrent, et notre saint lui dit : « Vous serez évêque. Oui, je le serai, répondit Gaudence, mais ce sera un autre que vous qui me sacrera. » Ainsi Dieu avait révélé l'épiscopat de Gaudence à saint Ambroise et la mort de saint Ambroise à Gaudence.

Comme tous les grands cœurs, saint Ambroise souffrait des douleurs d'autrui. D'ailleurs le spectacle du monde était bien propre à lui faire prendre en dégoût les choses d'ici-bas. Sa charité et sa foi le faisaient aspirer à la mort. A l'hérésie d'Arius avaient succédé bien d'autres erreurs. L'Eglise, quoique triomphante, était toujours déchirée. Des disputes enfantées par la mauvaise foi, la haine des partis, des discordes nées au sein même de l'Eglise, schismes aussi douloureux que l'hérésie, car ils séparaient les membres d'une même famille, lui avaient fait croire que la paix ne pouvait régner ici-bas. Saint Jérôme a dit quelque part que son époque lui pesait. Le même sentiment inspira sans doute l'évêque de Milan lorsqu'il dit : « J'ai honte de survivre à mes enfants ; ce m'est un grand sujet de chagrin d'être encore de ce

monde , d'assister aux afflictions et aux traverses incessantes de tant de personnes illustres : nul ne possède assez de force et de fermeté pour lutter sans cesse au milieu des tempêtes dont les églises sont agitées , passant toute sa vie à combattre ou à prévoir des malheurs. »

Dieu exauça bientôt ses désirs. A peine âgé de cinquante-sept ans , il fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau (396). Dès que Stilicon , qui gouvernait l'empire , sut que le saint évêque de Milan était retenu sur sa couche , il considéra sa mort prochaine comme le présage des grands malheurs qui devaient fondre sur l'Italie. Il engagea les principaux d'entre les habitants de Milan à se rendre chez saint Ambroise pour obtenir de lui qu'il demandât à Dieu quelques années de vie. « J'ai vécu parmi vous , répondit le saint , de manière à n'avoir pas honte d'y vivre encore quelque temps ; et je ne crains pas non plus de mourir , parce que nous avons affaire à un bon Maître. » Saint Augustin admire avec raison chacune de ces paroles. S'il ne peut *avoir honte* de vivre encore , c'est à cause de sa réputation et du jugement des hommes ; s'il ne *crain*t pas de mourir , c'est à cause de la bonté de Dieu. Ainsi , même en parlant des motifs qu'il a de ne point rougir devant les hommes , il garde la même humilité , faisant entendre que , s'il paraît pur aux yeux de ses semblables , il pouvait bien ne pas l'être aux yeux de Dieu.

Cependant ses diacres songeaient à ordonner un nouvel évêque ; saint Ambroise entendit nommer Simplicien et s'écria par trois fois : *Il est vrai qu'il est fort vieux , mais c'est un homme de bien.* L'étonnement des diacres fut très-grand , car ils parlaient à voix si basse qu'à peine pouvaient-ils s'entendre les uns et les autres , et ils se trouvaient d'ailleurs au bout de la galerie où saint Ambroise était couché. Au reste, avaient-ils lieu d'être étonnés de ce miracle , eux qui savaient combien de malades et de démoniaques avaient été guéris par leur évêque ?

Bassien , évêque de Lodi , fut un de ceux qui assistèrent saint Ambroise à ses derniers moments. Comme il priait près de son lit , il vit Jésus-Christ s'avancer vers le malade. Son visage était empreint de bienveillance , et le Sauveur des hommes semblait venir au-devant de son ministre. Quelques jours après , Honorat , évêque de Verceil , s'étant couché dans un appartement au-dessus de celui du malade pour prendre quelque repos , entendit une voix qui l'appelait et disait : *Lévez-vous promptement et hâtez-vous , car il va quitter ce monde.* Il descendit aussitôt et donna à l'archevêque le Pain de l'Eucharistic. Saint Ambroise rendit aussitôt l'esprit , se présentant devant Dieu avec ses saintes pensées et ses saintes œuvres , et accompagné des ferventes prières que faisaient pour lui les pauvres qu'il avait secourus , les pécheurs qu'il avait ramenés , les vierges , les veuves et les prêtres qu'il avait maintenus dans la

voie du salut, et tous ceux de toutes conditions qu'il avait consolés.

Ainsi mourut celui qui fut à la fois un grand docteur, un grand magistrat, un saint; qui fut humble avec les pauvres, ferme avec les puissants; courageux et prudent; à la fois plein de zèle et de modération; génie inspiré de Dieu pour gouverner les âmes; qui eût été supérieur dans toutes les conditions, mais qui, par le choix de Dieu, a dépassé la mesure ordinaire assignée à l'esprit même des hommes supérieurs, puisqu'il a réuni toutes les vertus de l'humble prêtre et tous les talents du laïque à la toute-puissance de la foi, révélée en lui par le don des miracles.

Paulin, biographe de saint Ambroise et qui raconte presque toujours ce qu'il a vu, saint Augustin et quelques autres contemporains nous font connaître le saint évêque, nous ne dirons pas dans sa vie privée, car l'évêque n'en a point, mais par certains détails, inutiles peut-être dans un tableau d'histoire, nécessaires à un portrait.

Depuis son ordination, saint Ambroise pratiquait une abstinence sévère, veillait beaucoup et travaillait assidûment. Il ne dînait ordinairement que le samedi et le dimanche, ou aux fêtes des plus célèbres martyrs. Il dînait le samedi, parce qu'à Milan on ne jeûnait pas ce jour-là, même pendant le carême, car il pensait que dans ces sortes de pratiques, qui

ne relèvent que du droit positif, l'usage doit faire loi. Aussi, lorsqu'il se trouvait dans des lieux où l'on jeûnait le samedi il jeûnait aussi. Il s'abstenait autant que possible d'aller aux festins auxquels il était souvent convié, de peur de s'habituer peu à peu à dépasser les bornes de la tempérance. Si les saints prennent de telles précautions, quel doit donc être notre prudence !

Saint Augustin loue son père spirituel de deux choses auxquelles peu de personnes attachent de l'importance. Il ne recommandait point à la cour ceux qui se destinaient aux armes, sachant bien que trop souvent ceux qui échouent, accusent leurs protecteurs de leur avoir fait manquer leur avenir ; et il ne se mêlait jamais de faire des mariages.

Saint Ambroise écrivait très-souvent de sa propre main, ne voulant pas faire veiller avec lui un secrétaire et se trouvant d'ailleurs plus maître de ses idées.

Il était infatigable ; le jeûne et les mortifications semblaient lui donner de nouvelles forces. Les cérémonies de l'Eglise, entr'autres l'administration du Baptême, où il semblait se multiplier et à laquelle eussent à peine suffi deux évêques, et les visites continuelles qu'il recevait des pauvres et des pécheurs, auxquels sa porte était constamment ouverte, ne dérobaient à Dieu aucune des prières et des louanges que le saint évêque croyait lui devoir. Il trouvait du temps pour tout.

Saint Ambroise s'appliqua à éclairer la piété de son peuple ; il corrigea des abus dont les uns avaient pour base de mauvais penchants et dont les autres étaient nés de la superstition. Il blâma fortement les repas que , sous prétexte de piété , l'on faisait à toute occasion sur les tombeaux des saints , dans les cimetières , dans les lieux de prières où l'on administrait les sacrements , et qui n'étaient souvent que des occasions de péché. Mais le saint évêque se montra surtout sévère dans l'administration de son clergé. Les fautes dont il réprimande le peuple , il les blâme plus fortement encore chez les ecclésiastiques , car à ceux qui doivent travailler à la sanctification des autres , il n'est pas permis de donner le mauvais exemple. Il mettait la plus grande circonspection dans l'admission de ceux qui aspiraient à la cléricature. Il ne voulut jamais y recevoir un de ses amis , qui semblait chercher à dessein toutes les occasions de rendre service à l'Eglise : cet ami n'avait pas un maintien décent , et saint Ambroise jugeait de son âme par son extérieur. Il ne se trompait point. Il apprécia la moralité d'un clerc d'après sa démarche insolente , et lui défendit de jamais se trouver avec lui au service. Ces deux hommes renoncèrent à la foi catholique. Mais si saint Ambroise était sévère envers les membres de son clergé , il ne laissait pas de les défendre et de les protéger. Il fit rendre justice aux ecclésiastiques qui étaient soumis à des charges énormes et se trou-

vaient proportionnellement plus imposés que les autres citoyens.

Saint Ambroise était d'une aménité sans bornes. Comme son ministère apostolique l'obligeait d'être tout à tous, il se mettait au niveau de chacun et tenait compte de toutes les positions et de toutes les circonstances. L'entrée de sa maison n'était jamais interdite à personne, et la source de ses conseils semblait intarissable. Les empereurs, leurs sujets, les magistrats et les peuples, les riches et les pauvres, les vierges, les veuves et les personnes mariées, les pères et les enfants, en un mot tous ceux qui s'adressaient à lui, recevaient par son intermédiaire la lumière céleste, qu'aucune considération d'intérêt humain ne pouvait le forcer à cacher.

Mais ce directeur des âmes, qui connaissait si bien toute l'étendue de son devoir, ne se faisait pas, par un orgueil indigne de lui, de fausses idées sur la facilité de son ministère. « Comment, disait saint Ambroise, serait-il capable de donner aux autres de bons conseils celui qui ne posséderait pas l'esprit de justice, la fermeté, la constance, le mépris de la mort et qui ne se mettrait pas au-dessus de toute crainte? Il faut que le directeur spirituel fuie les flatтерies et les caresses mensongères. Persuadé que l'univers est la patrie du Sage, il doit toujours être prêt à l'exil, et, riche des dons spirituels, il doit braver la pauvreté. »

Il possédait en effet toutes ces vertus. « Quel est l'éclat de la justice ! disait-il, elle qui n'existe point pour elle-même, mais pour les autres, elle qui maintient les hommes en société ; qui, arbitre de toutes choses, les domine toutes. » Mais ce magistrat chrétien conceit de plus une justice bienfaisante : « Elle secourt et protège, elle subvient aux besoins du pauvre et partage les périls de ceux qui ont recours à elle. » L'exercice d'un droit, donné seulement par les lois humaines ou les usages, mais que n'approuve pas l'humanité, excitait son indignation. « Combien de fois, dit-il, ai-je vu des usuriers se saisir des corps morts comme de gages pour s'assurer du paiement des dettes contractées envers eux, et pour empêcher de leur donner la sépulture, jusqu'à ce que l'on eût payé pour eux l'usure dont ils étaient convenus pendant leur vie.... Voilà quelles sont les lois des usuriers. Je leur ai donc accordé la permission de s'assurer du corps, ajoutant : Arrêtez celui qui est condamné à vous payer ; et, de peur qu'il ne puisse vous échapper, amenez-le chez vous, enfermez-le dans votre propre chambre, car la prison n'est pas ouverte pour celui dont vous vous serez saisi, et le juge le plus rigoureux prononcerait son absolution. La prison relâche les cadavres des criminels expirés, vous êtes plus cruels que les prisons.... Certes vous ne leur faites aucun mal, et pourtant je ne vous envie pas cette conduite.... Il est vrai que celui à qui vous vous

adressez n'est plus ; mais ne laissez pas de le serrer dans des liens étroits , pour lui rendre la sensibilité par la douleur. Vous avez affaire à un débiteur dur et inflexible , et incapable de rougir de honte. Mais vous avez sur lui l'avantage de ne plus craindre qu'il vous appelle en justice pour lui fournir des aliments. » Après ces paroles ironiques , il poursuit : « J'ordonnai qu'on enlevât le corps et que la pompe funèbre fût conduite jusqu'à la maison de cet usurier. Mais , quoiqu'on prétendit qu'il y avait quelques lieux pour recevoir ces sortes de gages , l'usurier se rendant à l'usage du pays et à quelque sentiment de religion , pria que l'on conduisît ce cadavre au lieu destiné à sa sépulture. Cette fausse humanité m'indigna ; il était juste qu'à l'avenir on leur ôtât le prétexte de se plaindre, en leur livrant ces cadavres qu'ils seraient obligés de porter eux-mêmes sur leurs épaules. » Il y avait certainement du courage à couvrir ainsi de honte des gens qui , après tout , étaient dans leur droit , selon les hommes. Bien que de pareils exemples n'aient rien de surprenant dans la vie de saint Ambroise , l'un des évêques les plus courageux à une époque où l'Église luttait constamment contre des ennemis de toutes sortes , nous croyons qu'il est bon de les citer , car il y a bien des genres de courages ; on saura ainsi que saint Ambroise les avait tous. Il ne recula jamais lorsqu'il s'agit de faire rendre justice aux faibles.

Nous venons de le trouver aux prises avec le pré-

jugé qui fait respecter les coutumes, même lorsqu'elles sont mauvaises ; il lutta avec autant de force contre l'autorité impériale pour protéger une pauvre veuve, et montra la même fermeté que lorsqu'il s'était agi de soutenir ou l'honneur et les intérêts de l'Église contre les sollicitations des païens et les mesures de la politique, ou la pureté de la foi contre la fureur d'une impératrice arienne. Animé d'un esprit de charité qui fructifia si souvent en belles actions, le saint évêque, tout en respectant les pouvoirs institués et cette hiérarchie qui fait les différentes conditions et qui crée des devoirs si divers, considérait les supérieurs comme liés aux subordonnés par des obligations impérieuses et qu'ils ne pouvaient oublier qu'en offensant Dieu. « Quand saint Ambroise, a dit Bourdaloue, parle des souverains et des monarques, il dit qu'à le bien prendre, ce ne sont pas les peuples qui ont été faits pour les rois, mais plutôt les rois qui ont été faits pour les peuples, et que, dans le dessein de Dieu, les princes sont bien plus aux sujets que les sujets ne sont aux princes. » Maxime, remarque très-judicieusement ce père qui, bien loin de déroger à la grandeur des souverains de la terre, ne sert au contraire qu'à la relever et à lui donner plus d'éclat : car, qu'y a-t-il de plus grand et de plus approchant de Dieu que d'être destiné pour la félicité publique et pour le bonheur de tout un empire ? Or, ce que saint Ambroise disait des mo-

narques et des rois, nous devons le dire de tous les maîtres revêtus d'une puissance légitime et préposés pour la conduite de leurs maisons et de leurs familles. »

La charité, « cette vertu qui consume dans le cœur des saints tout ce qu'il y a de matériel et de terrestre, y éprouve tout ce qui s'y rencontre de pur et de sincère, et dont le feu divin échauffe les vertus, » communiquait à saint Ambroise une merveilleuse activité. Partout où l'appelaient les besoins ou les malheurs de l'Eglise et de l'Etat, il accourait, peu soucieux de reposer son corps, mais conservant toujours ce repos intérieur et ce calme profond dont jouissent les âmes qui sont à Dieu. On peut dire qu'il imita saint Paul, que saint Jean Chrysostôme a appelé un oiseau céleste, faisant allusion aux voyages qu'il entreprit et à son activité apostolique. En exhortant ses diocésains à s'aimer les uns les autres, par cette considération qu'il n'y a rien de plus agréable à Dieu que la charité et que la paix, il propose pour modèle l'amour qu'il avait pour chacun d'eux. Aussi ne s'éloignait-il jamais de ses brebis qu'en cas d'urgence, et alors même ses saintes inquiétudes le transportaient en esprit au milieu des siens. Souvent, quelque difficulté qu'il éprouvât auprès des magistrats qui n'accordaient aucune grace que pour de l'argent, il intercédait en faveur des faibles. Enfin il se conduisait en père. « Je ne vous aime pas

moins, disait-il, vous que j'ai engendrés par l'Évangile que si je vous avais eus comme fruit et bénédiction de mon mariage. Car la nature n'a pas plus de force et de puissance que la grace pour nous inspirer de l'amour. Aussi est-il juste que nous aimions davantage ceux que nous espérons devoir être éternellement avec nous, que ceux avec lesquels nous n'avons à vivre qu'en ce monde. Les enfants engendrés selon la chair dégénèrent assez souvent de leurs vertus et sont à leurs pères un sujet de confusion et de honte, au lieu que nous vous avons choisis nous-mêmes pour vous aimer. Ainsi c'est la nécessité qui engage les pères à aimer les fils de leur chair, tandis que c'est par mon propre choix que je vous aime, et il n'y a rien qui soit d'un plus grand poids pour augmenter l'étendue de la charité que d'avoir éprouvé sérieusement ceux que l'on a dessein d'aimer, et d'aimer ceux que l'on a choisis soi-même comme dignes de son affection. »

Saint Ambroise n'aima pas seulement ceux que le Ciel avait particulièrement commis à sa garde, et qui se montrèrent dignes de l'affection d'un tel pasteur; il aimait aussi et secourut ses ennemis. « Au lieu, dit-il, que l'ancienne loi faisait un précepte de la vengeance et obligeait à rendre le mal pour le mal, l'Évangile nous commande de n'opposer à la haine qu'amour et que charité, et de souhaiter toutes sortes de bénédictions à ceux qui nous accablent d'injures,

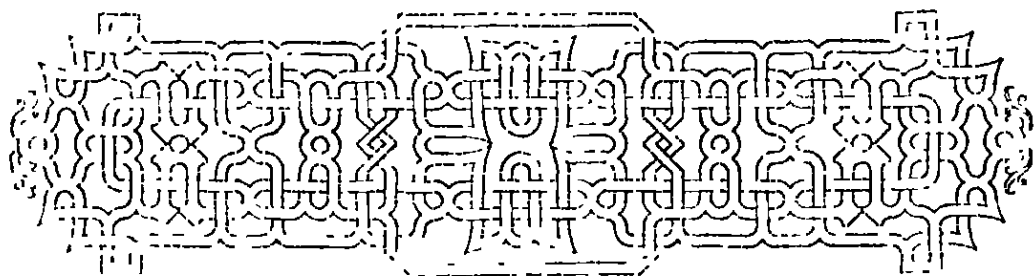
de souffrir les persécutions avec patience , de nourrir nos persécuteurs lorsqu'ils ont faim , et de ne nous venger d'eux que par des faveurs et par des bienfaits. » Or, il mit en pratique ces préceptes divins. « Son dessein , disait-il en parlant des hérétiques , n'était pas de les vaincre , mais de les guérir. »

Il avait confiance en Dieu pour les autres comme pour lui-même. L'histoire de sa vie est bien propre à faire voir combien peu l'on doit se fier à la faveur des grands ; et , s'il avait eu la faiblesse de compter sur les hommes , son expérience l'aurait bientôt désabusé. Mais il estima toute sa vie à leur juste valeur les biens et les protections d'ici-bas et n'oublia jamais ces paroles du Psalmiste : « Recevez-moi sous votre protection et je vivrai , et ne me confondez point dans mon espérance. »

Nous ne dirons pas quelle fut sa foi : ses actions et ses écrits le disent assez. Son ardente piété fit fleurir dans la plupart de ses discours de vivifiantes prières et y répandit une onction qui gagnait les cœurs pour les élever à Dieu. Il ne pensait pas que la contemplation , cette fille de la Foi , fût inutile ou fût inférieure aux œuvres extérieures : au contraire, il eût voulu que les fidèles se détachassent autant que possible des choses de ce monde pour se rassasier de la vue de Dieu , car ce n'est que lorsqu'il plane dans ces hautes et célestes régions que l'esprit domine la chair. Mais , comme l'esprit est faible et

paresseux, comme il a besoin de secours pour s'élever et d'une sorte d'intermédiaire entre lui et le Créateur, saint Ambroise recommandait la lecture et la méditation des Ecritures.

Enfin, ce saint évêque qui n'a rien craint ni rien espéré dans ce monde, et dont la force d'âme soutenait et liait entre elles toutes les vertus, était doué d'une humilité profonde. « Heureux, dit-il, celui qui se glorifie de son abaissement plus que de sa puissance. » Lui qui avait donné son bien aux pauvres, lui, modèle de charité évangélique, s'accuse d'insensibilité ! Ailleurs, il se reconnaît coupable de grands péchés et dit qu'il n'espère son salut que de la miséricorde de Jésus-Christ. Il ne parlait qu'en tremblant des saints mystères de notre religion. Il considérait comme une faveur les avis qu'on pouvait lui donner relativement à ses écrits, et il les recevait avec reconnaissance. On sait avec quelle humilité il consultait sa mère Marcelline et son frère Satyre, qui, bien que doués d'un esprit tout chrétien, lui étaient cependant inférieurs en lumières. Il appelle Satyre son frère et *son guide* ! Quel exemple ! L'humilité d'un saint Ambroise devrait abaisser tous les fronts orgueilleux. Mais si l'exemple fructifiait ainsi, il n'y aurait plus de vices en ce monde depuis la vie et la mort du Christ.



CHAPITRE IX.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE SAINT AMBROISE.

1° *L'Hexameron*, ou traité sur les six jours de la création, écrit vers l'an 389. Il est distribué en neuf discours, aujourd'hui renfermés en six livres, qui répondent à chacun des jours de la création. Saint Ambroise a suivi en partie saint Basile, qui a écrit sur la même matière.

2° Le livre *du Paradis*, écrit vers l'an 375, a pour objet de précautionner les simples contre les artifices des hérétiques qui abusaient de l'Écriture. Le saint examine quel est l'auteur du Paradis, ce que c'est que le Paradis, comment Eve fut séduite par le serpent, etc.; mais en traitant ces questions, il s'attache moins à la lettre qu'au sens allégorique.

3° Les deux livres *sur Caïn et Abel* furent composés aussitôt après celui *du Paradis* et ils en sont une suite. Il y est traité de la naissance, de la vie, des mœurs, des sacrifices de Caïn et d'Abel.

4° Le livre *sur Noé et sur l'Arche*, écrit vers l'an 379, comprend l'histoire du déluge et de l'arche de Noé. C'est dommage que nous n'ayons point cet ouvrage en entier; c'est un des mieux travaillés de saint Ambroise. Noé y est présenté comme un modèle de vertu pour tous les hommes.

5° Les deux livres *sur Abraham*, écrits vers l'an 387, paraissent être composés des discours que saint Ambroise avait faits aux catéchumènes durant le carême. On trouve dans le premier un bel éloge d'Abraham, de ses actions, de ses vertus. Le second livre est moins intéressant; il paraît avoir été corrompu en quelques endroits par les hérétiques.

6° Le livre *sur Isaac et sur l'Âme*, écrit aussi vers l'an 387. C'est un des plus estimables ouvrages de saint Ambroise. Il y est traité, à l'occasion du mariage d'Isaac avec Rebecca, de l'union du Verbe avec l'âme, ce qui amène une paraphrase du Cantique des Cantiques. On doit juger par-là que le saint docteur s'attache principalement au sens mystique.

7° Le livre *du bien de la mort*, écrit dans le même temps. L'auteur y montre que la mort n'est point terrible en elle-même, qu'elle affranchit l'âme de ses liens, qu'elle nous met dans l'heureuse nécessité de ne plus pécher, qu'elle peut nous servir de passage à la béatitude éternelle. Il finit par une description de cette béatitude et exhorte les fidèles à la désirer.

8° Le livre *de la fuite du siècle* est du même temps. Il est rempli d'instructions solides sur la vanité des biens du monde, sur le danger de ses charmes, sur la fragilité de la nature humaine, sur le besoin que nous avons du secours de Dieu, etc.

9° Les deux livres *de Jacob et de la vie bienheureuse* sont

du même temps. C'est un recueil d'instructions adressées aux néophytes , pour leur enseigner les moyens d'acquérir la sainteté de vie à laquelle ils s'étaient engagés par les vœux du baptême. Ces instructions sont confirmées par des exemples, et surtout par celui du patriarche Jacob , que les afflictions et les traverses n'empêchèrent point d'être heureux de ce bonheur que produit la fidélité au Seigneur.

10° Le livre *du patriarche Joseph* , écrit vers le même temps ainsi que le suivant. On y trouve l'éloge des vertus et surtout de la chasteté de Joseph. Le saint y instruit les pères et mères de la manière dont ils doivent partager leur affection entre leurs enfants.

11° Le livre *des Bénédictions des Patriarches*. Il y est traité de l'obéissance et de la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères et à leurs mères. Les bénédictions que Jacob , étant près de mourir , donne à ses enfants , y sont expliquées dans un sens mystique.

12° Le livre *d'Elie et du Jeûne* , écrit vers l'an 590. Saint Ambroise y traite du jeûne , de sa vertu , de ses effets. Il fait voir que ce fut par le jeûne qu'Elie opéra tous les prodiges que raconte de lui l'histoire sainte. Il cite plusieurs autres exemples de l'efficacité du jeûne. Selon lui , le jeûne est la nourriture de l'âme , la mort du péché , le fondement de la chasteté , etc. Il s'élève avec force contre le luxe des festins et contre les désordres qu'entraîne l'intempérance.

13° Le livre *de Naboth* , écrit vers l'an 595, contre l'avarice , la cruauté des riches et l'abus des richesses.

14° Le livre *de Tobie* , écrit l'an 576. Le saint y fait l'éloge de Tobie et de ses vertus , et y donne d'excellentes leçons contre l'usure. C'est sans fondement qu'on a voulu contester cet ouvrage à saint Ambroise.

15° Les quatre livres de *l'Interpellation ou de la plainte de Job et de David*, écrits vers l'an 383, sont aussi certainement de saint Ambroise. On trouve dans les deux premiers les plaintes que Job et David font à Dieu sur la faiblesse et la misère de l'homme. Dans les deux autres livres, il répond aux injustes plaintes de ceux qui trouvent à redire que les impies soient heureux en cette vie et les justes dans l'adversité.

16. *L'apologie de David*, écrite vers l'an 384. L'auteur y justifie David et montre qu'il a expié par la pénitence les crimes qu'il avait commis, ce qui est rare parmi les personnes de son rang. Il y a une autre apologie de David qui porte aussi le nom de saint Ambroise ; mais il ne paraît pas certain qu'elle soit de ce Père.

17° Les *Commentaires sur les Psaumes*. Tout cet ouvrage se réduit à douze homélies ou discours, qu'on croit avoir été recueillis par quelqu'un des disciples du saint. Il n'y a qu'un petit nombre de psaumes expliqués.

18° Le *Commentaire sur saint Luc*, écrit en 386, est une suite de discours sur cet évangéliste. Le saint docteur s'attache tout à la fois au sens littéral, historique et mystique, et saisit toutes les occasions de combattre les hérésies qui régnaient de son temps.

19° Le traité des *Offices des Ministres*. Nous en avons parlé dans la vie du saint ; nous nous contenterons d'indiquer simplement les titres des autres ouvrages de saint Ambroise, dont il a été parlé également dans sa vie.

20° Les trois livres des *Vierges ou de la virginité, à Marcelline*.

21° Le livre des *Vierges*, écrit vers l'an 377.

22° Le livre de la *Virginité*, écrit l'année suivante.

23° Le livre de *l'Institution d'une Vierge*, écrit vers l'an 391.

24° *L'Exhortation à la virginité*, écrit vers l'an 393. Ce sont des instructions adressées aux filles de Julienne, veuve de Florence.

25° *L'Invective contre une Vierge qui s'était laissé corrompre*. Le saint l'exhorte à pleurer sa faute et à l'expier par la pénitence.

26° Le livre *des Mystères ou des initiés*.

27° Les livres *des Sacrements* ne sont point de saint Ambroise, quoiqu'ils lui soient attribués. Cet ouvrage est ancien ; mais on ignore quel en est l'auteur.

28° Les deux livres *de la Pénitence*, écrits vers l'an 384.

29° Les cinq livres *de la Foi*.

30° Les trois livres *du Saint-Esprit*, écrits en 381, à la prière de Gratien.

31° Le livre *de l'Incarnation*, écrit en 382.

32° Les *Lettres*, au nombre de quatre-vingt-onze. Elles sont divisées en deux classes dans la dernière édition. La première classe contient celles dont on a pu fixer le temps, et la seconde celles dont on n'a point l'époque certaine.

33° Les livres *sur la mort de Satyre*.

34° Les discours *sur la mort de Valentinien et de Théodose*.

35° Plusieurs *Hymnes*.

Saint Ambroise avait composé encore d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. On lui en a attribué d'autres qui ne sont pas de lui et dont nous ne dirons rien.

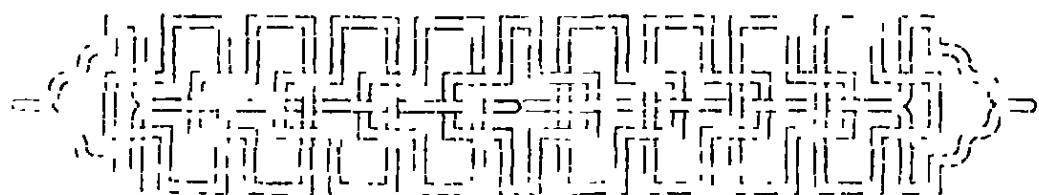
Saint Ambroise, dans les règles qu'il prescrit à l'orateur, exige un style simple, clair, plein de force et de gravité, qui exclue l'affectation et les ornements recherchés. Il est cependant tombé lui-même dans les défauts qu'il blâmait, parce que c'étaient ceux de son siècle ; mais les pointes et les jeux d'esprit qu'il emploie quelquefois

n'empêchent pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages beaucoup de force , de pathétique et d'onction. Fénelon cite la lettre à Théodose en preuve de la première de ces qualités , et les discours sur la mort de Satyre , en preuve de la seconde. Les livres que le saint docteur a travaillés avec soin sont polis , ingénieux , ornés de fleurs et de figures : en général son style est noble , concis , sentencieux , étincelant de traits d'esprit , et a toujours une certaine douceur qui charme le lecteur. Ses lettres , celles surtout qu'il écrivit aux empereurs , sont des chefs-d'œuvre ; on y voit que le saint connaissait le monde et les affaires , et qu'il savait s'accommoder à tous les rangs.

L'édition des OŒuvres de saint Ambroise par le cardinal Montalte , depuis pape sous le nom de Sixte v , est la plus estimée de toutes les anciennes. Elle a été réimprimée plusieurs fois. D. de Friche et D. le Nourri , religieux de la congrégation de Saint-Maur , en ont donné une nouvelle qui a effacé toutes les autres , et qui parut à Paris en 1686-1690 , 2 vol. *in-fol.* Richard Simon leur a cependant reproché d'avoir laissé dans le texte plusieurs fautes , que D. Lemerault , bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés avait entrepris de corriger. Voyez les Lettres critiques de Richard Simon , p. 74 , et D. Ceillier , t. VII.

L'édition des OŒuvres de saint Ambroise par les Bénédictins a été réimprimée à Venise , en 1752 , 4 vol. *in-fol.*





CHAPITRE X.

Dieu. — La création. — Puissance et bonté de Dieu manifestée dans ses œuvres. — Il n'est pas l'auteur du mal moral. — L'homme créé à l'image de la divinité. — Noblesse de son origine, dignité de son âme.

L'IDÉE que nous devons nous faire de Dieu, c'est qu'il est essentiellement bon, éternel, tout-puisant, souverainement parfait. Telle est la foi que nous avons au vrai Dieu; c'est là ce qui nous est enseigné à chaque page de nos saintes Écritures. Autrement, point de Dieu. Eh ! comment ne serait-il pas bon ! il est la source et la plénitude de la bonté. Éternel ? c'est lui qui a fait les temps. Parfait ? une imperfection supposerait un être supérieur ; il ne serait donc plus Dieu.

C'est Dieu qui a donné au monde son commencement. Il a marqué toutes les choses créées du sceau

de la faiblesse, pour éloigner l'idée que le monde fût incréé, existant par lui-même; ce qui n'appartient qu'à l'être de Dieu seul. Par ce mot, *il a fait*, Moïse exprime qu'il n'a rien coûté à son auteur pour le produire, et nous fait concevoir quel incomparable Ouvrier ce doit être, que celui à qui il n'a fallu qu'un moment, que le simple acte de sa volonté pour exécuter un si prodigieux ouvrage. Personne ne l'a vu à l'œuvre; il ne s'est fait reconnaître qu'à son ouvrage. Il ne lui a fallu ni art ni étude pour faire que ce qui n'existait pas, existât. Nul intervalle entre la volonté qui commande et la puissance qui agit....

Comment le monde, composé d'éléments si contraires de leur nature, a-t-il pu ne former qu'un seul tout? Comment des parties aussi discordantes se trouvent-elles enchaînées l'une à l'autre avec une aussi constante harmonie? Ce secret, impénétrable à la faiblesse de notre raison, ne le cherchons que dans la toute-puissance divine, qui passe toute la portée de notre intelligence. Dieu l'a voulu ainsi : arrêtons, à ce seul mot, toutes les recherches de notre curiosité.

Pas un des systèmes imaginés par les philosophes pour expliquer le mécanisme de l'univers, qui ne puisse être combattu par des raisonnements contraires, également probables. Que faut-il en conclure? Que ce n'est point par des opérations humaines et

par nos propres forces que nous pouvons mesurer l'œuvre de Dieu.

Dieu dit : *Que la terre pousse de l'herbe verte qui porte de la graine*, etc.

« Cette conduite de Dieu nous fait voir que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre, mêlée avec l'eau et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu les rend stériles. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles. Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur ; mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes, avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu. Il a plu à ce grand Ouvrier de créer la lumière, avant même de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands

et magnifiques luminaires , dont on nous a voulu faire des divinités , n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés , ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits. »

O énergique , ô vivifiante parole ! *Que la terre* , etc. , c'est-à-dire , qu'elle produise d'elle-même , sans secours étranger , sans avoir besoin du ministère de quoi que ce soit.... C'est la bienfaisante toute-puissance de Dieu seul , qui a ouvert son sein , qui seule en fait éclore tous les fruits. Comment le soleil fournirait-il aux germes qui doivent en sortir leur principe de vie , quand nous les voyons exister par la parole vivifiante du Créateur , avant qu'il n'y eût un soleil pour les produire ? Le soleil n'est venu qu'après les plantes ; il est plus jeune que le dernier brin d'herbe.

A l'aspect de l'astre du jour , remontez jusqu'à Celui qui l'a créé. Si la beauté du soleil excite votre admiration , que votre premier hommage se dirige vers son auteur. Si vous recevez tant de bienfaits d'une simple créature , pensez à ce Soleil de justice , qui vous en prodigue de plus magnifiques. Si vous admirez avec quelle rapidité le soleil fournit sa brillante carrière , combien plus le Dieu qui est présent partout et remplit tout de sa majesté ! Si vous êtes frappés de l'éclat de ses rayons , quand il ne fait qu'obéir à l'ordre qui lui fut donné ; à plus forte

raison devez-vous l'être de cette incomparable puissance, *qui commande au soleil et le soleil ne se lève pas !* S'il vous paraît si grand cet astre, qui, par les révolutions des heures, chaque jour se montre sur l'horizon ou s'en éloigne, quelle idée vous ferez-vous de cette grandeur qui, sous les voiles mêmes dont elle se couvrait, pour nous permettre d'approcher d'elle, se manifestait comme étant la vraie Lumière, qui éclaire tout homme venant au monde ? S'il est toujours si excellent, alors même qu'il souffre quelque éclipse, quelle doit être la majesté de celui qui a dit : *Encore un moment, et je vais ébranler la terre !* Si l'aveugle, qui ne peut le voir, éprouve de si rudes privations, quelle doit être celle du pécheur qui se dérobe à soi-même le bienfait de la lumière véritable, et se condamne à l'obscurité des ténèbres extérieures !....

Parce que Dieu a fait toutes choses, conclura-t-on qu'il soit l'auteur du mal ? L'existence du mal ne saurait être contestée, puisque nous en voyons tous les jours les mortels ravages. Mais de ce que nous avons dit déjà, l'on doit inférer qu'il n'existe point par lui-même, mais qu'il n'est que la dépravation du bien, un égarement qui transporte hors du sentier de la vertu l'âme qui ne réfléchit pas. Ce n'est point du dehors que nous viennent nos plus sérieuses attaques, mais du fond de nos propres cœurs. Nous portons au-dedans de nous notre plus

redoutable ennemi ; le principe de nos erreurs est dans notre propre cœur. Examinez-vous bien vous-même, sondez vos dispositions secrètes, tenez-vous en garde contre les pensées dérégées, contre les passions qui fermentent en vous ; c'est vous seul que vous accuserez de vos égarements ; vous seul qui vous précipitez dans le crime ; vous seul qui allumez ces feux désordonnés. Pourquoi vous en prendre à une cause étrangère, pour rejeter sur elle vos égarements ? Plût au Ciel que vous fussiez en droit d'attribuer à d'autres qu'à vous la fougue de vos emportements, les saillies de votre humeur, les honteux assujétissements où vous jettent les passions qui vous captivent ! Il dépend de nous de commander à nos sens, de nous modérer, de réprimer en nous la colère, de maîtriser nos passions. Nous sommes également libres de nous y abandonner, libres de nous prêter aux suggestions de l'orgueil, de l'esprit de vengeance, plutôt que de nous courber sous le joug de l'humilité, d'exercer la miséricorde.

Il n'y a de mal, à proprement parler, que celui qui, étant déterminé par notre volonté propre, suppose un choix libre, une intention préméditée ; et, par-là, nous rend justiciables du tribunal de la conscience. Être pauvre, sans considération dans le monde, être malade, mourir, ce ne sont point là des maux au jugement du sage, puisque ce qui leur est contraire ne mérite pas le nom de bien....

Faisons l'homme à notre image. Qui parle ainsi ? n'est-ce pas le Dieu qui vous a fait ? Qu'est Dieu ? chair ou esprit ? S'il n'est pas chair, il est donc esprit. Oui, un esprit pur, dégagé de toute chair, substance incorporelle et invisible, sans ressemblance avec la chair qui est palpable aux sens. A qui adresse-t-il ce langage ? ce n'est pas à lui-même ; car il ne dirait pas *faisons*. Est-ce aux anges ? ils ne sont que ses ministres, les exécuteurs de ses volontés, de simples serviteurs, qui ne sauraient partager avec leur souverain Maître l'œuvre qu'il exécute. Disons que ces paroles s'adressent à son Fils, disons-le, en dépit des Juifs et des Ariens. Mais encore : supposons un moment que Dieu emploie ici le ministère de ses anges ; est-ce à eux qu'il dirait : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ? » Mais qu'est-ce que l'image de Dieu ? L'Apôtre nous l'apprend : « Rendons grâces à Dieu le Père, qui, par sa lumière, nous a arrachés de la puissance des ténèbres et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons par son sang la rédemption, c'est-à-dire la rémission de nos péchés, qui est l'image du Dieu invisible, et qui est né avant toutes les créatures.... » L'image de Dieu est celui-là qui a dit : *Mon Père et moi ne sommes qu'un*, désignant sa parfaite ressemblance avec son Père, partageant avec lui une égale plénitude de puissance et de divinité. Quand nous lisons dans

l'Évangile *mon Père et moi*, nous n'entendons pas unité de personnes; mais par ces mots : *ne sommes qu'un*, plus de distinction de divinité ni d'opérations.....

Il y a dans l'âme de l'homme une trinité qui a été formée à la ressemblance de la Trinité divine; l'âme humaine, bien qu'elle soit une dans sa nature, possède trois facultés distinctes, à savoir : l'entendement, la volonté et la mémoire.

Ce qui fait l'homme, c'est son intelligence, son âme unie à son corps, à des sens. Quand on nous dit : *Considérez-vous bien vous-mêmes*, cela ne veut pas dire : Examinez la portée de votre bras, la force de vos muscles, l'étendue de vos possessions ou de votre puissance; mais réfléchissez que vous avez un esprit, une âme d'où émanent toutes vos résolutions, à laquelle vos actions se rapportent : une âme, un esprit capable de sagesse, de piété et de justice, où doit se retracer l'empreinte du Dieu qui l'a créé. C'est là ce qui fait tout l'homme, ce sans quoi l'homme ne serait pas. Pourquoi donc vous concentrer dans les seuls intérêts de la chair que vous pouvez perdre, sans perdre rien de réel?... Est-ce notre chair qui a été faite à l'image de Dieu? Il faudrait donc dire que Dieu est terre, puisque la chair est tirée de la terre; qu'il est corporel, sujet aux infirmités de la chair.... Ce qui dans l'homme est l'image de Dieu, c'est son âme libre, et dont la pensée embrasse les

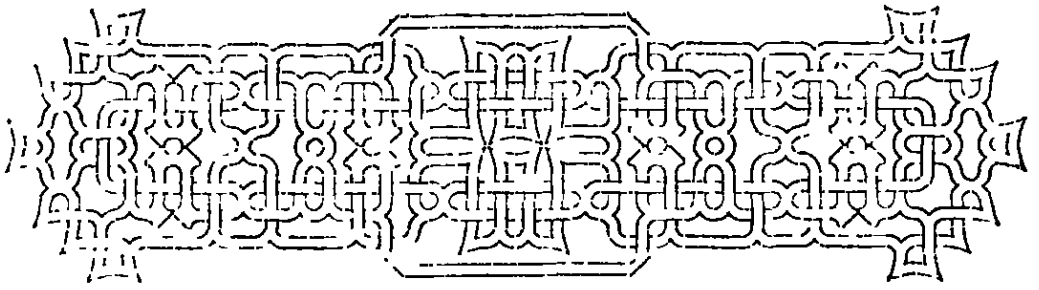
distances les plus reculées. Nous voici en Italie : et, de ce point du globe, nous nous étendons jusqu'à ses extrémités. Nous sommes les concitoyens des hommes qui résident au fond de la Perse ou de l'Afrique; nous les accompagnons dans leurs voyages, au sein des contrées les plus lointaines; nous franchissons les limites du monde pour leur adresser des vœux, après même qu'ils ne sont plus, et nous nous entretenons avec eux comme s'ils étaient au milieu de nous. Telle est dans l'homme l'image de Dieu : elle s'apprécie, non par les forces du corps, mais par la perspicacité de l'intelligence unie à Dieu, soutenue par Jésus-Christ; elle plonge dans les enfers, elle en remonte et s'élève librement jusque dans le ciel.... Apprends donc, ô homme, à t'estimer ce que tu vaux.

Vous êtes, ô homme ! l'œuvre de Dieu par excellence. En vous créant à son image, il vous a fait le plus magnifique présent. Craignez de le perdre, et d'être puni en proportion du bienfait que vous avez reçu. En punissant le pécheur, Dieu ne punit pas le pécheur; Dieu ne punit pas son image, il punit ce qui s'en éloigne, ce qui n'est pas elle, à savoir le péché.

Apprends donc, ô mon âme ! à te connaître. Sache que tu n'as pas été formée d'un vil limon; mais que tu es le produit d'un souffle divin, une œuvre vraiment magnifique, puisque tu remontes à Dieu lui-

même. Pénètre-toi de la dignité de ton être ; élève-toi au-dessus de ce qui est terrestre ; tu es trop grande pour demeurer concentrée dans les affections du siècle. Prends ton essor pour t'aller réunir à celui à qui tu tiens, puisqu'il t'a créée en te formant d'une partie de lui-même. Si la terre atteste ta bassesse, l'empreinte auguste de ta divine origine qui brille en toi manifeste ta grandeur.





CHAPITRE XI.

Jésus-Christ. — Sa divinité. — Son humanité sainte ne formant avec sa divinité qu'une seule et même personne. — Profession de foi sur ce mystère.

Il faut prêcher d'abord aux gentils un Dieu créateur de l'univers, auteur de notre être ; après cela, leur faire connaître Jésus-Christ comme étant l'auteur du salut ; ensuite leur raconter ce qu'il a fait dans son corps mortel, afin que, dans ses œuvres, ils voient en Jésus-Christ quelque chose de plus qu'un pur homme : *Ut plus quam homo videatur* ; et que, voyant en lui quelque chose qui est au-dessus de l'homme, ils croient qu'il est Dieu : *Ut cum supra homines fuisse videatur, Deus esse credatur.*

Jésus-Christ est Dieu : il a donc éminemment toutes

les qualités qui constituent l'essence divine ; autrement il ne serait pas Dieu.

Il sera grand (dit l'Ange , annonçant à Marie la naissance de son divin Fils). Oui , bien véritablement grand ; car il est la vertu de Dieu , embrassant toute la plénitude de la divine essence. Il n'y a dans chacune des personnes de la sainte Trinité nulles bornes , il n'y a ni temps ni espace ; point de lieu qui l'arrête , point d'enceinte qui l'enferme , point de succession de jours qui la soumette à changement. Jésus donna à ses apôtres une voix retentissante par toute la terre et jusqu'aux extrémités de la terre ; mais , quelque loin que leurs accents se soient fait entendre , ils ne pouvaient aller au-delà des cieux. Dans Notre-Seigneur Jésus-Christ , tout est contenu , et le ciel et la terre , les choses visibles et invisibles ; il est avant tout , et tout est renfermé en lui. Portez vos regards vers le ciel , Jésus y est ; abaissez-les sur la terre , vous y trouvez Jésus-Christ ; percez jusqu'aux enfers , Jésus-Christ y fait sentir sa présence. A ce moment où je vous parle , il est avec moi , il est dans moi. Poussez jusqu'aux confins de l'Arménie , son esprit vous y devance ; son esprit anime tous ceux qui parlent de sa loi. Où donc ne serait-il pas , Celui-là qui a rempli les cieux , la terre et les enfers ? Combien il est grand , puisqu'il est partout et qu'il sera éternellement !

N'en croyez pas à ma simple parole ; écoutons

l'Écriture. Ces mots qui ouvrent l'Évangile : *Au commencement était le Verbe*, ce n'est point moi qui les invente, je les rapporte; tous nous les lisons, nous ne les entendons pas tous.

Eh ! qui les a proférés ? Jean ne les a pas imaginés davantage ; il ne fait que répéter ce que lui a appris Celui-là qui, en l'appelant à être pêcheur d'hommes, lui a donné de leur communiquer la vie.

Plein du Saint-Esprit, l'Évangéliste a pris son essor par-delà tous les temps pour dire : *Au commencement était le Verbe* : c'est-à-dire remontez au-delà de l'origine des siècles, au-delà de la naissance du monde et du ciel. Rien de tout cela n'existait, quand *au commencement était le Verbe*. Allez plus loin encore que la création des anges et des archanges. Bien que nous ne lisions pas à quel moment précis ils ont commencé, toujours y avait-il un temps où ils n'existaient pas, puisqu'il y en a un où ils ont commencé. Mais pour le Verbe, comment lui assigner un commencement, à lui qui non-seulement a devancé tout ce qui fut créé, mais dont l'éternelle génération échappe même à la pensée ?

Ne cherchez point à approfondir sa nature. Je ne puis la comprendre : voilà tout ce que j'en sais. Tout ce que je sais bien, c'est que je ne sais pas ce qu'il ne m'est pas donné de savoir. Son évangéliste nous dit : *Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu*. Voilà tout ce qu'il affirme savoir avec certitude, lui,

et Apôtre qui se reposa sur la poitrine du Rédempteur. Il ne va pas plus loin, il se contente de l'avoir entendu ; moi, je veux davantage. Ce qui lui suffit à lui, ne suffit pas au superbe Arien.

Mais ce qu'il a entendu, il me l'a dit ; ce qu'il a entendu de la bouche même de Jésus-Christ, il ne m'est pas possible d'aller à l'encontre. Donc, et moi aussi j'ai entendu par ses oreilles, j'ai vu par ses yeux : car enfin ce qu'il a vu, il l'a vu. Il n'a pas vu la Divinité, sans doute : elle est inaccessible aux sens. Et c'est pour cela même que cette nature divine ne pouvait être saisie par les sens ; qu'elle a bien voulu y suppléer en se rendant sensible sous une chair semblable à la nôtre. Aussi, au jour de son baptême, l'Esprit-Saint a-t-il daigné se montrer sous la forme d'une colombe, parce qu'il nous eût été impossible de supporter l'éclat de sa lumière naturelle....

Faites la part de l'humanité, à la bonne heure, et laissez au Verbe ce qui est du Verbe. Ce qui appartient au Verbe, je ne l'avais pas ; ce qui m'appartenait à moi, il ne l'avait pas : il a daigné prendre ce qui était à moi pour me donner ce qui était à lui ; il l'a pris, non pour le confondre, mais pour le perfectionner. Immortel jusque dans les bras de la mort, impassible au milieu des souffrances de sa passion ; comme Dieu, il n'a pas senti les angoisses de la mort ; comme homme, il est descendu dans le tom-

beau. En expirant, il rend l'âme sans la perdre, toujours maître de la quitter ou de la reprendre. Il est sur la croix, et du haut de cette croix il ébranle le monde. Son corps est en proie à mille tortures, et il donne le royaume du ciel. Il meurt, s'étant fait le péché de tous, et il purifie le monde de ses péchés. Il meurt; et avec l'accent du triomphe je m'écrie : Il est mort, afin que sa mort devînt le principe de la vie pour tous ceux qui l'avaient perdue.

Ce n'est point sa divinité seule qui fait l'objet de nos adorations, mais son humanité. Les saintes femmes, les apôtres, les anges eux-mêmes lui défèrent leurs adorations, en le voyant ressusciter dans un corps revêtu de gloire; ce qui est exprimé par les paroles du Prophète : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est.* Car nous ne devons pas considérer, suivant l'usage ordinaire des hommes, cet escabeau qui est sous ses pieds. Nous ne devons aussi adorer que Dieu seul. Quel est donc cet escabeau qui est sous les pieds du Seigneur? Car nous lisons ailleurs ces paroles : *Le ciel est mon trône et la terre est l'escabeau qui est sous mes pieds.* Or, nous ne devons pas adorer la terre, parce que ce n'est qu'une créature.

Prenons garde, néanmoins, si la terre que le Prophète veut que nous adorions n'est point cette terre dont le Seigneur Jésus s'est revêtu dans son incarnation. Il faut donc entendre la terre par cet esca-

beau dont parle le Prophète , et par cette terre la chair de Jésus-Christ , laquelle nous adorons aussi aujourd'hui dans les saints mystères, et que les Apôtres adorèrent autrefois en sa personne ; car Jésus-Christ n'est point divisé. Jésus-Christ est indivisible , il est un ; et quand nous l'adorons comme Fils de Dieu , nous ne méconnaissions pas en lui sa qualité de Fils de Marie.

Il parle en Dieu , dans ce qui concerne la divine essence , comme étant le Verbe de Dieu. Il parle en homme , dans ce qui appartient à l'humanité , comme s'étant associé à notre nature.

Jésus-Christ se laisse tenter dans le désert parce qu'il est homme ; il y reçoit les adorations des anges parce qu'il est Dieu.

Quand il prie , c'est comme homme ; quand il veut faire reconnaître sa divinité , il commande. Ainsi l'entendez-vous dire à son Apôtre : *J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point* ; et , après que celui-ci a déclaré sa foi par ces mots : *Vous êtes le Christ , Fils du Dieu vivant* , il lui répond : *Tu es Pierre , et sur cette pierre je bâtirai mon Église , et je te donnerai les clefs du royaume des cieux*. Celui qui , de sa propre autorité donnait un royaume , ne pouvait-il pas affermir la foi de Pierre , lui qui , en l'appelant Pierre , nous marquait qu'il était le fondement et l'appui de l'Église ? Dans le premier cas il prie , parce qu'il annonce les souffrances de son humanité ; dans l'autre

il parle, il commande en maître, pour témoigner qu'on a raison de le croire Fils de Dieu.

Nous faisons donc profession de croire que Jésus-Christ est Fils unique de Dieu ; qu'il est engendré du Père selon sa divinité avant tous les siècles, sans commencement, et né dans les derniers temps de la sainte Vierge Marie ; homme parfait, ayant pris un corps et une âme raisonnable ; qu'il est consubstantiel au Père selon sa divinité ; qu'il nous est consubstantiel selon son humanité ; l'union des deux natures parfaites s'étant faite en lui d'une manière ineffable. C'est pour cela que nous confessons qu'il n'y a qu'un Christ et un Fils en Notre-Seigneur, coéternel à son Père, selon sa divinité, selon laquelle il est aussi Créateur de toutes choses, mais non coéternel selon le corps qu'il a pris de la Vierge, de la même masse que le nôtre, ne l'ayant point apporté du ciel. Dieu le Verbe n'a point été changé en chair, et il s'est fait voir à nous non comme un fantôme, mais en conservant sa nature sans changement et sans altération ; il s'est uni les prémices de la nôtre, qui est demeurée en lui sans être mêlée avec la nature divine, comme il l'a déclaré lui-même en disant aux Juifs : *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rétablirai* ; car le Christ est détruit selon sa substance, c'est-à-dire selon sa chair, et le Christ rétablit ce même temple selon sa substance divine et toute-puissante.

Quiconque avance que Jésus-Christ est un pur

homme, ou que Dieu le Verbe est susceptible de souffrances, ou qu'il a été changé en chair, ou qu'il a eu un corps qui lui était consubstantiel, qu'il l'avait apporté du ciel, que ce n'était qu'un fantôme, ou que le Verbe-Dieu est mortel, et qu'il a eu besoin que Dieu le Père le ressuscitât; qu'il a pris un corps inanimé ou l'homme sans l'âme; que les deux natures de Jésus-Christ ayant été confondues par un mélange de la divinité et de l'humanité, elles ne sont plus qu'une nature; ou qui ne confesse pas qu'il y a dans Notre-Seigneur Jésus-Christ deux natures non confondues, mais seulement une personne, ou qu'il n'y a qu'un Christ et un Fils: l'Église catholique et apostolique prononce contre lui l'anathème.





CHAPITRE XII.

Mission des Apôtres. — Divinité de cette mission. — Hérétiques et philosophes païens. — Doctrine évangélique. — L'Eglise colonne de la Foi. — Saint Pierre son chef. — Utilité des persécutions. — Hommages et prières adressées aux saints martyrs. — Miracles opérés sur leur tombeau.

Jésus appela ses disciples et choisit douze d'entre eux qu'il devait charger du ministère d'aller répandre la foi par tout le monde. Considérez le conseil de Dieu. Il n'a pas voulu choisir, pour la publication de son Evangile, des savants, des riches, des nobles, mais de simples pêcheurs et des publicains, afin que l'on ne crût point que les fidèles eussent été persuadés par la science, ou gagnés par les richesses, ou attirés par la puissance. C'était la seule force de la vérité, non l'autorité du raisonnement, qui devait prévaloir.

Judas est appelé comme les autres; Jésus-Christ

ignorait-il son caractère? Non, assurément; il avait ses desseins. Lesquels? D'apprendre combien est puissante la vérité, quand l'infidélité de son ministre ne peut rien contre elle. De plus, en choisissant pour apôtre un perfide qui le livre à ses ennemis, en consentant à se laisser trahir par lui, il nous apprend que, s'il nous arrive d'être trompés par un ami, nous devons, à son exemple, endurer patiemment le chagrin de voir nos espérances trompées et nos bienfaits perdus.

Comment ces hommes sans crédit, sans pouvoir, ont-ils répandu chez tous les peuples cette lumière éclatante qui leur a enseigné toutes les vertus? Comment ont-ils réussi à former, à développer, à faire adopter ce plan de sagesse sublime, de vertus héroïques qui avait échappé aux spéculations des génies les plus éclairés? Et n'est-ce pas, pour se défendre de reconnaître un miracle, admettre un autre miracle plus prodigieux que celui qu'on rejette?

Toutes les Ecritures nous parlent du Fils de Dieu. Votre intelligence saisit facilement ce mot; il ne reste plus qu'à le reconnaître par une profession publique. Trêve de raisonnements là où c'est la foi qui décide. Laissons les rhéteurs et les philosophes dans leurs écoles. Aussi, voyez-vous, chaque jour on les déserte, on abandonne ces subtils discoureurs, pour se rendre en foule sous les bannières d'hommes sans autre doctrine que la simplicité de la foi. On ne

vent plus croire aux philosophes, on croit aux pécheurs.

Il ne doit y avoir rien de commun entre nous et la philosophie du siècle. C'est là ce que l'Apôtre appelle *les éléments du monde*, qui ne servent qu'à détourner notre foi de la vérité par la recherche d'une science profane. L'erreur de l'arianisme vient d'avoir voulu expliquer le mystère de la génération divine, par des principes et par un langage humain. On a abandonné l'Apôtre pour s'attacher à Aristote.

Les hérétiques ne diffèrent entre eux que par le nom; tous se ressemblent par la rébellion. Rapprochés par une ligue commune contre la foi chrétienne, ils se séparent les uns des autres par la diversité des opinions. Les Ariens se détachent d'Eunomius; mais au fond c'est la même impiété: ils n'ont fait que développer et mettre à exécution la doctrine de leur maître.

Que les Ariens ne s'y trompent pas! On n'est pas toujours chrétien pour en prendre le nom. Le Seigneur leur répondra: Vous vous couvrez de mon nom, quand vous refusez de reconnaître ma divine essence; c'est l'abjurer que de la séparer de Dieu mon Père et de mon Saint-Esprit. Je ne reconnais plus mon nom là où je ne retrouve plus ni ma doctrine ni mon esprit.

Pierre répond au nom de tous les Apôtres; il répond avant tous les autres: Vous êtes le Christ, le

Fils du Dieu vivant. Par cette haute prédication, il méritera d'être donné pour fondement à l'Église, comme étant capable non-seulement de porter ce qui repose sur lui, mais de soutenir toutes les parties de l'édifice.

La foi est donc le fondement de l'Église. C'est de la foi de Pierre qu'il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église. Sa confession a triomphé de l'enfer ; elle prévaut non sur une seule hérésie, mais sur toutes celles qui viendront fréquemment agiter le vaisseau de l'Église, sans l'ébranler.

Le vaisseau de l'Église vogue sur la mer orageuse du siècle : les flots grondent autour d'elle, mais ne l'ébranlent pas ; et, quoiqu'il arrive assez souvent que les tempêtes du siècle se soulèvent contre elle avec un grand fracas, immobile au sein de l'orage, l'Église a toujours son port de salut ouvert à tous ceux qui sont dans la souffrance.

L'Église a ses temps de persécution ; elle a aussi ses jours de calme et de tranquillité. Elle peut paraître souffrir quelque éclipse, jamais de défection. Elle s'obscurcit, elle ne disparaît point. L'affaiblissement qu'elle éprouve par la désertion de quelques-uns, durant les persécutions, est abondamment récompensée par l'éclat qu'elle reçoit de ses martyrs.

Les temps de persécution ont été très-avantageux aux fidèles. Alors toutes leurs affections se dirigeaient

vers Dieu. Nulles pensées terrestres n'interrompaient leurs prières. Leurs continuelles méditations leur faisaient regarder avec une âme tranquille les périls du monde et les maintenaient dans l'habitude de mépriser la mort. Depuis que nous avons perdu ce saint exercice, ceux que les travaux n'avaient pu vaincre, le repos les a énervés. L'oisiveté de la paix est donc funeste aux Chrétiens. C'est dans le calme de l'Église que se sont élevées les persécutions les plus dangereuses. Le temps des persécutions ne permettait pas de servir les délicatesses du corps, ni de suivre les mouvements des passions, qui d'ordinaire ne naissent qu'au sein de l'abondance et de la prospérité.

Point de persécuteurs, point de martyrs. Dieu permet qu'il y ait des persécutions, pour qu'il y ait des victoires remportées pour le nom de Jésus-Christ. Quel est l'homme de peu de foi qui n'ait pas dit alors : Seigneur, pourquoi avez-vous livré votre peuple à la merci de ses persécuteurs ? Mais aujourd'hui doutera-t-on que ceux qui ont souffert persécution n'aient été plus heureux que ceux qui n'en ont pas eu à souffrir ?

Les apôtres saint Pierre et saint Paul ont terminé dans Rome leur vie par le martyre. Dieu voulait que la plus haute sainteté reposât là où avait régné la plus extrême superstition, et que les princes de l'Église établissent leur demeure là où les princes du siècle avaient établi leur domicile.

Pourquoi, dans tous les lieux de l'univers, ces martyrs et tous les flots du sang chrétien ? Dieu savait bien que des milliers de confesseurs, prouvant leur foi par l'effusion de tout leur sang, donneraient à la vérité chrétienne des prédicateurs tout autrement graves et persuasifs que les plus subtils discoureurs. Il savait bien que le spectacle incessamment reproduit d'un courage aussi vraiment surnaturel, amènerait, par la seule force des choses, le monde tout entier à la connaissance et à l'amour de la vérité chrétienne.

Qui devons-nous regarder comme les princes du peuple fidèle, sinon les saints martyrs, au nombre desquels nous comptons aujourd'hui les bienheureux Gervais et Protais, si longtemps ignorés dans l'église de Milan ? Cette église, qui, quoique mère de plusieurs enfants, se croyait stérile en martyrs, a la joie d'en recouvrer qui lui appartiennent par des titres et des monuments indubitables. On a généralement nommé cette découverte la résurrection des saints confesseurs ; c'en est une en effet. Dieu veuille que ce soit une résurrection pour nous comme elle l'a été pour eux ! Nous possédions ce précieux trésor sans le connaître. Le Seigneur a enfin dessillé nos yeux, comme autrefois ceux du disciple d'Élie, escorté par des anges qu'il ne voyait pas. Vous avez entendu raconter, vous-mêmes avez vu de vos propres yeux les miracles opérés dans cette circonstance :

combien de possédés délivrés des démons qui les tourmentaient, de malades guéris par l'attouchement des linges dont on a revêtu les saints corps ! Aussi quel concours ! quel empressement à s'en approcher ! Graces vous soient rendues, ô Seigneur Jésus, de nous avoir fait recouvrer ces saints martyrs, dans un temps où votre Eglise a le plus besoin de protecteurs ! Que tout le monde le sache : je ne veux pour défenseurs que ceux qui peuvent combattre pour nous sans pouvoir jamais se tourner contre nous. Je vous les ai trouvés, peuple fidèle, ces illustres protecteurs qui seront utiles à tous, sans jamais nuire à personne. Voilà, encore une fois, les défenseurs que je désire, et voilà les soldats que j'ai trouvés. Ce ne sont pas des soldats de la milice terrestre, ce sont des soldats de Jésus-Christ. Nous jouissons par la découverte de leurs reliques d'un trésor que nos pères avaient perdu. Nous voyons sortir leurs précieuses dépouilles d'un tombeau négligé et sans culte. Les trophées de leur victoire paraissent enfin au grand jour ; le sépulcre est encore teint de leur sang, on y voit la marque du coup mortel qui les a fait triompher. Leurs membres sacrés sont dans le même lieu et dans la même situation où ils furent placés le jour de leur inhumation, la tête séparée du corps. Il y a parmi nous encore des vieillards qui se rappellent leurs noms et qui se souviennent d'avoir lu quelque inscription en leur

honneur. La ville de Milan, qui avait adopté d'ailleurs des martyrs pour protecteurs, avait perdu les siens propres. Je regarde cet évènement comme une insigne faveur du Ciel, et l'on ne peut douter que ce n'en soit une ; mais je reconnais aussi que c'est une grace particulière et personnelle pour moi que cette heureuse découverte se soit faite sous mon épiscopat. Indigne que je suis d'être moi-même martyr, j'ai du moins la consolation de vous avoir procuré des martyrs. Plaçons ces victimes triomphantes à l'endroit où repose notre hostie adorable, Jésus, Fils de Dieu ainsi que de Marie ; mais qu'il soit sur l'autel, lui qui a satisfait pour tous sur l'autel de la croix, et que les saints, rachetés par son sang, continuent de lui faire honneur en se plaçant au-dessous. C'était la place que je m'étais d'abord destinée pour moi-même ; car il est convenable que l'évêque repose là où ses mains étaient dans l'usage de célébrer le saint sacrifice ; mais je cède à ces victimes sacrées le côté droit, comme leur appartenant. Disposons ces précieuses reliques dans un sanctuaire digne d'elles, et donnons tout ce jour au sentiment de la religieuse allégresse qu'elles nous inspirent.

Les Ariens essaient de jeter des doutes sur la vérité des miracles qui viennent de s'opérer sous les yeux de la ville entière. Sévère était aveugle, il ne l'est plus ; il produit d'irrécusables témoignages et de sa maladie et de sa guérison. Comme cet aveugle-né

dont l'Évangéliste nous raconte l'histoire, il n'a que ce mot à dire : *Tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que je vois maintenant.* Si vous ne m'en croyez pas, interrogez qui vous voudrez. Quelle raison les Ariens ont-ils de se refuser à y croire ? Les martyrs ne peuvent rien, nous dit-on, en faveur des vivants. C'est donner le démenti à Jésus-Christ lui-même, qui a dit : *Vous ferez des choses encore plus grandes.* Quel est donc l'objet de l'envie ? Est-ce moi ? Seraient-ce les martyrs ? Moi ? Ai-je le don des miracles ? Les martyrs ? Les Ariens témoignent assez par cela seul que la croyance des martyrs est différente de celle qu'ils professent. Autrement, pourquoi se montrer étonné de leurs miracles ? Celle que nous professons est donc confirmée par nos ancêtres. Les démons eux-mêmes sont forcés de rendre témoignage à la doctrine que contestent les Ariens. Aujourd'hui même nous avons entendu des possédés, à qui l'on imposait les mains, déclarer que nul ne pouvait être sauvé s'il ne croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Les démons le confessent ; les Ariens seuls le nient. Ils prétendent que nous avons gagné des hommes à prix d'argent, pour les engager à feindre qu'ils étaient possédés. J'ai souvent entendu parler de fraudes et de mensonges : que l'on me cite un seul exemple d'un homme qui ait feint être un démon. Est-il possible de contrefaire les mouvements convulsifs dont sont agités ceux à qui

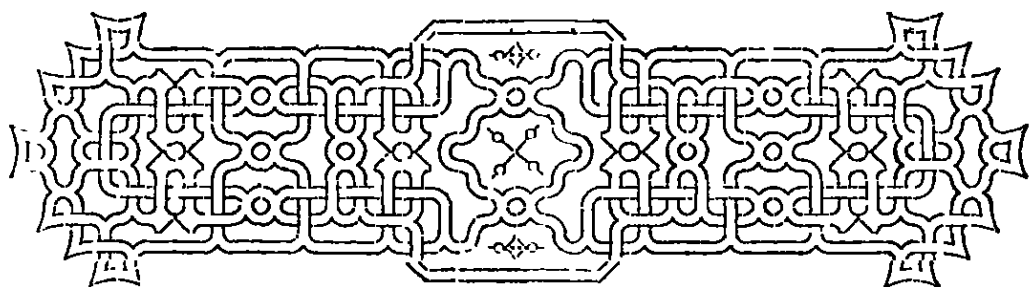
l'on impose les mains? Quel moyen y a-t-il de feindre, d'en soupçonner même la possibilité?

Mais qu'avons-nous besoin d'emprunter en faveur de nos martyrs le témoignage des démons? leurs bienfaits parlent seuls assez haut.

D'aussi éclatantes merveilles sont d'irrécusables témoignages des vérités que nous défendons; et il faudrait désespérer de votre salut, si, après la lumière qui en résulte, nous en étions réduits encore à discuter l'antique foi comme si elle était nouvelle. Veillez donc à ne pas perdre dans la paix l'ancre de l'espérance et de la foi que nous avons conservée dans la tempête.

Implorons le secours des saints martyrs, dont les corps sont pour nous une puissante sauvegarde. Ils peuvent obtenir de Dieu la rémission de nos péchés, eux qui ont lavé dans leur sang les fautes qu'ils pouvaient avoir à expier. Ne rougissons pas d'invoquer leur intercession dans nos faiblesses; eux-mêmes n'ont-ils pas connu les faiblesses de la chair, lorsqu'ils en triomphaient?

Nous les honorons, non par un culte de servitude et de sujétion, mais de charité et d'union fraternelle.



CHAPITRE XIII.

Marie pleine de graces. — Son insigne pureté. — Sainteté de sa vie. — Sa foi, son humilité, sa confiance en Dieu. — Son courage au pied de la croix — Conclusions pratiques.

MARIE est appelée à bon droit seule *pleine de graces*, parce qu'elle seule en a obtenu une si singulière que nulle autre créature n'a jamais mérité d'en avoir une semblable, qui est d'être remplie de l'Auteur même de la grace.

Il n'est point de créature sur qui Jésus-Christ ait répandu ses graces avec plus d'abondance que sur sa mère; il n'en est point à qui il ait préparé de plus magnifiques couronnes.... Dieu promet à d'autres qu'ils ne failliront pas, et il aurait permis que sa mère vînt à faillir, qu'elle déchût de sa gloire et de son plus auguste privilège? Non, certes, il n'en est

pas ainsi. Non ; Marie, la maîtresse de la virginité, n'a souffert nulle éclipse. J'en prends à témoin son divin Fils, au moment où, prêt à expirer sur la croix, il léguait ses volontés dernières. De qui le savons-nous ? De celui des apôtres qui a pénétré le plus avant dans les mystères. Les autres nous racontent qu'alors la terre a tremblé, le soleil a caché sa lumière, Jésus a demandé grace pour ses persécuteurs ; mais le disciple bien-aimé, qui avait puisé tous les secrets de la sagesse dans le sein de son Maître, ne s'arrête pas à décrire les prodiges ni les bienfaits du Rédempteur ; il s'attache particulièrement à confirmer par son témoignage cette vérité, que Marie avait persévéré dans sa virginité. *Femme*, lui dit-il, *voilà votre Fils*, et au disciple : *Voilà votre mère*. Pourquoi la recommande-t-il ainsi à saint Jean, sinon parce qu'elle était vierge ? car, si elle avait usé du mariage comme les autres femmes, il n'aurait eu garde de séparer une épouse de son époux.

Impies, fermez ici vos bouches profanes et sacrilèges ; et vous, âmes religieuses, prêtez une oreille attentive : Jésus-Christ va parler ; il fait son testament du haut de la croix ; il suspend, pour quelques moments avec son sacrifice, l'œuvre de notre rédemption, pour rendre à sa mère l'honneur qui lui est dû. Par son testament, il substitue Jean à sa place ; il lègue à sa mère un défenseur de sa pureté, un témoin de sa virginité. Il lègue à son disciple la

garde de sa mère, les devoirs de la piété et de l'amour filial; *et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.*

Sa vie tout entière est un miroir où se réfléchissent les rayons de la plus pure vertu et de la plus haute perfection. Concevez-vous rien de plus noble que la mère d'un Dieu, de plus illustre que celle dont le Père de toute lumière a fait choix, de plus chaste que celle qui a enfanté sans contracter la moindre souillure ? Vierge, non-seulement de corps, mais d'esprit; d'une candeur qui éloignait de son cœur jusqu'à l'ombre du déguisement et de la dissimulation; modeste et humble, composée dans son langage, économe de paroles, sage et mesurée, appliquée à la lecture des livres saints; ne mettant pas sa confiance dans des richesses incertaines, mais dans les prières des pauvres; constante dans le travail, ne cherchant, pour témoin de ses bonnes actions, que Dieu seul. Loin de blesser personne, elle faisait du bien à tout le monde.... La vit-ou jamais prendre un air de hauteur envers ses parents, les contrarier dans leurs sentiments, regarder d'un œil dédaigneux les personnes d'une condition inférieure, éviter la rencontre des pauvres ? Sobre dans la nourriture et dans le sommeil, réglée dans la pratique de tous ses devoirs, jamais moins seule que quand elle était seule, etc.

A la vue de l'ange, Marie est troublée. Tel est

le caractère de la virginité; elle tremble à l'approche d'un homme, elle redoute toute espèce d'entretien avec un homme. Marie, seule dans une retraite profonde, impénétrable aux regards des hommes, n'était accessible qu'à la visite de l'ange. Nul témoin, nul confident. Il ne fallait pas que rien de profane pût flétrir la pureté de la salutation que le messager céleste lui apportait. Apprenez, ô vierges, à fuir toute indiscretion de langage. Marie porte la pudeur jusqu'à craindre la rencontre d'un ange.

Marie n'a pas dû ni refuser sa créance, ni la donner avec précipitation. Il n'était pas aisé de connaître un mystère caché depuis l'origine des siècles dans le sein de Dieu, et que les puissances célestes elles-mêmes avaient ignoré. Toutefois Marie n'oppose point de résistance, elle ne fait que témoigner sa soumission. Comparons sa réponse à celle de Zacharie. Celui-ci répond : *D'où le saurai-je?* expression qui marque le doute, l'opposition à croire, un plus ample examen. Marie : *Comment cela arrivera-t-il, puisque je ne connais aucun homme?* ce qui témoigne la simple ignorance de la manière dont la chose arrivera, avec une disposition prononcée à se rendre. Il fallait bien commencer par être informé qu'il y aurait dans sa conception quelque chose de nouveau et d'extraordinaire pour y croire. Une vierge devenir mère! C'était là un prodige tout mystérieux et supérieur à la nature, et que Dieu pouvait seul

opérer. Marie avait bien lu la prophétie annonçant : *Qu'une vierge concevrait dans son sein et mettrait un fils au monde* ; elle ne doutait pas de son futur accomplissement ; le comment n'était pas su du prophète Isaïe lui-même, au moment où il en donnait la prédiction. C'était à un ange qu'était réservé l'honneur d'en être l'organe. Aujourd'hui pour la première fois se fait entendre cette parole : *L'Esprit saint descendra en vous*. Marie la reçoit et croit. *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole*. Son humilité égale sa confiance. Choisie pour être la mère du Seigneur, elle ne s'appelle que du nom de sa servante ; tant elle est loin de s'enorgueillir de la glorieuse prérogative qui lui est conférée. Ce nom de servante n'indique pas autre chose que son empressement à exécuter ce qui lui sera ordonné. Destinée à devenir la mère de Celui qui s'appellera doux et humble de cœur, Marie a dû la première offrir l'exemple de l'humilité. Plus d'hésitation, plus de question sur une alliance aussi disproportionnée entre l'Esprit saint et un corps ; sur l'étrange mystère que présente l'enfantement par une vierge contre les lois de la nature, contre tout usage, contre les seules apparences.

Cependant Marie se tenait debout devant la croix ; et pendant que les apôtres avaient pris la fuite, elle s'y tenait sans laisser paraître le moindre trouble. Elle considérait des yeux de la foi les plaies de son

Fils, qu'elle savait devoir procurer le salut de l'univers; elle soutenait ce tragique spectacle sans craindre ceux qui pouvaient lui donner la mort à elle-même. Le Fils expirait sur la croix, la mère offrait sa vie aux bourreaux.

Combien nous avons coûté à Jésus-Christ! S'en est-il prévalu pour être exigeant? Toutefois il ne nous demande qu'un seul combat pour mériter la couronne, et la couronne du ciel. *Sortez dehors*, nous dit-il, sortez de ces bornes étroites où vous retiennent la cupidité et les sollicitudes du siècle. Renoncez à ces plaisirs de la chair et des sens; soyez à vos yeux des étrangers dans le corps dont vous êtes revêtus, afin que vous puissiez jouir de la présence de votre Dieu; car ceux qui sont esclaves de la chair ne sauraient plaire à Dieu.

« *Sortez dehors*, et voyez le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour où son cœur a été comblé de joie et où il a été transporté d'amour pour les filles de Jérusalem! » C'est à vous, qui ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit, qu'il est permis de comprendre toute l'étendue de cet amour, que le véritable pacifique Salomon a allumé lui-même dans son cœur, et qui l'a rendu digne de la couronne que sa mère lui a mise sur la tête.

Heureuse Jérusalem, qui êtes notre mère! plus heureuse encore Marie, qui a couronné ce Sauveur

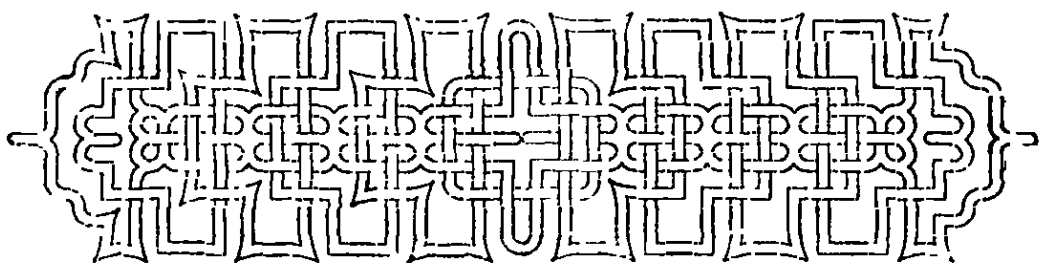
si grand et si puissant ! Elle l'a couronné le jour où elle le conçut dans son sein ; elle l'a couronné le jour où elle lui donna la naissance ; elle a posé sur sa tête le diadème tissu par l'amour, qui déclarait au monde le chef et le monarque de tous ceux qui croiraient en lui.

Une fois morte au monde, ne souillez plus ni vos mains ni votre cœur de la contagion du monde. Tenez-vous-en éloignée sans cesse, occupée perpétuellement à faire retentir les cantiques sacrés en l'honneur, non d'un homme mortel, mais de Dieu. A l'exemple de Marie, gardez bien et repassez dans votre cœur les paroles que vous avez entendues sur Jésus-Christ.

Telles ont été les vertus qui ont fait de la vie d'une seule femme la règle de toutes les conditions. Si nous admirons le modèle, cherchons à lui ressembler par nos œuvres ; imitons ses vertus pour avoir part à ses récompenses. Les vierges chastes qui auront marché sur ses traces, elle les présentera à son divin Fils, en s'appliquant à elle-même les paroles de Jésus-Christ à son Père : Père saint ! les voici les âmes fidèles que je vous ai gardées ; je désire que là où je suis elles y soient avec moi, et que, comme elles n'ont pas vécu pour elles seules, mais qu'elles se sont rendues utiles aux autres, ainsi elles obtiennent miséricorde pour leurs frères et pour leurs proches. Père juste ! le monde ne m'a point

connue, mais celles-ci m'ont connue, et elles n'ont pas voulu connaître le monde. Avec quels saints empressements et quelle vive allégresse les chœurs des anges, Marie à leur tête, viendront au-devant d'elles les féliciter d'avoir été trouvées dignes d'habiter le ciel, après avoir mené une vie toute céleste sur la terre ! Car, pouvons-nous hésiter de croire que les tabernacles du ciel s'ouvriront à celles dont l'âme pure ressemblait déjà, pendant leur séjour dans le monde, aux sanctuaires où Jésus-Christ s'immole chaque jour pour le salut de son corps mystique ?





CHAPITRE XIV.

Bienfaits de Dieu. — Motifs de nous attacher à son service. — Engagements contractés par le Baptême. — Le monde et Jésus-Christ. — Perfection chrétienne. — L'âme étroitement unie à Dieu.

EST-IL sorte de bienfaits que le Seigneur ne nous ait conférés ? Il nous a donné d'abord la loi ; il nous a fait connaître le péché que nous ignorions, et nous a donné la grace qui nous justifie. Malheur à qui abuse de l'une et de l'autre ; elle le rend plus coupable ; au lieu de le sauver, elle le perd. La loi était impuissante sans la grace. Elle ne triomphait point de ces mouvements de la concupiscence qui mettent la chair en révolte contre l'esprit. Jésus-Christ est venu attacher nos passions à la croix, dompter le péché, nous justifier par sa mort, laver le monde

tout entier dans son sang. Morts avec lui dans sa mort, voudrions-nous vivre encore dans le péché et dans les affections terrestres? Ressuscités avec lui, vivons avec lui en nous détachant de tout ce qui est terrestre, etc.

Le sceau de Jésus-Christ est imprimé sur le front et dans le cœur du fidèle : sur le front, afin qu'il le confesse en toutes rencontres; et dans le cœur, afin qu'il l'aime sans relâche; sur le bras, afin d'opérer continuellement de bonnes œuvres. Que son image divine éclate donc dans notre confession, dans nos œuvres de charité; qu'elle se retrace tout entière dans notre personne; qu'il soit notre chef, notre œil, notre voix, notre bras, pour voir par lui le Père, pour converser avec le Père, pour offrir par lui nos sacrifices au Père.

Vous êtes entré dans le baptistère : vous avez reçu l'onction, comme devenant l'athlète de Jésus-Christ, comme destiné à combattre contre le siècle.

Il vous a été demandé : Renoncez-vous au démon et à ses œuvres? Qu'avez-vous répondu? J'y renonce. Renoncez-vous au siècle et à ses plaisirs? De même vous avez répondu : J'y renonce. N'oubliez pas cette promesse; c'est une créance à laquelle vous êtes engagé, et dont le titre est inscrit non sur la terre, mais dans le ciel.

Vous êtes entré dans l'eau sacrée du baptême; qu'y avez-vous vu? De l'eau, un prêtre, un lévite. Est-

ce tout? Oui, tout; car rien ne manque là où se réunissent, dans leur plénitude, l'innocence, la piété, la grace, la sanctification. Vous avez vu tout ce qu'il y avait, des yeux du corps; vous n'avez pas vu ce qui s'opère, parce que c'est là ce qui échappe aux sens. Ce qu'ils ne pénètrent pas est bien plus excellent que ce qu'ils saisissent; il y a entre les uns et les autres objets toute la différence du temps et de l'éternité.

D'où cette eau du baptême reçoit-elle son efficacité, si ce n'est de la croix de Jésus-Christ, de la mort de Jésus-Christ? C'est là tout le mystère. Les souffrances de la Passion, source de notre rédemption, source de notre salut.

Le baptême conféré au nom de la très-sainte Trinité.

Sur la demande qui vous a été faite : Croyez-vous à Dieu le Père tout-puissant? vous avez dit : J'y crois; et vous avez été plongé dans l'eau une première fois. Puis on vous a demandé : Croyez-vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en sa croix? Vous avez répondu : J'y crois; et vous avez été plongé une seconde fois, pour marquer que vous étiez enseveli avec Jésus-Christ, dans l'espérance qu'enseveli avec Jésus-Christ vous ressusciterez avec lui. On vous a demandé après cela : Croyez-vous au Saint-Esprit? Vous avez répondu : J'y crois; et une troisième fois vous avez été plongé.

Ces immersions faites , quelles ont été les paroles prononcées par le prêtre ? Les voici : Que le Seigneur qui vous a régénéré par l'eau et le Saint-Esprit , et vous a accordé la remise de vos péchés , vous oigne pour la vie éternelle. Vous l'entendez , pour la vie éternelle ; n'allez pas désormais sacrifier cette vie éternelle à la vie présente.

Jésus-Christ ne veut à son service que des cœurs qui se donnent librement à lui ; le démon lui-même n'enchaîne que ceux qui se courbent volontairement sous son joug. Pourquoi nous en prendre à la faiblesse de notre nature ? Elle nous prête ou l'armure de la justice , ou l'instrument de l'iniquité. Vous rencontrez un pauvre opprimé : vous venez à son secours en repoussant son injuste agresseur ; vous avez fait de votre bras l'arme de la justice. Vos yeux se sont arrêtés avec une criminelle complaisance sur une femme ; vous en avez fait un instrument de péché. Ce sont nos dispositions , et non pas nos membres qui ont déterminé la faute. Ne nous mettons donc pas à la merci d'une volonté déréglée.

Apprenez , ô homme , à l'école de l'Apôtre , à vous connaître ; à ne point ni trop vous estimer , ni vous déprécier trop. Je ne suis pas libre , dites-vous , et vous vous plaignez d'être asservi ; non , vous ne l'êtes pas , puisque vous êtes affranchi. Vous vous vantez d'être libre ; non , vous n'êtes pas à vous. Affranchi de Jésus-Christ , vous êtes devenu libre. Appelé à

la liberté, il est bon que vous sachiez que vous êtes le serviteur de Jésus-Christ, sous l'empire de qui l'on sert et l'on est libre avec assurance. Né dans la servitude, quel est cet orgueil qui se targue d'une prétendue liberté ? Héritiers d'un père esclave, pourquoi vous supposez-vous des titres de noblesse ? Vous oubliez donc que le crime de nos premiers parents nous a tous assujettis à l'esclavage ? Vous oubliez que Jésus-Christ vous a rachetés, en payant votre rançon, *non*, comme dit l'Apôtre, *par des choses corruptibles, telles que l'or ou l'argent, mais par le précieux Sang de l'Agneau sans tache* ? Vous fûtes créé sujet ; vous étiez esclave, puisqu'il a fallu vous racheter ; vous êtes sous la dépendance du Seigneur à titre de maître, à titre de rédempteur. Et n'imaginez pas qu'il ait moins valu pour vous d'avoir été affranchi que de n'avoir pas eu besoin de l'être. L'honneur est le même ; le bienfait est égal ; mais le premier est plus sûr, c'est un préservatif contre la chute, un refuge contre l'orgueil. Vous n'avez reçu le don de la liberté qu'à la condition de n'oublier pas celui qui vous l'a fait ; de lui payer le légitime hommage que vous devez à votre Maître, de peur que votre ingratitude ne l'oblige à révoquer son bienfait. Que pouviez-vous attendre de plus heureux que d'avoir à régner à la cour du Roi des rois, à servir sous les drapeaux d'un tel Maître ?

Qu'avons-nous de commun avec les œuvres de

Satan ? Vous venez d'entendre, dans la lecture de l'évangile de ce jour, le possédé s'écrier : *Jésus, Fils du Dieu très-haut, qu'y a-t-il entre vous et moi ?* Appliquez-vous ces paroles à vous-même, toutes les fois que le démon vous tente ; dites-lui : Qu'y a-t-il, ô enfant du mensonge, entre toi et moi ? J'appartiens à Jésus-Christ. Racheté par son sang, je me suis donné à lui tout entier. Qu'y a-t-il entre toi et moi ? Je ne veux rien connaître de tes œuvres ; je n'ai rien à toi, je ne veux rien de toi. Si le démon lui-même n'admet rien de commun avec Jésus-Christ, à plus forte raison l'âme chrétienne.

L'Épouse des Cantiques s'exprime ainsi : « J'ai cherché dans mon lit, durant les nuits, Celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé ; je l'ai appelé, et il ne m'a point écoutée. Elle ne l'a trouvé ni dans les carrefours, ni dans les places publiques. Ce n'est pas là que se rencontre Jésus-Christ. Ne le cherchez donc pas là où vous ne le trouverez pas. Jésus-Christ, qui est la paix, n'est pas dans le grand monde, où règne la discorde. Jésus-Christ est la justice ; dans le monde, il n'y a qu'injustice. Jésus-Christ est laborieux ; dans le monde il n'y a qu'oisiveté, désœuvrement. Jésus-Christ est charité ; dans le monde il n'y a que médisance. Jésus-Christ garde inviolablement la fidélité ; dans le monde, fraude, artifices, perfidies. Jésus-Christ est dans l'Église ; dans le monde, on ne voit que les idoles

de la vanité... L'Eglise va à la recherche de Jésus-Christ sur les montagnes élevées qui répandent de toutes parts la bonne odeur d'une vie sainte et remplie des plus excellentes vertus. Imitons-la.

Je recueille tout en finissant. Heureuse l'âme qui met sa confiance en Jésus-Christ pour tout ! car il nous est toutes choses : *Omnia Christus est nobis*. Si vous êtes blessé, il est votre médecin : *Si vulnus curare desideras, medicus est*. Si vous êtes brûlé d'une fièvre ardente, il est pour vous une eau rafraîchissante : *Si febris aestuas, fons est*. Si vous êtes accablé sous le poids de l'iniquité, il est pour vous la justice : *Si gravaris iniquitate, justitia est*. Si vous avez besoin de secours, il sera votre force : *Si auxilio indiges, virtus est*. Si vous craignez la mort, il est la vie : *Si mortem times, vita est*. Si vous désirez d'aller au ciel, il est la voie : *Si cælum desideras, via est*. Si vous voulez sortir des ténèbres, il est la lumière : *Si tenebras fugis, lux est*. Si vous manquez de pain, il est votre nourriture : *Si cibum quaeris, alimentum est*. Goûtez-le donc, et voyez combien le Seigneur est doux.

Une fois entrée dans les routes de la perfection, l'âme, dégagée des liens de la matière, supérieure à tout ce qui est emportement, légèreté, passion, ne voit plus, ne sent plus rien de tout ce qui participe à la contagion des choses de la terre. Absorbée tout entière dans la contemplation des choses divines,

elle n'a plus de commerce avec le monde, non pas qu'elle cesse d'en être habitante : elle y demeure, mais dans l'absolue pratique de la justice, de la tempérance, de tout renoncement au péché. Les impressions des sens ne l'affectent plus. Le saint roi David fuyait loin de l'aspect de Saül dans ce sens, non qu'il s'éloignât des lieux où résidait la cour de ce prince ; il fuyait tout contact avec ses mœurs cruelles, désordonnées, toujours tournées au mal. Il fuyait en se tenant attaché à Dieu ; c'étaient ses propres paroles : *Mon âme s'est attachée étroitement à votre suite.* Il vivait dans la retraite, s'isolant des vices du siècle, transportant son âme dans une autre contrée, pour se préparer à former l'alliance spirituelle ; tel qu'autrefois Isaac, lorsque, dans l'attente de l'arrivée de Rébecca, il se disposait à s'unir à cette chaste épouse qui lui apportait en dot les plus riches parures, les mystères ineffables de la grace, les précieux ornements qui décorent et ses oreilles et ses mains, c'est-à-dire les choses merveilleuses que l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ a entendues, qu'elle-même a opérées. Car nous pouvons bien lui appliquer ce qui fut dit à la fille de Bathuel : qu'elle est d'une incomparable beauté, et lui dire, ainsi qu'à Rébecca : « Votre postérité se multipliera jusqu'à mille milliers d'enfants, et vous posséderez les villes de vos ennemis. » Les parures, les richesses de notre église chrétienne, ce sont ces nombreux enfants qu'elle s'est faits du milieu de ses

ennemis. Mais nous pouvons l'étendre aussi sur l'âme, quand, victorieuse des passions, elle se soumet à son empire et qu'elle se livre tout entière aux exercices de la vertu. Toutes deux en possession du céleste Epoux, du véritable Isaac, s'élancent vers lui dans leurs chastes transports, pour lui dire : *Qu'il me donne des baisers de sa bouche.* Ce n'est pas un seul qu'elles demandent, mais plusieurs, tant est vive et pressante l'ardeur de leurs désirs. Le cœur fortement épris ne se contente pas d'un seul témoignage d'amour; il en est avide, il en est insatiable: c'est par-là que se fait reconnaître la flamme dont il est rempli. Ainsi Madeleine, aux pieds du Sauveur, faisait-elle éclater son amour, *parce qu'elle n'avait point cessé, dit Jésus-Christ, de baiser mes pieds, qu'elle a aimé beaucoup, beaucoup de péchés lui sont remis.* A son exemple, l'âme de qui nous parlons brûle de donner et de recevoir ces saints baisers du Verbe, pour être éclairée de la lumière qui apprend à le connaître. Car voilà ce que j'appelle les saints baisers du Verbe divin. Le Dieu-Verbe nous les donne, alors que notre cœur, que la partie essentielle, constitutive de notre être reçoit ces vives effusions d'une lumière surnaturelle, qui se manifestent à notre intelligence; gages précieux de l'alliance nuptiale qu'il vient contracter avec notre âme, et dont le sentiment, la plongeant dans le ravissement de l'allégresse et de la reconnaissance, s'exhale par les paroles du Pro-

phète . *J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré l'esprit au dedans de moi.* Tels sont les épanchements par lesquels le sentiment s'exprime dans les cœurs qu'il unit , et produit au-dchors le bonheur dont ils jouissent au-dedans d'eux-mêmes : c'est aussi par ces ineffables communications que l'âme se trouve attachée au Dieu-Verbe ; qu'il s'opère en elle une sorte de transfusion de l'esprit divin ; de même que ceux qui se donnent ce témoignage d'affection , n'en font pas consister la jouissance seulement dans le rapprochement réciproque de leurs lèvres , mais dans cet abandon qui semble confondre leurs âmes l'une dans l'autre .

Ce n'est pas assez de courir vers le bien-aimé ; elle le prie , elle le sollicite de *l'attirer* à lui-même , impatiente qu'elle est de tenir à lui . Hélas ! tous ses efforts ne seraient pas capables de l'atteindre , s'il ne daignait lui tendre la main . Et il n'attend pas qu'elle implore son secours , lui qui , pour exciter notre confiance nous a dit : « Venez à moi , vous tous qui êtes chargés , dans la langueur et la souffrance , et je vous soulagerai . » Vous l'entendez : c'est lui qui demande à nous attirer , pour que nous ne restions pas en arrière . Mais l'âme qui veut être ainsi attirée doit *courir pour arriver* , comme parle l'Apôtre , autrement elle serait arrêtée à moitié chemin . Nous avons bien tous un grand désir de vous suivre , ô Époux céleste de nos âmes ! et ce désir nous est inspiré par votre grace , comme par l'odeur de vos parfums ; mais

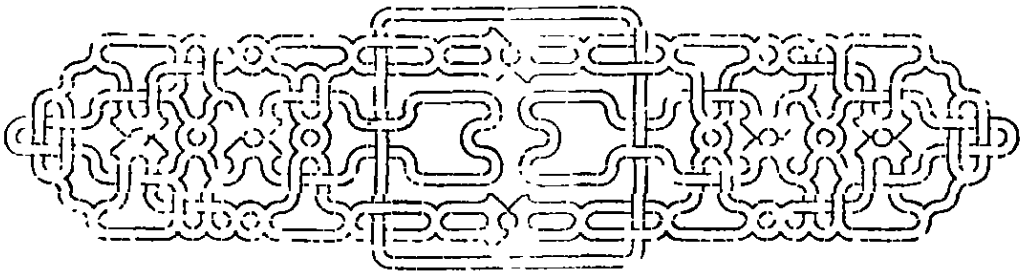
parce que nous ne pouvons égaler votre course, attirez-nous, entraînez-nous, afin qu'étant appuyés sur la force de votre bras, nous ayons la force de suivre vos traces. Car ceux qui sont soutenus par votre divine main ne sentent plus le poids dont ils étaient accablés. Vous répandez sur eux cette huile dont la salutaire onction guérit les blessures du Samaritain.

L'âme qui aspire à cette sublime perfection ne cherche plus que Dieu; que pourrait-elle désirer ailleurs? elle est en possession du souverain bien. Seule, se suffisant à elle-même, elle trouve au-dedans de soi l'abondance de tous les biens. Jamais seule, parce qu'elle est toujours en la présence de Dieu.

Levez-vous donc, hâtez-vous, ô ma bien-aimée. Levez-vous, quittez ces vaines joies du monde, éloignez-vous de tout ce qui tient à la terre, pour venir à moi, ô vous qui sentez la pesanteur de vos chaînes! Venez à moi, en vous élevant au-dessus du monde, à moi qui ai vaincu le monde. Venez près de moi, vous qui êtes déjà belle, d'une beauté toute céleste et qui tient de la vie éternelle; *ma colombe*, déjà pleine de douceur et toute pénétrée des dons de ma grace. Vous n'avez plus à redouter les pièges de l'ennemi, vous qui déjà avez surmonté les tentations du monde.... Venez, sortez de votre corps (de ce corps de péché), dépouillez-vous entièrement; car vous ne pouvez venir jusqu'à moi, si vous ne renoncez auparavant à votre chair, puisque tous ceux qui s'y

trouvent engagés sont loin du royaume de Dieu.... Celui-là est à moi qui est sorti du siècle; il est à moi celui-là de qui la pensée et les regards se dirigent vers moi, qui espère en moi, qui m'a pris pour son partage. Il est à moi celui qui s'isole de tout le reste, qui s'est renoncé à soi-même. Il est tout entier à moi celui-là qui ne craint point de sacrifier pour moi jusqu'à sa propre vie.....





CHAPITRE XV.

Devoirs de la vie chrétienne. — Prière. — Sa nécessité. — Motifs de confiance en Dieu. — Exemple du Sauveur. — Méditations dans les livres saints. — Chants des Psaumes.

« CELUI qui est véritablement chrétien doit publier sans cesse les louanges de son Père et de son Seigneur, et faire toutes ses actions pour sa gloire, selon ces paroles de l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.* Vous voyez quels doivent être les festins des Chrétiens selon St Paul, afin que ce soit plutôt la grace de Jésus-Christ que les viandes qu'on sert sur les tables, qui fasse leur nourriture et leurs délices ; que la fréquente invocation du nom de Dieu contribue davantage à la

subsistance des hommes que le grand nombre de mets que l'on présente devant eux, et qu'ils rassasient plutôt leur faim par des actions de religion et de piété que par la graisse des aliments corporels. *Faites tout*, dit ce grand Apôtre, *pour la gloire de Dieu*. Il veut donc par-là que toutes nos actions soient en vue de Jésus-Christ et en songeant qu'il nous accompagne, de sorte que ce soit lui qui soit l'auteur et le principe de ce que nous faisons de bien, et que nous nous abstenions de faire du mal par la considération de cette familiarité si étroite que nous avons avec lui; car tout homme qui sait que Jésus-Christ est avec lui, rougit de honte quand il est tenté de commettre de méchantes actions.

» Lors donc que nous nous levons dès le point du jour, avant que de sortir de notre chambre, nous devons rendre grace à notre Sauveur, et faire précéder les occupations profanes de la journée par des actes de piété, en le remerciant de ce qu'il nous a conservés la nuit précédente et nous a accordé un sommeil paisible. Ne faut-il pas, en effet, attribuer à Dieu seul la conservation de l'homme pendant qu'il dort, puisque, s'abandonnant au sommeil en oubliant tout ce qu'il avait de vigueur et de force humaine, cet état le prive tellement de ses facultés, qu'il ne sait plus ni ce qu'il est ni où il est, et se trouve dans l'impuissance de se guider ou de se défendre? Il est donc nécessaire que Dieu assiste ceux

qui dorment , puisque d'eux-mêmes ils sont incapables de se procurer aucun secours , et c'est lui seul qui garantit et préserve les hommes des embûches de la nuit , car nul autre ne veille pour eux. Je lui suis donc redevable de la bonté qu'il a de veiller , afin que je puisse dormir en sûreté , car c'est lui qui nous reçoit comme dans le sein d'un doux repos , qui nous conserve comme dans une espèce de sanctuaire de tranquillité et de paix , et qui nous défend contre la lumière par l'obscurité de la nuit dont il nous couvre et nous environne , afin que la malice des hommes , qui nous persécutaient pendant le jour , soit trompée par les ténèbres , et que l'obscurité donne à ceux qui sont las et fatigués la paix qu'ils ne pouvaient obtenir de leurs semblables.

» Nous devons donc en nous levant rendre grâce à Jésus-Christ , et nous armer pendant le jour du signe de la rédemption. N'étiez-vous pas curieux de signes lorsque vous étiez encore engagés dans la superstition du paganisme , et ne recherchiez-vous point alors avec beaucoup de joie les signes qui paraissaient vous promettre des évènements avantageux ? Or , il ne vous en faut pas un grand nombre aujourd'hui : un seul suffit , celui de Jésus-Christ , pour assurer le bonheur et la prospérité de tout le monde. Ceux qui auront consulté ce signe , pour commencer à semer , moissonneront la vie éternelle. Ceux qui l'auront devant les yeux , en entreprenant le grand

voyage du ciel, y arriveront heureusement. C'est donc ce nom qui doit être la règle de notre conduite, et il faut y rapporter tous les moments de notre vie, parce que, comme dit l'Apôtre saint Paul : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Il faut aussi louer Dieu le soir par la psalmodie, et chanter sa gloire, afin qu'ayant achevé tous nos travaux, qui sont autant de combats, nous méritions de goûter la douceur du repos comme le fruit de notre victoire, et que le sommeil qui nous fait oublier toutes nos fatigues en soit comme la palme et la récompense. »

Vous devez prier pour tout le corps de l'Église ; la vraie charité consiste à prier pour chacun des membres qui nous unissent à notre mère. Car si vous ne priez que pour vous seul, il n'y aura que vous seul qui prierez pour vous ; et la prière, qui ne se fait que par un seul, est bien loin d'avoir la même force que celle qui se fait par tous. Un coupable est moins sûr d'être exaucé que celui qui intercède en sa faveur. Quand c'est chacun des chrétiens qui prie pour tous, il s'ensuit que tous prient pour chacun. Si donc vous priez pour tous, tous prieront aussi pour vous.

Après que le Seigneur s'est donné à vous tout entier, croyez-vous qu'il puisse vous refuser quelque chose ? Abandonnerait-il ceux qu'il a prévenus de tant de faveurs, jusqu'à leur accorder des récompenses ? Qu'auriez-vous à redouter ? Que l'on vienne vous accuser auprès de lui ? Qui l'oserait, quand on

vous voit marqués du sceau des élus? Révoquera-t-il ses dons après qu'il vous en a comblés? Effacera-t-il de son cœur ceux qu'il a fait entrer dans sa famille? Vous vous effrayez de la sévérité de ses jugements. Mais réfléchissez quel est celui qui les exerce; c'est à Jésus-Christ qu'il en a remis la commission. Jésus-Christ condamnera-t-il celui qu'il a racheté de la mort, pour qui il s'est sacrifié, dont il regarde la vie comme le prix de sa mort? Ne l'entendrez-vous pas dire à Dieu, son Père, avec son Prophète : *Que me sert-il d'avoir répandu mon sang*, si je prononce un arrêt de mort contre celui que j'ai sauvé? Vous voyez le juge, vous ne voyez pas le défenseur. Pouvez-vous craindre un rigoureux jugement de la part de Celui qui ne cesse d'intercéder pour vous auprès de la miséricorde de Dieu, son Père?....

Quand Jésus prie, ce n'est pas pour lui, mais pour moi. Car, bien que Dieu son Père ait soumis toutes choses à la puissance de son Fils, parce qu'il avait à remplir l'office qu'il s'était imposé en se faisant homme, il veut invoquer en notre faveur, à titre de notre avocat, la clémence de Dieu son Père.

Nous ne devons jamais compter plus fortement sur l'assistance divine que lorsque tous les secours humains semblent nous manquer.

» Demandez de grandes choses quand vous priez, et non des biens passagers et périssables.

» Le cœur a une voix qui ne consiste pas dans le

son extérieur et sensible , mais dans la sublimité des pensées et dans l'harmonie des vertus... Dieu écoute cette voix formée par la piété , voix si pleine de ferveur et de grace. Il ne faut donc pas seulement crier , mais crier de tout son cœur.

» On n'est pas long-temps fort et vigoureux , quand c'est soi-même qu'il faut vaincre. Le combat qu'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres désirs est trop rude pour qu'on puisse , seul , en sortir victorieux ; bientôt l'homme misérable se voit en danger de périr , si son Dieu ne vient à son secours ; s'il ne crie vers lui , du sein de ses frayeurs , en lui disant : *Seigneur , délivrez mon âme !* La victoire est donc réservée à celui seul qui met sa confiance dans la grace et qui ne présume point de ses forces.

» Dieu ne nous pardonne qu'autant que nous l'en prions.

» Je me souviens de vous avoir dit souvent que nous ne devons jamais craindre le bruit et le tumulte de la guerre , et que le nombre de nos ennemis , quelque extraordinairement grand qu'il puisse être , ne doit pas nous épouvanter , parce que , comme dit l'apôtre saint Jean : « Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde ; » c'est-à-dire que Jésus-Christ a plus de force par la protection de ses serviteurs , que le démon n'a de pouvoir pour nous susciter des ennemis. Quoique le démon rassemble ses troupes de toutes parts et qu'il les arme de cruauté

et de fureur contre nous , néanmoins il est aisé de les vaincre et de les détruire , parce que notre divin Sauveur procure à son peuple un secours plus avantageux et l'environne de tous côtés de troupes qui l'appuient. C'est ce que le Prophète nous conjure par ces paroles : *Les anges du Seigneur se campent parmi ceux qui le craignent , pour les mettre en sûreté.* Que si l'ange du Seigneur sauve du péril ceux qui le craignent, quiconque a la crainte du Seigneur ne doit nullement appréhender les barbares, et il ne doit pas redouter la fureur de ses ennemis , pourvu qu'il garde les commandements de Jésus-Christ avec une fidélité inviolable , car les commandements de Jésus-Christ sont des armes qui couvrent les Chrétiens , et la crainte de Dieu bannit de leurs âmes les vaines terreurs. Ces armes qu'il nous a données pour nous défendre , sont la prière, l'aumône et le jeûne , car il n'y a pas de rempart qui ait tant de force que le jeûne pour nous défendre. Celui qui fait l'aumône ne doit redouter ni les voleurs ni les meurtriers ; et il n'y a point de flèche qui porte si loin que la prière pour blesser nos ennemis.

» Voyez-vous quelles sortes d'armes emploie le Sauveur pour défendre l'homme de la malignité de son ennemi, et pour le couvrir et l'environner de toutes parts contre les attraites et les amorces de l'intempérance , car il n'use point de son pouvoir absolu et n'agit pas souverainement comme Dieu ; mais ,

comme homme , il emploie pour sa défense un moyen qui lui est commun avec nous , afin que son âme étant appliquée à se nourrir de la lecture des livres saints , il ne s'inquiète pas de la faim corporelle , et trouve son aliment dans la parole divine. C'est par le désir de cet aliment que Moïse ne se mettait plus en peine de manger du pain. C'est par l'ardeur violente de ce même désir qu'Élie n'a pas ressenti la faim et l'incommodité que lui pouvait causer un très-long jeûne. En effet, quiconque est assez heureux pour être le disciple du Verbe divin, ne peut plus avoir aucun désir d'un pain terrestre et matériel , étant rassasié de la substance solide d'un pain céleste , les choses de Dieu étant indubitablement préférables à celles qui ne sont qu'humaines, et les biens spirituels à ceux du corps. Il est donc juste que ceux qui sont touchés de l'amour de la véritable vie , souhaitent ce Pain qui fortifie le cœur des hommes par une substance insensible....

» Repassez dans votre esprit nuit et jour les divines Ecritures ; car , si vous consultez un Juif et un docteur de l'ancienne Loi , il ne vous pourrait rien répondre qui ne soit tiré de ce que contiennent ces livres saints. On ne parle nullement dans leurs synagogues des affaires temporelles ; ils se succèdent continuellement les uns aux autres , de peur qu'il ne se trouve dans leurs assemblées quelque vide et quelque intervalle pendant lequel on cesse de s'occuper de

cette divine parole. Et vous, Chrétien, qui avez Jésus-Christ pour maître, vous ne faites que dormir; et ne craignez-vous pas que l'on dise de vous : *Ce peuple ne m'honore pas même des lèvres.* Car au moins le Juif l'honore des lèvres. Que si le cœur de ce peuple qui l'honore des lèvres est éloigné de Dieu, comment le votre pourrait-il en être proche; puisque vous ne l'honorez pas même extérieurement? Jusques à quand vous laisserez-vous occuper entièrement du sommeil des affaires temporelles, de l'inquiétude de cette vie, du soin des choses de la terre. Partagez du moins votre temps entre Dieu et le monde, et, puisque vous ne pouvez pas toujours vous appliquer aux affaires de ce siècle, et que les ténèbres de la nuit vous en ôtent le moyen, occupez-vous de Dieu, trouvez vos délices dans la prière, chantez des psaumes afin de ne vous point endormir, dérobez quelque chose à votre sommeil par un larcin qui soit utile à votre âme; allez à l'église dès le matin, offrez à Dieu les prémices de votre dévotion, et après cela, s'il se trouve quelque nécessité de vous engager dans les affaires du siècle, rien ne vous empêchera de lui dire : *Mes yeux se sont levés vers vous avant le jour pour méditer votre loi.* Et vous pourrez ensuite vaquer en paix à vos affaires. Qu'il est doux de commencer la journée par des hymnes et des cantiques ! »

Le livre des Psaumes est le charme de tous les âges; il convient à toutes les conditions de la vie.

Les maîtres du monde comme les peuples aiment à faire retentir le chant des psaumes. On les chante près du foyer domestique ; dehors , on les répète. Un psaume dissipe les frayeurs de la nuit , délasse des travaux de la journée. Les échos des rochers redisent le chant des psaumes , et les cœurs qui en avaient la dureté s'amollissent aux accents de la lyre du Prophète. Nous en avons été les témoins : nous avons vu des âmes , jusque-là inaccessibles à la pitié , s'attendrir à nos sacrés cantiques. Dans ce divin livre se rassemble tout ce qui instruit , tout ce qui plaît. On les chante par goût pour le chant , on les apprend pour s'instruire , et l'on n'oublie guère ce que l'on a eu du plaisir à confier à sa mémoire.

Dieu veut être non-seulement loué , mais apaisé par nos cantiques.

Les Psaumes suffisent à tous nos besoins. J'y trouve la loi qui enseigne , l'histoire qui instruit , la prophétie qui apprend l'avenir. J'y trouve une morale parfaite qui touche le cœur et persuade l'esprit.

Bien que l'Écriture , qui est tout entière de la main de Dieu , soit partout animée de l'esprit de son divin Auteur , des livres divers qui la composent , celui qui l'emporte sur tous les autres , c'est le livre des Psaumes. Moïse , de qui nous avons l'histoire des faits , écrite en prose , après le passage miraculeux de la mer Rouge , contemplant les ruines de l'armée égyptienne ensevelie sous les eaux avec son roi Pha-

raon , et se sentant transporté d'un sublime enthousiasme , chante en l'honneur du Seigneur un cantique triomphal. Marie , à la tête des femmes , formait aussi un chœur qui s'unissait à lui pour chanter : « Célébrons la gloire du Seigneur qui s'est manifesté avec magnificence ; il a renversé dans la mer Pharaon et sa cavalerie. » Après la lecture du livre de la Loi , Moïse , voulant rendre plus durable encore l'impression qu'elle avait faite sur les cœurs , en fit une sorte d'abrégé dans son cantique commençant par ces mots : *Cieux , prêtez l'oreille , et je parlerai.*

Le chant de nos cantiques monte jusqu'au cœur de Dieu dont ils célèbrent la louange , dont ils apaisent la justice.... Il en redescend comme une rosée céleste qui se répand sur les âmes fidèles , les pénètre , y fait germer des fruits de grace et de bénédiction.

Mais de tous ceux qui nous ont laissé des cantiques , David est plus particulièrement qu'aucun autre celui dont le Seigneur avait fait choix pour faire éclater , de la manière la plus soutenue , le saint enthousiasme dont les autres nous offrent quelques étincelles.

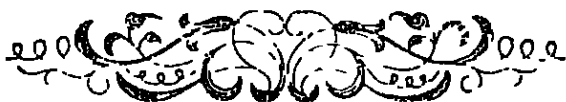
Chacune des parties de l'Écriture a donc son caractère qui la distingue. Les livres historiques nous apprennent les faits ; ceux qui contiennent la loi nous en présentent les commandements ; les livres prophétiques annoncent les choses futures ; les livres sapientiaux donnent la règle des mœurs. Le livre des psaumes enchérit sur tous ; il fournit à toutes

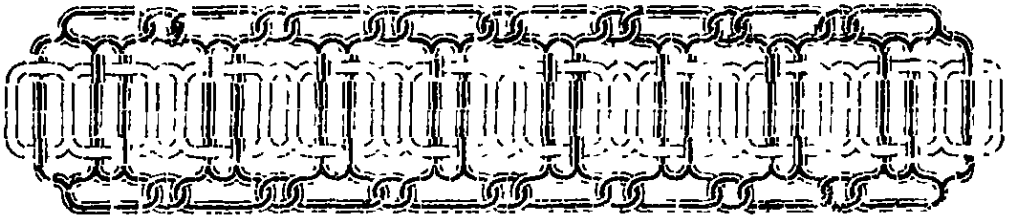
les conditions de la vie humaine un remède salutaire, le mieux approprié aux affections particulières qui dominent dans le cœur de chacun de nous. C'est une école ouverte à tous : chacun est sûr d'y trouver le genre d'exercice le mieux fait pour diriger ses dispositions particulières à la vertu, et lui faire obtenir le prix du combat. Un seul de ces psaumes présente aux amateurs de l'antiquité le tableau en raccourci de toute l'histoire de nos pères, de nature à la fixer aisément dans tous les souvenirs ; un autre développe le grand principe de la charité ; un autre épouvante le pécheur par la menace du courroux céleste ; un autre invite à la patience, dont il expose de sublimes exemples. Veut-on opposer de puissantes armes aux traits du malin esprit ? qu'on lise les psaumes ; c'était par le chant des psaumes que David mettait en fuite le démon dont Saül était obsédé.

Mais ce qui en détermine surtout l'excellence, c'est le caractère prophétique dont ils sont empreints. Ce qui n'est qu'indiqué ailleurs, se trouve ici énoncé clairement, à savoir : le Messie, Jésus-Christ, sa naissance, sa vie mortelle, sa passion, sa mort, sa résurrection, sa glorieuse ascension dans le ciel. Ce que David avait exprimé dans sa prophétie, c'est précisément ce que Jésus-Christ est venu manifester dans sa prédication....

L'instruction la plus solide s'y réunit à l'onction la plus touchante : Tout s'y trouve, et les modula-

tions de l'amour pour le bien-aimé , et les vives ardeurs de la charité , et toutes les profondeurs des mystères divins , et les révélations les plus cachées , et les témoignages de la résurrection , et les récompenses qui nous sont promises. J'y apprends à fuir le péché , à ne pas rougir de l'humble aveu de mes fautes. Quand on voit un prince si accompli , un si grand prophète en donner l'exemple , qui pourrait , ou vouloir dissimuler ses fautes , ou ne pas travailler à les prévenir ?





CHAPITRE XVI.

Temples du Seigneur. — Autels. — Respect du sanctuaire. — Sacrements de la loi nouvelle. — L'Eucharistie, véritable Corps et Sang de Jésus-Christ. — Vertu des paroles de la Consécration. — Communion. — Pain eucharistique, nourriture et remède de nos âmes.

QU'AVONS-NOUS prétendu faire en construisant des temples au Dieu du ciel ? Était-ce seulement pour écouter ses louanges, pour lui adresser vos vœux et vos prières ? Partout vous pouvez remplir ce devoir ; vos maisons sont un sanctuaire où vous pouvez prier ; votre cœur est un autel où vous pouvez sacrifier. Était-ce pour nous rappeler simplement l'idée et le souvenir d'un Être suprême ? Toute la nature, tous ses ouvrages célèbrent sa gloire ; et pour rappeler sa mémoire, faut-il à Dieu d'autres voix que le concert de toutes les créatures ? L'univers est son

temple, et l'homme en est le prêtre. Si l'homme n'eût pas été ingrat et rebelle, le spectacle de tant de merveilles aurait suffi à lui rappeler ses devoirs envers son Dieu. Et l'aurore, chaque jour ouvrant sa carrière brillante; les fleuves, sans tarir, tombant des montagnes et serpentant dans les plaines; l'azur du firmament; l'émail des prairies; les trésors des moissons; tout, depuis le cèdre superbe jusqu'à l'arbrisseau des vallées, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte rampant sous terre, ont été pour l'homme une source continuelle d'adoration et de louange envers l'Être suprême. Mais devenu insensible à ces miracles chaque jour renaissants, plongé dans le sommeil de l'indifférence au milieu de tant de merveilles, et les astres n'annonçant plus à l'homme ingrat la gloire de leur Auteur, il a fallu appeler l'art au secours de la nature, et que le nom de Dieu, effacé de son cœur, parût gravé sur le frontispice des temples; que chaque jour, chaque instant, on y entonnât publiquement des hymnes et des cantiques, pour le ramener malgré lui au culte qu'il doit à la divinité, ranimer sa reconnaissance et confondre son ingratitude. La gloire du Dieu du ciel publiée, reconnue, attestée dans ses temples, sur la terre, voilà donc le vœu de tous les peuples, l'intention de tous les hommes, le but de la religion. C'est dans cette pensée que le Prophète, frappé d'une juste admiration, ordonne à l'univers de se

taire devant lui : *Sileat à facie ejus omnis terra.*

Quand nous brûlons l'encens sur l'autel du Seigneur, son ange est présent; n'en doutez pas, puisque Jésus-Christ lui-même s'y trouve présent, puisqu'il y est la victime qui s'immole.

Quelle indignité d'y parler, de s'y livrer à de frivoles entretiens, d'y interrompre, par de bruyantes conversations, ou les solennités, ou le silence des saints mystères; d'y troubler, par des irrévérences, l'efficacité des prières que la voix des ministres adresse au Seigneur pour le salut de tous!

Les païens eux-mêmes gardent un religieux silence en présence de leurs idoles. « Un jour, disent leurs écrivains, qu'Alexandre de Macédoine offrait un sacrifice à ses dieux, un jeune enfant qui se trouvait auprès de lui, chargé d'allumer le feu, vint à recevoir sur le bras un charbon ardent: quelque vive que fût sa douleur, ce jeune homme ne témoigna pas la moindre émotion et resta constamment immobile, le respect pour sa religion le rendant supérieur aux mouvements de la nature.... » Quoi donc, vierges chrétiennes! au milieu des plus saints mystères, aurez-vous moins de force et de vertu que les infidèles?

Les sacrements de la loi nouvelle, à le bien prendre, remontent beaucoup plus haut que l'ancienne loi. La preuve? Les Juifs ne vont pas au-delà d'Abraham. Avant Abraham, nos mystères-

existaient ; Melchisedech offrit le pain et le vin.... Qu'était-ce que Melchisedech ? On l'appelle *roi de justice*, *roi de paix*. Ces titres peuvent-ils appartenir à un homme ? ils ne conviennent qu'à Celui qui seul a droit de dire : *Je vous donne ma paix*.

Melchisedech nous est présenté encore comme étant sans père ni mère : en quoi il est l'image du Fils de Dieu.... L'auteur de nos sacrements, quel est-il donc ? si ce n'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand le Fils de Dieu parlait aux Juifs de ce sacrement il ne disait pas : *Ego sum cibus* ; je suis la viande ; mais il leur disait : *Caro mea verè est cibus* ; ma chair est la viande dont il faut que vous soyez spirituellement nourris. Ce n'est point l'âme, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistic, c'est sa chair.

Considérez quel est le plus excellent ou de cette manne que Dieu donnait aux Israélites dans le désert, appelée le Pain des anges, ou de la chair de Jésus-Christ, laquelle est le corps de la vie même. Celle-là tombait du ciel ; celle-ci est au-dessus du ciel, et elle est la manne du Seigneur des cieux. Celle-là était sujette à se corrompre quand on la gardait d'un jour à l'autre, et celle-ci est tellement éloignée de la corruption, que quiconque la mange avec piété deviendra lui-même incorruptible. L'eau coula d'un rocher en faveur des Juifs ; mais pour vous coule le

sang de Jésus-Christ même. Cette eau les désaltéra pour quelques heures ; le sang de Jésus-Christ vous lave et vous purifie pour toute l'éternité. Le Juif boit et a encore soif ; mais quand vous aurez bu de ce saint breuvage , vous ne serez plus altéré. Cette nourriture et ce breuvage de l'ancienne loi n'étaient que des figures et des ombres ; mais cette nourriture et ce breuvage sont la vérité. Que si ce qui n'était que l'ombre excite votre admiration , combien grande doit être la chose même ? En effet , la lumière est bien plus excellente que l'ombre ; la vérité que la figure ; le corps du Créateur du ciel l'est bien plus que la manne tombée du ciel.... Vous me direz peut-être : Je vois autre chose ; comment m'assurez-vous que je reçois le corps de Jésus-Christ ? Prouvons que ce n'est pas ce que la nature a formé , mais ce que la bénédiction a consacré ; et que la bénédiction a plus de force que la nature , puisqu'elle change la nature même. Moïse tenait un bâton en sa main , il le jeta à terre , et il devint un serpent. Les eaux des fleuves d'Egypte étaient pures , et tout-à-coup on les vit couler en sang. Le peuple d'Israël était altéré ; Moïse frappe le rocher , et il en sort de l'eau. Si la bénédiction des hommes a le pouvoir de changer la nature , que dirons-nous de la consécration divine , où les paroles mêmes du Seigneur opèrent ? Car ce sacrement que vous recevez est formé par les paroles de Jésus-Christ. Que si la parole d'Elie a pu faire

descendre le feu du ciel, la parole de Jésus-Christ ne pourra-t-elle pas changer la nature des éléments? Vous avez lu dans l'histoire de la création du monde que Dieu ayant parlé, toutes choses ont été faites. La parole donc de Jésus-Christ, qui a pu du néant faire ce qui n'était pas, ne peut-elle pas changer ce qui est en ce qui n'était point? Car il n'y a pas moins de pouvoir à donner l'être qu'à le changer. Mais pourquoi employer ici les raisonnements? servons-nous plutôt des exemples que Jésus-Christ nous fournit; et, par celui de son incarnation, établissons la vérité du mystère de son Eucharistie. Est-ce selon l'ordre naturel que Jésus-Christ est né de Marie? N'est-il pas évident, au contraire, que c'est par un miracle qu'une vierge est devenue mère? Or, ce corps même que nous produisons par la parole, est le même qui est né d'une vierge. Pourquoi chercher l'ordre de la nature dans la production du corps eucharistique de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ est né d'une vierge contre l'ordre de la nature? C'est la véritable chair de Jésus-Christ qui a été crucifiée et ensevelie; c'est donc elle aussi qui est véritablement dans ce sacrement. Jésus-Christ le déclare lui-même, disant : *Ceci est mon corps*. Avant la consécration qui se fait par ces paroles célestes, on donne à cela un autre nom; mais après la consécration cela est nommé le corps de Jésus-Christ. Il dit lui-même que ce qui est dans le calice est son sang. Avant la consécra-

tion, cela s'appelle d'un autre nom; mais après la consécration on l'appelle sang, et vous répondez *amen*, c'est-à-dire il est vrai. Croyez donc de cœur ce que vous avouez de bouche, et que vos sentiments intérieurs soient conformes à vos paroles. Jésus-Christ est dans ce sacrement, parce que ce sacrement contient le corps de Jésus-Christ. Ce n'est donc pas une nourriture corporelle, mais spirituelle; car le corps de Dieu est spirituel comme Jésus-Christ est le corps du divin esprit, parce que Jésus-Christ est esprit. Cette viande céleste fortifie notre cœur; ce breuvage remplit de joie le cœur de l'homme. Après donc avoir reçu ce sacrement, soyons persuadés que nous sommes régénérés, et ne disons pas : Comment avons-nous pu être régénérés? Il ne faut point chercher l'ordre de la nature là où est l'excellence de la grace.

On venait de toutes parts acheter du blé des mains de Joseph : partout ailleurs régnait la famine. Il n'y a que famine pour ceux qui ne reçoivent pas leur pain des mains de Jésus-Christ.

La manne que l'on gardait jusqu'au lever du soleil cessait d'être bonne à manger, pour marquer qu'aussitôt que le Soleil de justice serait levé et que les sacrements du corps et du sang de Jésus-Christ brilleraient avec éclat, ces mystères anciens et imparfaits cesseraient, et que le peuple fidèle ne serait plus nourri que de ce nouvel aliment.

Vous m'allez dire, ce n'est là qu'un pain commun.

Oui, avant la consécration. Mais après la consécration, de pain qu'il était, il est devenu la chair de Jésus-Christ, par la vertu des paroles de Jésus-Christ lui-même. Partout ailleurs, le prêtre prie en son propre nom; ici, les paroles qu'il profère sont celles de Jésus-Christ; c'est donc la parole de Jésus-Christ qui opère ce sacrement. Et quelle est-elle? La même qui a fait le ciel et la terre. Avant la consécration ce n'était qu'un pain matériel; après la consécration, je vous le répète, je vous l'affirme, c'est le corps de Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ lui-même a parlé, est-il permis de douter de la vérité de sa parole? La parole d'Elie a pu faire descendre le feu du ciel pour consumer sa victime. Qu'était-ce cependant que le sacrifice d'Elie, en comparaison du sacrifice de Jésus-Christ? et la parole de Jésus-Christ ne pourrait transformer les substances pour nous donner notre victime! Sa toute-puissance a créé ce qui n'existait pas; son amour ne pourra-t-il pas changer ce qui était? l'un est-il plus difficile, plus impossible que l'autre?

Ce n'est donc pas en vain qu'après l'avoir reçu vous dites *amen*, déclarant par cet acte de foi et cet aveu public, que vous croyez que c'est le vrai corps de Jésus-Christ.

Non pas seulement le pain matériel nécessaire à l'aliment du corps; mais le pain de la plus excellente substance, le pain de la vie éter-

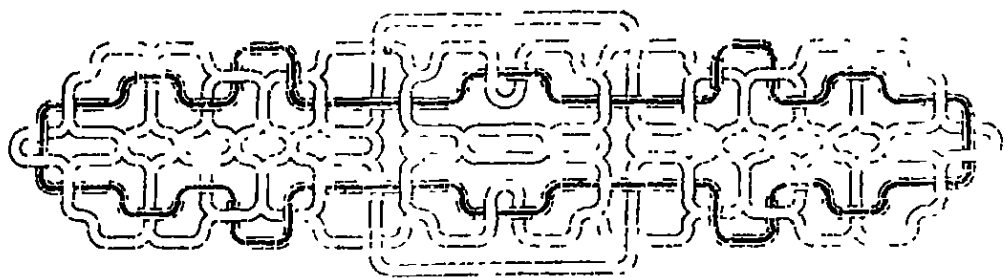
nelle qui donne la nourriture et la force à l'âme.

Si c'est un pain quotidien, pourquoi n'en faites-vous usage qu'une fois l'an ? Prenez chaque jour ce qui doit vous profiter chaque jour. Vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour. Quand on n'est pas digne de le manger chaque jour, on ne l'est pas plus une fois dans l'année. Vous le savez, nous vous le disons tous les jours, que toutes les fois que nous offrons le saint sacrifice, nous vous rappelons la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur et la rémission des péchés; et vous ne vous empressez pas de recevoir tous les jours ce pain de chaque jour ! Quiconque est blessé cherche un remède pour se guérir. Nous le sommes tous, puisque tous nous péchons. Or, le remède de nos blessures, c'est le vénérable et céleste sacrement.

Nul cependant ne reçoit Jésus-Christ pour nourriture s'il n'a auparavant été guéri. Mais lorsqu'il appelle les hommes au festin céleste, son appel même les guérit avant qu'ils n'y viennent. S'il s'en trouve de boiteux, ils reçoivent auparavant la force de marcher pour y venir; s'il y en a d'aveugles, il est nécessaire qu'ils soient éclairés pour pouvoir entrer dans sa maison sainte. Ainsi l'ordre du mystère sacré est gardé en tout, qui est que les plaies soient guéries par la rémission des péchés, avant qu'on donne avec abondance la nourriture qui se distribue sur cette table céleste.

Au reste , vous savez , vous ne pouvez l'ignorer , que ces sortes de communions , quelque rares qu'elles soient , sont toujours trop fréquentes ; puisque , si Jésus-Christ entrant dans notre cœur n'y aperçoit son esprit et sa vie , loin d'être un Dieu d'amour qui vous sanctifie , il ne sera qu'un Dieu vengeur qui vous condamne et vous réproûve : *Si non mutas vitam , magis occiditur quàm vivificatur.*





CHAPITRE XVII.

Élévation de l'âme vers Dieu. — Brièveté de la vie humaine. — Vanité des plaisirs terrestres. — Dangers du monde. — S'affranchir des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ.

« HEUREUX, dit l'Écriture, ceux qui mettent en vous leur appui, ô mon Dieu, et qui n'ont dans le cœur d'autre désir que celui d'aller à vous. » Il n'y a que le secours divin qui puisse nous obtenir cette victoire. Ici-bas, ce sont tous les sens qui conspirent contre nous. Tout ce qui est dans le siècle est vanité, dit le Sage. Pour n'être pas atteint par la contagion du siècle, que faut-il faire? Chercher le Verbe dans Dieu; pour cela, renoncer au monde, s'isoler de la terre, se détacher des vaines nécessités du siècle, contempler Dieu dans ses œuvres, à

l'exemple des saints patriarches ; fuir le monde , s'échapper comme le timide passereau sur les montagnes , si l'on ne peut , comme l'aigle , prendre son essor dans les cieux.

La fuite que je demande , c'est la fuite du vice et de tous ceux qui s'y adonnent , la fuite de l'intempérance et de la volupté ; c'est de détourner les yeux de dessus l'étrangère , la langue de tout discours impudent , les pieds de toute société mauvaise. On s'égare bientôt sur les pas de guides infidèles.

La vie est un chemin où vous marchez ; à chaque pas que vous y faites , vous voyez les objets s'éloigner et fuir derrière vous. Vous les voyez qui passent , et vous passez avec eux. Vous avez vu des arbres rians , des prairies verdoyantes , des fontaines d'une eau transparente et cent objets qui nous divertissent. On veut les voir , on s'arrête à les considérer : vous y fixez la vue , et vous voilà passés. Au milieu , rochers escarpés qu'il faut gravir , chemin raboteux à traverser , montagnes , forêts à franchir ; ennuis , dégoûts. On le dit , et déjà l'on est au bout de la route. Telle est la vie humaine. Rien de constant , ni dans le bien ni dans le mal. Voyageur d'un moment , ne vous laissez donc pas enfler par la prospérité ni décourager par l'adversité ; marchez au but , ne vous arrêtez pas , si vous voulez arriver. Seulement choisissez bien le sentier par où vous devez marcher ; il y en a deux : l'un d'iniquité , l'autre de justice. Vous avez la liberté

du choix : le dernier plus étroit , l'autre plus large : dans le premier , carrière ouverte aux passions ; banquets , divertissements , joyeux concerts ; dans l'autre , abstinences , larmes , gémissements ; aussi le dernier est-il moins battu. On préfère la douce pente qui entraîne dans le mal.

Le malheur veut que le perfide attrait des vanités terrestres s'insinue dans les âmes , y répand des vapeurs qui les offusquent , retrace à la pensée les objets mêmes dont on voudrait s'éloigner , transporte sur eux nos affections ; en sorte qu'il devient difficile de s'en garantir , plus difficile encore de s'en détacher absolument. Nous ne disposons pas entièrement de notre cœur ; nos distractions nous emportent , elles nous entraînent loin de nos projets les plus salutaires , nous ramènent à l'amour des choses terrestres , nous engagent dans la séduction des plaisirs qu'elles promettent , et , dans le temps même où nous voulons nous élever au-dessus d'elles , nous font ramper sur la terre.

La volupté vous appelle , couronnée de guirlandes , parfumée d'essences qui ne sont pas celles de Jésus-Christ ; étalant sous vos yeux ses trésors , vous promettant une fidélité constante , des plaisirs nouveaux ; plus de frein ni de discipline sévère ; plus d'avertissements ni de maître ; plus de soucis ni d'inquiétudes ; sommeil tranquille , désirs toujours renaissants , toujours satisfaits ; palais où se réunissent tous

les ornements de l'art, où le luxe brille de tout son éclat; tables somptueuses, chargées des vins les plus délicats; air parfumé des plus douces odeurs : là viennent se réunir des convives bruyants; là banquets joyeux, danses folâtres, rires désordonnés, éclats tumultueux, ivresse, confusion, tout contre les besoins de la nature. Attendez au lendemain. Cependant, la volupté debout au milieu de ces cœurs d'hommes et de femmes mêlés ensemble : « Buvez, leur dit-elle, abandonnez-vous à votre ivresse; tombez à mes pieds pour ne vous relever jamais. Celui-là sera le premier à ma cour qui se sera le plus égaré; celui-là est à moi qui n'est plus à lui-même : mes premières faveurs pour celui qui se sera le plus oublié. La coupe d'or de Babylone est dans mes mains. »

Élevons notre âme au-dessus de ce lit de la chair, et tâchons de sortir de cette espèce de sépulcre; dégageons-nous des entraves du corps; abandonnons tout ce qui est de ce monde, pour que l'ennemi, lorsqu'il viendra, ne trouve plus rien en nous qui lui appartienne; marchons vers l'éternité; que notre âme prenne son essor et s'élançe, soutenue par l'amour et la charité, vers le céleste séjour; levons-nous, quittons tout ceci, quittons tout ce qui est de la terre et des temps; car Jésus-Christ a dit : « Levez-vous, sortons d'ici. » Il veut que chacun de nous tourne en haut ses yeux qui s'abaissaient vers la terre,

relève son âme couchée dans la fange et la dirige vers la suprême grandeur, réveille enfin cet aigle dont il est dit : « Sa jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. » C'est à l'âme que s'adressent ces paroles. Que notre âme, comme l'aigle, plane donc au-dessus des basses régions de l'air ; qu'elle s'élève au-dessus des nuages ; que, brillante d'un nouvel éclat, elle aille chercher vers le ciel des lieux où il n'y a plus de pièges à craindre pour elle. L'oiseau qui descend du haut des airs ou qui ne sait pas s'y élever, est pris dans les filets ou tombe dans quelques autres embûches. Que notre âme aussi craigne de s'abaisser vers les choses de ce monde. L'or est plus dangereux que les filets et l'argent plus dangereux que la glu ; la richesse est une embûche ; l'amour même est un piège. Sous cet or est caché le lien qui va nous étrangler ; cet argent va servir à nous enchaîner, et la main qui s'avance pour saisir un trésor va se trouver éternellement retenue. Quelle est donc cette vaine richesse que nous voulons acheter par le sacrifice de notre âme ? Le monde tout entier est trop petit pour être mis à un si haut prix : « Que servirait à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? » Que demanderas-tu donc en échange de ton âme ? L'or, l'argent ne peuvent la racheter ; ils la perdent au contraire. Dans les femmes il est aussi un charme qui nous séduit et nous retient : l'amour est une chaîne, la tristesse est une chaîne,

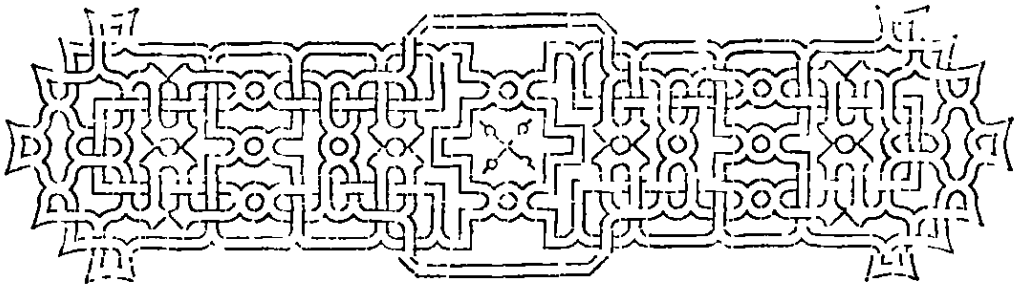
la colère est une chaîne , toutes nos passions sont des chaînes qui pèsent sur nous , ou plutôt ce sont des fers aigus qui traversent notre âme et la clouent au corps. Fuyons donc ces maux ; « que notre âme s'élève jusqu'à l'image et à la ressemblance de Dieu. » Fuir le mal, c'est ressembler à Dieu , et les vertus nous rapprochent de son image. C'est pour cela que les premières couleurs dont le Créateur nous avait ornés étaient celles des vertus. « Voilà , dit-il , ô Jérusalem ! que j'ai peint tes murailles. » Que notre négligence ne vienne pas , comme une éponge , effacer ces divines couleurs dont notre âme était ornée. Le Seigneur a dit encore : « J'ai peint des murailles qui pussent repousser l'ennemi : car l'âme a ses murailles au-dessus desquelles elle domine , et elle dit : « Je suis une ville forte , je suis une ville assiégée. » Or voilà les murs qui l'entourent , qui la défendent contre l'ennemi , et l'on peut dire que l'âme est réellement comme une muraille qui se place à l'entrée du camp. Aussi dit-elle elle-même dans le Cantique des Cantiques : « Je suis une forteresse , et mon sein est une tour. » Bonne est la forteresse dont Dieu se représente l'image , comme il dit lui-même : « J'ai peint sur la paume de mes mains l'image de tes remparts ; et tu es sans cesse présente à mes yeux. » Bonne est l'âme qui a Dieu pour spectateur , et qui est entre ses mains comme cette âme prophétique qui se remettait tout entière entre les mains du Seigneur , et

« qui était en présence de Dieu. » « Car l'œil de Dieu ne s'éloigne point des justes. » Et aussi l'épouse du Cantique des Cantiques s'écrie : « J'étais devant ses yeux comme y trouvant la paix. » Celle-là est bien protégée, qui peut parler de ce qu'il est donné de comprendre et enseigner ce qu'il faut pratiquer. Cette âme, forte de sa fécondité et semblable à l'épouse, entre dans le jardin; elle y trouve l'époux assis et causant avec les amis, elle lui dit : « O toi qui es assis dans le jardin, tes amis t'écoutent; fais-moi entendre ta voix; fuis, mon bien-aimé. » Elle engage l'époux à fuir, parce que déjà elle sent qu'elle peut le suivre, lorsqu'il va fuir au-delà de tout ce qui est terrestre elle veut qu'il fasse comme le jeune daim qui fuit loin des toiles : car déjà elle veut elle-même et fuir aussi, et prendre son essor au-delà de ce monde. C'est là que Platon avait pris l'idée de ce jardin qu'il appelle tantôt le jardin de Jupiter, tantôt le jardin de l'esprit; car il fait de Jupiter le dieu et l'esprit de toutes choses. Il y fait entrer l'âme, qu'il appelle *Penia*, pour se rassasier des fruits et des richesses que renferme ce jardin où le dieu se repose lui-même, enivré d'un breuvage qui l'emporte sur le nectar. Il est clair qu'il a pris ceci dans le livre des Cantiques, où l'âme attachée à Dieu entre aussi dans un jardin spirituel, « où les vertus sont comme des fruits abondants, et les paroles comme des fleurs. » Et qui ne sait pas que, sous la figure de ce paradis que nous présente la Ge-

nèse, « comme contenant l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal, et d'autres arbres, » on a pensé qu'il fallait comprendre l'abondance de toutes les vertus et les transporter dans le jardin spirituel de l'âme? C'est de ce jardin que veut parler Salomon dans le Cantique des Cantiques, ou plutôt c'est de l'âme elle-même. Ainsi il est écrit : « Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin fermé, une source scellée, et le paradis est en toi. » Et plus bas l'âme à son tour s'écrie : « Venez, vents du midi; venez, aquilon; soufflez dans mon jardin, et que tous mes parfums s'exhalent en abondance; que mon bien-aimé vienne dans son jardin. » Combien même n'est-il pas plus beau de voir ici-bas l'âme, ornée de toutes les vertus comme d'autant de fleurs, représenter un jardin ou renfermer en elle-même le paradis tout vivant ! Et le Verbe du Seigneur est appelé à descendre dans le jardin, afin que l'âme, fertilisée par cette rosée du Verbe divin et enrichie de son abondance, porte des fruits abondants. Et le Verbe de Dieu se nourrit des vertus de l'âme; et lorsqu'il trouve une âme sounise et pleine de vertus, il cueille ces fruits et demeure en elle avec joie; et lorsque le Verbe de Dieu est descendu en elle, elle distille les parfums de ses divins accents; et le souffle embaumé de toutes les graces se répand au loin autour d'elle. Aussi l'époux s'écrie (et cet époux de l'âme, c'est le Verbe de Dieu, auquel l'âme est unie par une sorte de nœud légitime) :

« Je suis entré dans mon jardin, ma sœur, mon épouse; j'ai recueilli la myrrhe et les parfums qui y croissent pour moi; j'ai mangé le miel de mes rayons; j'ai bu mon vin et mon lait. Mangez, mes amis; buvez et enivrez-vous, mes bien-aimés: pour moi je dors et mon cœur veille. » Connaissons donc ces fruits et cette nourriture dont se repaît le Seigneur, et qui lui donnent de la joie. Il se réjouit si celui qui a péché se mortifie, s'il efface sa faute, s'il ensevelit et abolit à jamais son iniquité: car l'encens alors s'élève de ce tombeau; mais le péché n'est mort que lorsqu'il ne peut réellement plus revivre. Les blessures faites par le péché sont baignées du baume de la parole divine. Le Verbe céleste donne d'abord une nourriture plus forte et comme un pain plus nourrissant; puis d'autres paroles plus suaves sont envoyées comme un doux miel pour fermer la plaie. Ailleurs encore Salomon nous apprend que la parole est notre nourriture, lorsqu'il dit: « Les bons discours sont comme des rayons de miel. » C'est dans ce jardin que se trouvent les salutaires paroles: l'une pour vaincre le péché, l'autre pour combattre l'injustice, l'autre pour tuer l'orgueil et l'ensevelir en quelque sorte; et elles s'y trouvent toujours lorsqu'un pécheur renonce à ses erreurs. Il y a ensuite une parole plus forte qui affermit le cœur de l'homme en le nourrissant de l'aliment plus puissant des célestes Écritures; il y a aussi des paroles persuasives, douces

comme le miel , et qui savent cependant , par leur douceur même , agir sur la conscience du pécheur ; il y a aussi une parole dont l'esprit est plus vivifiant , « qui enivre comme le vin et qui répand la joie dans le cœur de l'homme ; » il y a aussi une parole pure et candide comme le lait. C'est de cette nourriture de suaves et salutaires paroles que l'époux dit à ses amis : « Mangez et buvez , enivrez-vous , mes bien-aimés. » Or ses amis sont ceux qui le suivent et qui assistent à cette divine union. C'est aussi de cette nourriture que l'âme de l'épouse se repaissait elle-même , « car chacun boit dans sa propre coupe et puise dans sa propre source ; » et doucement enivrée , elle dormait pour le monde , elle veillait pour Dieu. Et comme la suite nous le montre , Dieu le Verbe demandait « que la porte de cette âme lui fût ouverte pour la remplir lui-même tout entière par sa présence. » Nous retrouvons là les convives de Platon , le nectar composé de vin et de miel prophétique , et ce doux sommeil et cette vie perpétuelle dont il fait la nourriture de ses dieux : « Car le Christ est la vie. » Quand l'âme est fortifiée par l'aliment de cette parole , elle s'en va vers le Verbe divin ; et toute âme qui s'affranchit de la servitude et qui s'élève au-dessus des corps , suit le Verbe qui l'appelle.



CHAPITRE XVIII.

Espérance chrétienne. — Immortalité de l'âme prouvée par la raison et par la foi. — Joies du ciel. — Félicité des justes.

TOUTES les fois que Notre-Seigneur veut nous exciter au saint mépris des choses d'ici-bas, il nous propose les récompenses promises à la vertu; mais aussi, pour relever notre faiblesse, il nous fait entrevoir des récompenses, même dès la vie présente. Il en coûte à notre nature de porter la croix, de s'exposer aux périls, à la mort, de renoncer à soi-même, d'avoir à combattre ses affections secrètes, et la vertu la plus ferme a peine à échanger ce qu'elle a sous les yeux, contre ce qui n'existe que dans l'avenir. Une espérance qu'il faut acheter par des

sacrifices , des biens reculés dans une perspective lointaine , à conquérir par la privation volontaire des jouissances présentes , les hommes ne se déterminent à tout cela que bien difficilement. Notre généreux et sensible législateur ne l'ignorait pas. Il a voulu prévenir les découragements et les ennuis qui s'attachent à la pratique de la vertu , en balançant par de continuelles vicissitudes l'amour naturel qui nous attache à la vie , et l'aversion que nous avons de la mort.

Le corps est humain , l'âme est divine. Notre-Seigneur a dit : « J'ai le pouvoir de déposer mon âme , et j'ai le pouvoir de la reprendre. » L'âme ne meurt donc pas avec le corps , puisqu'elle peut être déposée et reprise , et « remise entre les mains de votre Père éternel. » Mais on va dire que cette faculté appartient à Jésus-Christ seul , quoiqu'il eût revêtu toute la nature humaine. Il serait trop long de discuter cette haute question. Pour y répondre , écoutons seulement encore les divines paroles : « Que sais-tu si cette nuit même ton âme ne te sera pas redemandée ? » Jésus-Christ n'a pas dit : si ton âme ne mourra pas en toi , mais ne te sera redemandée ; si ce qui l'a été donné ne te sera pas redemandé ou repris. L'âme est reprise , elle ne meurt donc pas ; ce que l'on reprend existe encore , ce qui meurt n'existe plus. Comment l'âme pourrait-elle mourir , quand Dieu a dit dans sa sagesse : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps , car ils ne peuvent tuer l'âme ? » Quand nous

voyons le Prophète s'écrier : « Seigneur, mon âme est toujours dans mes mains ! » *Toujours*, dit-il, et non pas pour un temps. « Remets ton âme entre les mains de Dieu. » Non-seulement quand elle a quitté le corps, mais même lorsqu'elle habite le corps elle est entre les mains de Dieu : car tu ne peux la voir ; « tu ne sais pas d'où elle vient ni où elle va ; » elle est en toi et elle est avec Dieu. Enfin « le cœur du roi est dans la main de Dieu ; » il est régi et gouverné par lui. Le cœur est rempli par l'esprit, et l'esprit est le domaine de l'âme, et le courage appartient à l'âme ; non pas ce courage qui s'appuie sur la force du bras, mais celui qui consiste en sagesse, en tempérance, en piété et en justice. Si le cœur de l'homme est dans la main de Dieu, à plus forte raison l'âme doit-elle y être ; et alors elle ne peut être enfermée dans le tombeau avec le corps ou mêlée aux cendres du bûcher funéraire, mais elle jouit d'un pieux repos. O vaine folie des hommes qui construisent de magnifiques tombeaux, comme s'ils devaient servir de demeure à l'âme et non pas au corps seul ! De nombreux témoignages de l'Écriture nous apprennent que l'âme doit habiter un plus noble séjour. Nous lisons dans les livres d'Esdras que, lorsque le jour du jugement sera venu, la terre rendra les corps des morts, et la poussière rendra les dépouilles que renferment les tombeaux ; « et les réservoirs des âmes, dit-il, rendront les âmes qui leur ont été confiées,

et le Très-Haut apparaîtra sur le tribunal suprême. » Ce sont ces *réservoirs* dont notre Seigneur a dit : « Il y a plusieurs demeures dans le royaume de mon Père ; » et ce sont ces demeures qu'en allant à son Père il va préparer pour ses disciples. Mais j'ai voulu me servir des paroles d'Esdras, pour que les gentils sachent que ce qu'ils admirent dans les livres de la philosophie est emprunté à nos livres saints. Et plutôt à Dieu qu'elle n'y eût pas mêlé ses vaines et inutiles rêveries ; qu'elle n'eût pas dit que les mêmes âmes étaient communes aux hommes et aux bêtes , et que le plus beau prix auquel pût prétendre l'âme du plus grand philosophe était d'aller habiter le corps d'une abeille ou d'un rossignol , afin que celui dont les discours avaient instruit les hommes vînt plus tard adoucir leurs mœurs par la suavité du miel ou l'harmonie des chants ! Il leur eût suffi de dire que l'âme, dégagée du corps , se rendait dans le *aïdès* ou *lieu qui ne peut être vu*, et que nous nommons en latin *infernus*, enfer. L'Écriture a appelé ces demeures « les réservoirs des âmes, *animarum promptuaria*. »

Pour aller au-devant des plaintes des hommes sur le sort des justes des premiers âges , qui sont privés pour long-temps de la récompense qu'ils ont méritée , l'Écriture dit encore dans son admirable élévation : « Que ce jour du jugement est semblable à une couronne, » et qu'il n'y aura là ni retard , ni priorité , ni premiers , ni derniers. Ce *jour de la couronne* est

attendu par tous ; et dans ce jour les vaincus seront couverts de honte , les vainqueurs recevront la palme de la victoire. Et elle ne cache pas que ceux qui ont été les premiers engendrés au monde semblent avoir été plus forts et les derniers plus faibles ; elle compare les générations du siècle « à celles de la femme même. » Le sein est épuisé par les fruits qu'il a produits ; les enfants nés dans la jeunesse sont plus forts que ceux qui ont été mis au monde dans la vieillesse ; le siècle est dégénéré et épuisé , et n'offre plus que l'image d'une créature décrépète que la force de sa jeunesse a abandonnée. Jusqu'à l'accomplissement des temps , les âmes attendent la récompense qui leur est due. Aux unes est réservée la gloire , aux autres le châtement ; et pourtant cette longue attente n'est pas pour les unes sans quelques jouissances , pour les autres sans quelques peines : car les âmes impies voient déjà la moisson de gloire réservée à celles qui ont suivi la loi de Dieu et les demeures gardées pour elles par les anges ; elles voient aussi déjà les supplices futurs de leur fausseté , de leur orgueil ; dans la confusion et la honte , elles voient la gloire du Très-Haut ; elles rougissent de paraître en présence de celui qu'elles ont offensé ; comme Adam elles ont péché , comme lui elles sont dans la confusion. Tombé pour avoir transgressé les ordres de Dieu , notre premier père se cachait ; et dans la honte de sa chute , dans le trouble de sa conscience cou-

pable, il craignait l'éclat de la divine présence. Ainsi l'âme du pécheur ne pourra supporter l'éblouissant éclat de cette lumière céleste qu'elle se souviendra d'avoir eue pour témoin de ses fautes.

« Les joies des âmes justes sont distribuées comme par degrés et dans une espèce d'ordre : » « la première est d'avoir vaincu la chair et de ne s'être pas laissé entraîner à ses trompeurs attraits ; » les joies suivantes sont de posséder en sécurité le prix acquis par le zèle et la pureté ; de n'être plus, comme les âmes impies, en proie au trouble, à l'erreur, ou déchirées par le souvenir de crimes passés, ou agitées encore « par des angoisses et des peines ; » de porter en elles-mêmes le témoignage de leur fidèle obéissance reconnue par Dieu même, de sorte qu'il ne reste plus pour elles de doutes sur l'évènement du jugement dernier ; de commencer à comprendre leur propre repos et à prévoir leur gloire future, jouissant déjà de cette consolante espérance, et se reposant, au milieu d'une tranquillité profonde, dans ces demeures où elles sont confiées à la garde des anges. Le cinquième degré, dans cet ordre des jouissances des âmes, est celui qui présente le plus vaste champ, la plus grande abondance. L'âme juste se réjouit d'être sortie de sa prison terrestre et périssable, d'être parvenue à la lumière et à la liberté, et de posséder l'héritage qui lui a été promis. La paix céleste a ses degrés comme la résurrection a les siens. « De même, dit l'Apôtre, que

tous meurent dans le premier homme , tous ressusciteront en Jésus-Christ ; » mais chacun selon son rang : d'abord Jésus-Christ , ensuite ceux qui appartiennent à Jésus-Christ , « qui ont cru à sa venue , ensuite le reste. » Il y aura donc des degrés divers de splendeur et de gloire , « comme il y aura des degrés de mérites. » La progression des rangs exprime la progression de la splendeur. Ainsi au sixième degré la gloire des justes se dévoilera devant eux ; « ils verront leur visage brillant comme le soleil , » resplendissant comme les étoiles , et la corruption ne pourra plus ternir cet éclat. Au septième degré enfin habitent le bonheur dans la foi , la confiance sans incertitude , la joie sans trouble , l'ardent désir de voir la face de celui auquel le saint zèle et la pieuse obéissance ont rendu hommage. Là , dans le souvenir de leur conscience pure , les âmes justes commençant déjà à goûter le glorieux prix de faibles travaux , connaîtront combien les souffrances du temps sont peu dignes « de cette immense récompense d'une éternelle gloire. » Tel est , dit Esdras , l'ordre dans lequel sont classées les âmes qui ont été justes ; et , dès le cinquième degré , il ne craint pas de les appeler immortelles ; tel est , dit-il , leur repos dans sept différents degrés et la première jouissance de leur gloire future , avant qu'elles goûtent le bonheur d'être réunies dans leurs demeures. Aussi le Prophète dit à l'ange : « Sera-t-il donné du temps aux âmes , quand elles auront quitté le

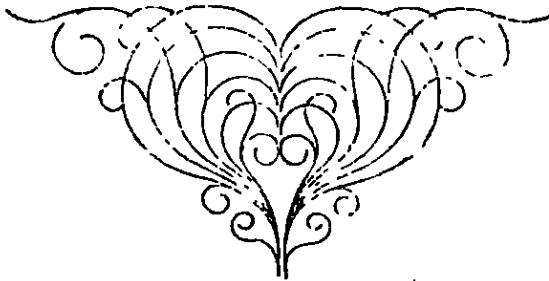
corps pour voir ce que vous avez dit ? » Et l'ange lui répond : « Leur liberté durera sept jours, pour qu'elles puissent voir pendant ces sept jours tout ce qui a été prédit ; et ensuite elles seront réunies dans leurs demeures. » Et tout ceci a été expliqué plus complètement que ce qui regarde les châtimens des impies , parce qu'il vaut mieux savoir comment les justes seront récompensés que de savoir comment les criminels seront punis. Or , puisque les justes auront pour récompense de voir la face de Dieu , « et cette lumière qui éclaire tout homme , » appliquons-nous à une sorte d'étude qui nous y prépare. Pour que notre âme approche de Dieu , que notre prière approche de lui , que notre désir s'attache à lui ; ne nous séparons plus de lui , et, dès ce monde , que la méditation , la lecture , l'ardente piété nous lient à Dieu ; connaissons-le autant que nous pouvons le connaître. Nous ne connaissons ici-bas qu'imparfaitement , parce que « tout y est imparfait ; là tout est parfait ; » ici nous sommes faibles , là nous serons forts , nous ne voyons ici que comme au travers d'une glace une énigme incompréhensible , » là nous verrons face à face. » Alors la gloire de Dieu apparaîtra à découvert à l'âme , qui , enveloppée maintenant des voiles épais du corps , et comme aveuglée « par les souillures et les passions de la chair , ne peut la contempler. » Le Seigneur a dit : « Qui pourrait voir mon visage et vivre ? » En effet , si nos yeux ne peuvent supporter la lumière

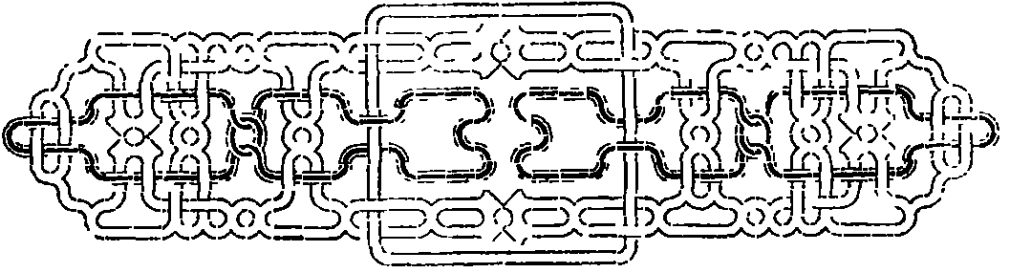
du soleil, s'il est vrai que qui la regarderait longtemps perdrait la vue, si donc une créature ne peut impunément contempler une autre créature, comment l'âme, au milieu de sa dépouille mortelle, pourrait-elle contempler la face rayonnante du Très-Haut? Qui peut paraître juste devant Dieu, lorsque l'enfant même qui n'a qu'un jour n'est pas exempt de péché, « lorsque pas un homme ne peut se vanter d'être pur et irréprochable? »

Ne craignons donc point d'être retirés d'entre les hommes, ne craignons point cette fin qui nous est réservée à tous et dans laquelle Esdras trouva la récompense de sa piété, lorsque le Seigneur lui dit : « Tu seras retiré de la foule et tu converseras alors avec mon Fils et avec tes semblables. » Et s'il était glorieux et agréable pour lui de causer avec ses semblables, combien ne doit-il pas être plus glorieux et plus agréable pour nous d'aller rejoindre ceux qui valent mieux que nous et de converser avec ceux dont nous admirons les œuvres!

Lequel donc est le premier d'Esdras ou de Platon? Car saint Paul a suivi les paroles d'Esdras et non celles de Platon. Esdras a révélé, suivant la révélation qui lui avait été faite, que les justes habiteraient avec le Christ et avec les saints; de là Platon dit que Socrate va rejoindre les demi-dieux et les hommes vertueux. C'est donc à nous qu'appartient ce qu'il y a de plus beau dans les philosophes. Platon

a avancé des choses dont il n'avait pas la certitude ; quant à nous , nous avons pour appui l'autorité des oracles divins : « Moïse et Élie sont apparus avec Jésus-Christ ; » « Abraham a donné l'hospitalité à Dieu accompagné de deux personnes ; » « Jacob a vu l'armée céleste ; » « Samuel , éclairé par la révélation divine , a vu les justes briller dans le ciel comme le soleil et les étoiles. »





CHAPITRE XIX.

Nécessité de combattre le monde et la chair. — Fuir la volupté. — combattre les premières atteintes du vice. — Joug des passions. — Esclavage du péché. — Paix des âmes justes.

« MAIS il est des princes de l'air et des puissances du monde » qui travaillent à nous arracher en quelque sorte de cette forteresse de l'âme , qui s'opposent à nos pas quand nous marchons dans le droit chemin, et qui, lorsque nous voulons nous élever, cherchent à nous renverser et à nous rejeter sur la terre. Nous devons d'autant plus diriger notre âme vers les sublimes régions et tendre avec plus d'ardeur là où le Verbe de Dieu nous conduit.

Lorsqu'ils t'offrent les biens du monde pour enchaîner ton âme , « relève-toi avec plus de force et

tourne tes pas vers Jésus-Christ. » Ils présentent à tes désirs l'or, l'argent, le bien de ton prochain, afin que pour les acquérir tu refuses le festin de celui qui t'a invité aux noces du Verbe. Mais garde-toi de refuser cette fête; revêts la robe nuptiale et rends-toi au festin, de peur que le riche qui t'avait invité, et que tu refuses pour t'occuper des intérêts de ce monde n'en invite d'autres à ta place et ne t'exclue de sa maison. » Les puissances du monde te présentent aussi les honneurs pour élever ta vanité comme celle d'Adam; et alors, en voulant égaler Dieu en puissance, tu mépriserais ses préceptes et tu perdrais ce que tu possédais déjà : « car, à celui même qui n'a pas, ce qu'il a lui sera ôté. » Combien de fois, dans la prière, dans l'acte qui nous permet d'approcher le plus près de Dieu, ne se présentent pas à nous les choses les plus obscènes ou les plus criminelles pour nous détourner de notre ferveur ! Combien de fois l'ennemi ne cherche-t-il pas à s'insinuer dans notre cœur, pour nous éloigner d'une volupté sainte ou de pieuses résolutions ! Combien de fois n'enflamme-t-il pas en nous les ardeurs de la chair ! Combien de fois ne présente-t-il pas à nos yeux des objets capables de tenter les chastes affections du juste, pour frapper d'un trait imprévu de l'amour profane son cœur sans défiance ! Combien de fois ne fait-il pas entrer dans notre esprit des paroles iniques et des pensées impies, cachées au fond du cœur; de ces paroles dont la suprême

loi a dit : « Prends garde qu'il ne s'élève du fond de ton cœur des paroles impies , » et que le Seigneur ne puisse te dire : « Pourquoi de mauvaises pensées s'agitent-elles dans ton cœur ? » Prends garde au milieu de l'abondance ; l'or , l'argent , les riches moissons , les honneurs s'accroissent autour de toi ; garde-toi de dire : « C'est ma force qui m'a donné tous ces biens , » et d'oublier le Seigneur ton Dieu

Et ce sont là les choses qui retiennent sans cesse l'âme qui cherche à s'élever : « courageux soldat du Christ , » sache rejeter tout ce qui est au-dessous de toi , mépriser tout ce qui est de la terre et marcher avec force vers le ciel et l'éternité. Elève ton âme pour que l'appât qui couvre le piège ne la tente pas. Les voluptés du siècle sont aussi une espèce de nourriture , et malheureusement elles sont la nourriture du mal , la nourriture des tentations. En courant après la volupté , nous courons au-devant des filets : car l'œil de la courtisane est un piège pour l'homme qui la regarde : donc cet œil doit être évité ; et les paroles aussi de la courtisane sont comme l'appât qui recouvre le piège ; elles paraissent douces d'abord à la bouche , mais bientôt elles la déchirent « par l'amertume d'une conscience coupable. » La richesse mal acquise est également un piège , car elle séduit. Toutes les voies de cette vie sont pleines de pièges : aussi le Juste s'écrie : « Dans ce chemin où je marchais ils m'ont tendu des pièges ; ils les ont cachés

sous le chemin même. » Suis donc cette autre voie qui dit elle-même : « Je suis la voie , la vérité et la vie ; » et tu pourras dire alors : « Dieu a converti mon âme , il m'a conduit dans les sentiers de la justice pour la gloire de son nom. »

Que tout ce qui est du siècle meure donc pour nous ; et « qu'elle meure aussi cette fausse sagesse de la chair , qui est ennemie de Dieu. » Soumettons notre âme à Jésus-Christ seul , et alors nous pourrons dire avec le roi prophète : « Mon âme n'est-elle pas soumise à Dieu ? Elle n'est plus sujette ni du siècle ni du monde. » L'homme avide ou avare ne peut en dire autant : cette parole n'appartient qu'à l'homme juste et continent. L'avare dit : « Mon âme , tu es riche en biens , tu es pourvue pour long-temps , repose-toi , mange , bois , fais bonne chère. » Et l'avare parle ainsi parce que son âme est soumise aux plaisirs de la chair , tandis que l'âme du juste ne se sert du corps que comme d'un instrument destiné à un magnifique concert , et qu'elle sait , ainsi qu'un artiste habile , faire obéir à toutes ses volontés. Elle dirige ses modulations d'accord avec ses pensées ; elle lui fait exprimer la voix des vertus qu'elle préfère : tantôt l'accent de la chasteté , tantôt celui de la tempérance , le chant de la sobriété , le bonheur de l'intégrité , la virginité suave , la gravité du veuvage. Quelquefois cependant l'artiste s'attendrit aux sons qu'il produit lui-même : que le chant donc soit pur

pour que l'impression qu'il produit soit également pure ; car celui qui voit se laisse toucher par ce qu'il voit , et celui qui écoute par ce qu'il écoute : aussi l'Écriture dit : « Que ton œil ne regarde que le bien ; » et plus loin elle dit encore : « Ne t'approche pas trop souvent de l'étrangère ; que tes yeux ne s'arrêtent point sur la jeune fille ; que tes oreilles n'écoutent point la courtisane. »

Veillez sur les premières atteintes du vice , si vous ne voulez pas qu'il s'enracine et se fortifie. Qui tombe dans la vase s'y enfonce davantage , à moins qu'il ne s'en retire sur-le-champ. Il en résulte une langueur qui finit bientôt par écraser l'âme et abat toutes ses forces. C'est un poison secret qui ne tue pas, mais qui consume.

Notre péché est notre plus grand ennemi ; il nous trouble dans notre repos , nous afflige dans la santé , nous attriste dans la joie , nous inquiète durant le calme ; il mêle l'amertume à nos jouissances et nous réveille dans le sommeil. Nous sommes convaincus sans accusateur , tourmentés sans bourreau , garrottés sans chaînes. Nos péchés s'élèvent contre nous. On passe de l'un à l'autre , comme un esclave vendu à divers maîtres ; il ne recouvre point la liberté , il ne fait que changer de joug.

Le mal retombe toujours sur son auteur , comme les petits des vipères commencent par déchirer le sein de leur propre mère en venant au monde.

Il parle : sa conscience lui répond par de secrets remords. Le serpent du moins ne fait du mal qu'aux autres ; le pécheur se nuit surtout à lui-même.

Rien de plus dur que de craindre ce qu'il est impossible d'éviter et de ne pouvoir échapper à ce que l'on craint.

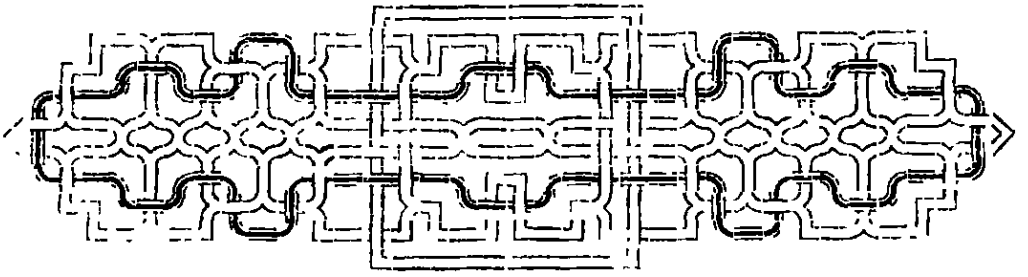
Chacun de nos péchés , exacteur sévère qui ne nous donne aucun relâche , créancier avide , qui s'acharne à son débiteur ; tyran impitoyable , qui nous réduit à la plus dure captivité.

Que la paix de Dieu , laquelle surpasse toute intelligence , conserve et garde vos cœurs , nous dit l'Apôtre. Le fruit de la paix , c'est d'éloigner de l'âme le trouble qui l'agite.... Le pécheur est plus tourmenté par ses soupçons et par ses craintes que les autres ne le sont par les mauvais traitements qu'ils peuvent recevoir d'autrui. Et c'est un avantage incomparable de posséder la paix de l'âme et d'être en parfaite harmonie avec soi-même. Un état qui est en paix en est redevable , soit à la sagesse de son prince , soit à la victoire , soit à la mort de quelqu'un des ennemis. Il n'y a rien à tout cela qui suppose aucun mérite personnel à ceux qui en jouissent. C'est le sort des événements humains. Tout au plus dans le premier cas peut-on en faire honneur à la sage conduite de celui qui gouverne. Mais la paix dont il s'agit ici nous appartient tout entière : elle suppose la victoire sur nos passions. Elle a des résultats bien autrement

précieux , car il est question ici de puissances spirituelles bien plus redoutables que des armées étrangères. Il y a bien plus de gloire à soumettre les sens qu'à subjuguier des barbares , parce qu'il en coûte plus pour résister à un ennemi que l'on renferme au-dedans de soi , qu'à celui qui est en dehors.

Toute passion fait des esclaves. Qui commet le péché se met sous le joug du péché , nous dit l'Apôtre ; non d'un seul péché , mais de plusieurs à la fois , tyrans cruels , auxquels il devient difficile d'échapper : tandis que celui qui sait déterminer sa volonté dans le bien , dompter ses sens et commander à ses passions , mener une vie irréprochable ; celui-là , toujours maître de lui-même , est vraiment libre.





CHAPITRE XX.

Passion de l'avarice. — Folie, injustice et malheur de l'avare. — Histoire de Naboth. — Bon et mauvais usage des biens de la terre.

Quiconque se livre au péché, en devient l'esclave, dit saint Paul. Cette maxime de l'Apôtre est vraie, surtout à l'égard du péché de l'avarice. L'avare, pour un peu d'argent, se met dans les chaînes; tout lui fait peur; il tremble de perdre ce qu'il amasse, pour n'en faire aucun usage, et qu'il ne conserve qu'à plus grand risque, en raison de ce qu'il possède. N'est-ce pas être pauvre que de n'avoir pas assez de ce que l'on a? On a beau le croire riche, il manque de tout pour ses propres besoins. Ce ne sont pas les vains suffrages de la renommée qui le consolent de ses pri-

vations. Or , le moyen de n'être pas esclave , quand on est sous la dépendance d'une passion aussi tyrannique ? Le malheureux porte au fond de son cœur le foyer de l'incendie qui le dévore. Son misérable cœur s'ouvre à toutes les impressions de la crainte. Il s'occupe de tendre des embûches à tout ce qui dort autour de lui. Pour envahir tout ce que les autres désirent , il se met dans la dépendance de tous , esclave volontaire de tous ceux qu'il craint. Or , je le demande , où y a-t-il esclavage plus prononcé que d'être toujours en crainte ? Donnez-moi , au contraire , quelqu'un insensible aux attraits du monde , inaccessible à cette impérieuse passion de l'amour de l'argent , sans attachement à ce qu'il possède , sans désir pour ce qui lui manque : fût-il dans la condition la plus abjecte , celui-là est libre. Le premier est esclave , bien qu'il n'ait pas de maître ; celui-ci est libre , même dans la servitude. Voilà Joseph esclave à la cour de Pharaon : qui des deux est le plus heureux ? L'Égypte tout entière allait mourir de faim , si son monarque n'avait eu recours à la sagesse d'un chétif esclave.

L'avare se connaît méchant , et cependant il se croit heureux. Il voit les pauvres opprimés , les justes dépouillés , la fortune et le bonheur attachés à la violence , à l'injustice et à la témérité ; l'or et l'argent régner partout , vaincre tout , emporter tout , donner la noblesse et les honneurs , le crédit et l'autorité ,

faire taire les lois et la justice ; le monde entier livré au pillage des plus forts ; la foudre cependant tomber sur les rochers et respecter les scélérats. Que peut penser le riche, leur complice , à la vue de ces désordres et de cette impunité ? Quelle idée peut-il se former de la providence , de la justice et de la sagesse de Dieu ?.... Toujours coupable et toujours impuni, que peut-il se persuader ? sinon qu'il n'y a point de tribunal pour le juger, et par conséquent point de Dieu. Tel était le renversement d'esprit et la stupidité du mauvais riche , enivré par la prospérité.

Ancienne quant au temps , l'histoire de Naboth est contemporaine et journalière. Où sont les riches qui se contentent de ce qu'ils ont et ne désirent pas encore davantage, jusqu'à vouloir ce qui ne leur appartient pas , jusqu'à convoiter la modique possession du pauvre , lui disputer l'humble héritage de ses pères ? Combien d'Achabs dans le monde ! Hélas ! on les voit sans cesse se reproduire : pour un qui meurt , il en renaît cent. Combien aussi de Naboths dépouillés ! combien succombent victimes du riche oppresseur qui les égorge !

Tels sont aujourd'hui les désordres qui affligent l'humanité. Le luxe des uns fait le désastre des autres. Partout des champs désolés , des habitations désertes , les grands chemins couverts de familles vagabondes , femmes et maris dépouillés , leurs enfants nus entre leurs bras.

N'y aura-t-il donc jamais de bornes à cette insatiable cupidité? Riches, prétendez-vous que la terre doive vous appartenir à vous seuls? Elle fut créée pour être le commun domaine du riche et du pauvre. Quel droit avez-vous à l'occuper tout entière? La nature ne connaît pas de riches, elle qui nous fait naître pauvres. Nous ne venons pas au monde avec des habits, avec de l'or et de l'argent : nous y entrons nus, nous en sortons de même, sans pouvoir emporter dans la terre du sépulcre rien que la terre dont nous fûmes pétris. Quelques pieds de terre suffiront également au riche aussi bien qu'au pauvre. Cet homme qui, pendant sa vie, n'avait pas assez d'un monde tout entier, le voilà, lui, tout entier, enfermé dans un bien petit coin du monde. La nature n'a point établi de distinctions entre les naissances et les morts : ce sont les mêmes pour tous. Allez reconnaître dans sa poussière ce riche autrefois si opulent ; faites-en, si vous pouvez, la différence d'avec le pauvre : la seule qui existe entre l'un et l'autre, c'est que le premier, en mourant, avait plus à perdre.

A quoi lui servaient ces riches étoffes, ces tissus d'or qui composaient ses vêtements? à entretenir son orgueil durant sa vie; à rien, quand il est mort. Vous l'embaumez à grands frais, vous n'empêcherez pas la corruption.

Vous vous imaginez, ô riche, être dans l'abou-

dauce ! Vous ignorez combien vous êtes pauvre en effet et de votre propre aveu. La preuve, c'est que plus vous avez, plus vous désirez ; la soif de l'avarice s'irrite et ne se satisfait pas : feu insatiable, qui s'accroît même de ce qu'elle dévore ! Plus on monte, et plus on veut aller encore plus loin, au risque de tomber de plus haut. On n'avait pas cette avidité dans les commencements ; on ne demandait qu'à sortir de sa médiocrité ; on n'aspirait qu'à un peu plus d'aisance : on l'a obtenue, et l'on a voulu avoir davantage. On se reprocherait de ne pas désirer encore ; et tant que l'on désire, on manque, on est pauvre. Par-là se concilient deux extrêmes qui semblent s'exclure ; l'ambition dans les espérances, qui s'enflamme à mesure que l'on acquiert, et l'abjection de la misère, qui s'abaisse jusqu'à mendier ce dont elle manque.

L'Écriture nous en offre un témoignage sensible dans cette histoire. Achab était un roi d'Israël. Naboth était pauvre. Le premier jouissait à discrétion de tous les biens que lui donnait sa royale prérogative. L'autre n'avait en propre qu'un morceau de vigne, et il s'en contentait : nulle envie de ce que le riche possédait. Le riche, au contraire, voit d'un œil jaloux la vigne du voisin : où est ici le pauvre ? celui à qui ce qu'il a suffit ou bien celui qui convoite ce qu'il n'a pas ?

Donnez-moi votre vigne, dit Achab à Naboth.

Donnez-moi, n'est-ce pas là l'expression du pauvre quand il vous demande quelque aumône ? *Donnez-moi*, parce que j'ai besoin ; *donnez-moi*, parce que vous avez et que je n'ai pas.

Je vous en donnerai une autre en échange. Ce qui est à soi on le compte pour rien ; ce qui est à autrui on le désire, on le veut avoir à tout prix.

A *Dieu ne plaise*, répond Naboth, *que je donne l'héritage de mes pères !* Leçon pour vous, ô riche ; elle vous apprend à ne pas abandonner l'héritage sacré que vous tenez de vos pères pour les vains caprices de la sensualité, du jeu, de la bonne chère, etc.

A ces mots, le prince avare sent son esprit troublé. *Il va se jeter sur son lit pour dormir ; il couvrit son visage et ne mangea point.* Quelle affliction de ne pouvoir dépouiller autrui, de trouver un pauvre qui ne vous fait pas l'abandon de son bien ! Quel désespoir impossible à dissimuler ! Pour mieux dormir, on couvre son visage ; il faut dérober à sa vue l'aspect importun de ce bien qui ne vous appartient pas ; il ne faut pas que l'on dise qu'il y ait dans le monde quelque chose qui ne soit pas à vous : on s'ensevelit dans le sommeil, pour ne pas entendre les contradictions du pauvre ; *on ne mange pas*, on se punit soi-même, on se prive de tout, et pour qui ? pour d'avidés héritiers, au gré de qui l'on vit toujours trop long-temps.

On ne mange pas , on se prive de nourriture. Ainsi ai-je connu un riche avare qui , toutes les fois qu'il allait à la campagne , avait grand soin de calculer combien il lui faudrait de pains pour son séjour , et de n'apporter avec soi que les plus petits pour en dépenser moins. Dieu vengeait par ses jeûnes les larmes des pauvres. Le jeûne eût été méritoire , sans doute , si c'eût été pour donner aux indigents. Jeûner de la sorte , c'était pis encore que la dureté de ce mauvais riche , dont la table opulente , engraisée du sang des pauvres , laissait du moins tomber quelques miettes qui pouvaient servir à Lazare.

VANITÉ DES RICHESSES. — *Où est votre trésor , dit l'Écriture , là est aussi votre cœur.* Il y en a qui enferment leurs trésors sous les serrures ; mais ces personnes ne se fient ni à leurs barres ni à leurs verroux. Il y en a plusieurs qui établissent des gardes et des sentinelles pour y veiller jour et nuit , mais ils se défient ordinairement de leurs gardes. Il en est d'autres qui , ayant enfoui leur or et leur argent sous la terre , ne le perdent point de vue , comme s'ils le voulaient couvrir , et renferment leur cœur avec leurs richesses. Prenez garde de ne pas aussi enfouir votre cœur sous la terre. Ainsi ce ne sont pas les voleurs que vous devez craindre. L'usurier duquel vous devez vous méfier est celui qui va remuer et fouiller profondément votre âme , si vous avez contracté des dettes envers lui en commettant quelque grand péché ;

c'est celui qui enfouit votre cœur sous terre, qui couvre votre âme des mêmes gazons dont vous avez couvert votre or; qui fait qu'elle gémit sous le poids des usures que vous avez constituées jusques à en tirer cent fois autant d'intérêt, et qui l'enfouit dans une tombe d'où personne ne ressuscite.

» C'est une dangereuse maladie que celle de l'avarice d'une cupidité insatiable. L'Écclésiaste nous la décrit en ces termes : *Il y a encore une maladie bien fâcheuse que j'ai vue sous le soleil. Des richesses conservées avec soin pour le tourment de celui qui les possède.* Dites-moi, dit l'Écclésiaste, ce qui vous fait juger que cette maladie soit si fâcheuse? C'est que l'âpre désir de posséder des richesses dévore bien des cœurs, et que la cupidité est insatiable. Celui qui désire d'acquérir de l'argent ne peut assouvir cette ardente passion. Les richesses enflent le cœur et ne rassasient pas ses désirs; et quand même il jouirait avec abondance, il n'est pas possible que l'avare dorme en repos. Tous les jours de sa vie se passent dans la tristesse, dans un embarras de soins, dans le chagrin et dans la colère. Car comment pourrait-il dormir, celui qui est toujours en inquiétude pour la garde de son or, qui appréhende de le perdre, qui est sans cesse tourmenté du désir de l'augmenter, comptant les intérêts de ses revenus et l'esprit rempli que de la supputation de ses hypothèques? Cette maladie est donc bien fâcheuse, puisqu'elle

nous ôte le repos de l'âme qui est un bien si désirable.

» L'avare porte envie à tout le monde ; il est méprisable à lui-même ; pauvre dans les plus grandes richesses et au sein de l'abondance , il se rend indigent par l'excès et la violence de sa passion. Comme cette convoitise n'a ni règle ni mesure , aussi n'y a-t-il aucune modération dans l'ardeur avec laquelle elle commet des larcins. Elle embrase l'âme et la dévore si cruellement, qu'il n'y a point d'autre différence entre l'amour déshonnête et elle , sinon que l'impureté souille et corrompt la beauté du corps , au lieu que l'avarice abuse des richesses de la terre. Elle ébranle les éléments , sillonne les mers , fouille dans les entrailles de la terre , importune le ciel par des souhaits insatiables , ne peut souffrir ni le beau temps ni les brouillards , condamne les moissons et les revenus de chaque année et reproche à la terre la fertilité de son abondance. »

Nous lisons dans l'Écriture : *Ne dites pas au pauvre qui vous demande l'aumône : Revenez et je vous donnerai demain.* Que si Dieu ne peut souffrir que vous disiez au pauvre : *Je vous donnerai demain* , comment souffrira-t-il que vous disiez : *Je ne vous donnerai rien ?* Donner n'est pas le mot ; dites plutôt rendre. Ce que vous avez n'est pas à vous , mais à lui. Ce que vous usurpez comme propre à vous , est un bien que Dieu a mis en commun pour l'usage

de tous. Cette terre que vous habitez, elle appartient à tous, non aux seuls riches. Vous payez une dette, vous ne faites pas un don.

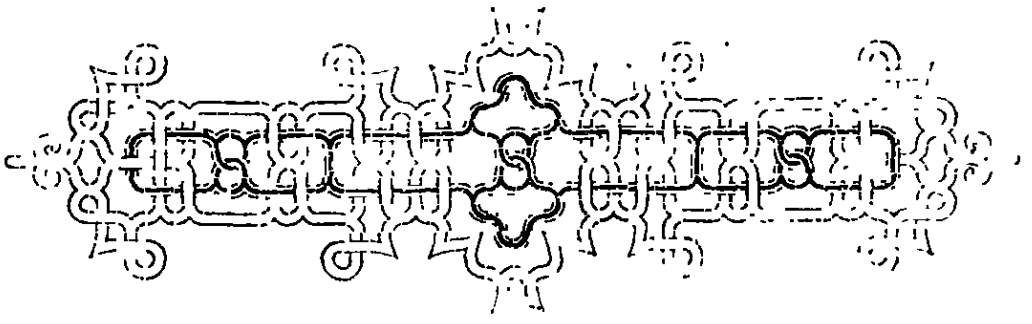
Vous couvrez de riches tapisseries les murs de vos maisons, et vous laissez nus les pauvres, qui sont vos frères. Vous êtes sourds à leurs cris : ils vous demandent une obole, et vous donnez à vos chevaux de l'or pour orner leurs tresses; il vous faut de riches parures, tandis que les pauvres manquent de tout. A quel jugement vous vous exposez! Tout un peuple meurt de faim, et vos greniers sont clos! Il dépend de vous de sauver la vie à tant d'infortunés, et vous ne le voulez pas! Un seul de vos diamants arracherait à la mort des familles entières.

Considérez que vous n'êtes pas seul possesseur de vos richesses : elles appartiennent à la corruption, à la rouille comme à vous.... Vous ne savez pas, ô hommes, vous faire des richesses. Vous en désirez : soyez pauvre aux yeux du siècle, pour être riche aux yeux de Dieu, riche des œuvres de la foi, de la miséricorde.... Il est des pauvres qui ont de tout en abondance et des riches qui, avec beaucoup de biens, manquent de tout.

L'Écriture a grande raison de dire : *Les hommes des richesses* et non les richesses des hommes, pour nous montrer que les avares ne sont pas véritablement les possesseurs de leurs richesses, mais qu'ils

sont plutôt possédés par elles. Et il est dit aussi de ces hommes des richesses *qu'ils dorment leur sommeil*, et non pas celui de Jésus-Christ, parce que ceux qui ne dorment pas le sommeil de Jésus-Christ ne jouissent point du repos de Jésus-Christ et ne ressuscitent point avec lui.





CHAPITRE XXI.

Retour du pécheur à Dieu. — Facilité de ce retour. — Exemples de plusieurs saints qui furent pécheurs. — Conditions du vrai repentir. — Confession de ses péchés faite au prêtre. — Nécessité et efficacité de la confession. — Bonté et indulgence envers le pécheur repentant.

Nous voyons des pécheurs qui, touchés par la crainte des jugements de Dieu, demandent à être admis au nombre des pénitents ; mais bientôt un faux respect humain les fait retourner en arrière. Ils ont l'air de faire pénitence du bien qu'ils voulaient faire. On rougit de paraître devant Dieu en état de suppliant, quand on n'avait pas rougi de confesser à un homme des péchés qu'il ne peut connaître que par la révélation qu'on lui en fait. Qu'il faille satisfaire à un homme que l'on a offensé, on ne fait

nulle difficulté de se jeter à ses genoux pour obtenir grace ; on sollicite des médiateurs. Pourquoi donc répugnez-vous tant à faire la même chose dans l'église, où il s'agit d'implorer la miséricorde du Seigneur et de demander les suffrages du peuple saint ; dans un lieu où il n'y a qu'une seule chose qui doive faire honte, qui est de ne pas reconnaître sa faute, puisque nous sommes tous pécheurs ; dans un lieu où celui-là est le plus digne de louanges qui est le plus humble, et où le plus juste est celui qui s'humilie davantage ? Que la sainte Église votre mère pleure pour vous, qu'elle lave vos péchés de ses larmes ; que Jésus-Christ voie votre douleur, afin qu'il dise : « Vous êtes bienheureux, vous qui êtes tristes, parce que vous vous réjouirez.... » Que rien donc ne vous éloigne de la pénitence : elle vous est commune avec les saints.

La Providence permet que les saints donnent quelquefois dans des écarts honteux. Comme elle nous les propose pour modèles, elle veut qu'il leur arrive à eux-mêmes de faire des chutes, afin qu'ils nous servent d'instruction, puisque alors nous avons à nous édifier, non-seulement de leur innocence et de leur sainteté, mais aussi de leur pénitence. C'est encore afin qu'ils n'attribuent point à eux-mêmes et à leur propre vertu le bien que la grace divine fait en eux, et qu'ils reconnaissent par eux-mêmes le besoin qu'ils ont de son assistance pour arriver au salut.

Si nous les voyions marcher d'un pas toujours ferme et sûr à travers les écueils du siècle, nous qui sommes si loin de leur perfection, nous en prendrions occasion de les croire d'une nature supérieure à la nôtre, et, par-là, inaccessibles aux faiblesses de l'humanité; erreur qui nous persuaderait qu'il devient impossible de leur ressembler. En lisant le récit de leurs fautes, j'apprends qu'ils partageaient mes infirmités, et j'en conclus qu'il m'est possible d'imiter leurs vertus.

David a péché; c'est ce que les rois ont coutume de faire. David a fait pénitence, il a pleuré, il a gémi; c'est ce que les rois ne sont pas en usage de faire. Il confesse son péché; prosterné à terre, il jeûne, il prie, il déplore sa misère, il implore son pardon et transmet à tous les siècles le solennel témoignage de sa confession et de sa douleur. David, un roi, ne rougit pas de s'avouer coupable, et de simples particuliers se refusent à en faire autant. Des hommes, sous la dépendance de la loi, osent nier les fautes qu'ils ont commises; ils croiraient s'abaisser à demander grace; et celui que sa royale prérogative met au-dessus de la loi humaine sollicite la miséricorde. David pêche parce qu'il est homme, il s'humilie parce qu'il est converti. Tous nous l'imitons dans sa chute : David seul donne l'exemple de la pénitence. Il paie, en péchant, tribut à la faiblesse de notre nature; il expie son crime, et voilà

l'héroïsme de la vertu. *Qui peut*, dit l'Écriture, *se glorifier d'avoir un cœur inaccessible au mal*? On sait trop que nous ne sommes plus à la première enfance du monde. Citez-moi un homme, quel qu'il soit, à qui l'on ne puisse reprocher rien. Samson était d'une force prodigieuse : vous le voyez, dans nos Livres saints, étouffer un lion dans ses bras, porter la flamme dans le pays des Philistins, incendier leurs moissons : il tombe aux pieds d'une femme, victime d'une passion insensée. Jephthé revient triomphant du combat ; engagé par un serment indiscret, il souille sa victoire par un parricide. Aaron partage avec Moïse l'honneur du passage de la mer Rouge ; il obéit lâchement au caprice du peuple qui lui demande un veau d'or et devient complice de son apostasie.

Bien loin de rougir de ses fautes, il est trop ordinaire de s'en applaudir, de s'en faire un titre de gloire. On s'y complait, on voile par des iniquités nouvelles ses iniquités passées ; on s'en fait une sorte de rempart, d'où l'on croit pécher impunément. Au contraire, le sage qui a failli a toujours son péché devant les yeux. La douleur qu'il en conçoit le poursuit nuit et jour : c'est une épée ennemie sans cesse suspendue sur sa tête ; elle l'accompagne dans ses repas, dans ses prières, partout ; elle est au fond de sa conscience pour l'environner de continuelles terreurs. C'est déjà une marque de vertu, de sentir la pointe déchirante de son péché. Qui est sans douleur

et ne sent pas sa blessure , c'est qu'elle est incurable. Mais en éprouver de la douleur , c'est un commencement de guérison ; c'est la marque qu'il y a toujours au fond du cœur des germes de vie. Aussi voyez-vous ceux qui n'ont pas le sentiment des fautes qu'ils ont commises tomber dans l'excès de l'aveuglement et de la fureur ; tandis que celui qui reconnaît qu'il a pu s'égarer , revient sur ses pas , reçoit le remède salutaire , s'accuse et se condamne ; celui-là il est dans le chemin du repentir.

Abandonnez-vous donc à Dieu. Le malade ne prescrit pas au médecin le mode de sa guérison ; il implore son secours et se livre à ses soins. Il commence par déclarer son mal , sans attendre qu'il soit invétéré ; il s'offre de lui-même à l'opération. Telle doit être votre conduite à l'égard de Dieu.

Apprenons aussi dans quels termes nous devons la demander. *Mon père* , s'est écrié le prodigue de l'Evangile. Que de miséricorde ! que de bonté dans ce Père qui , tout offensé qu'il est , ne dédaigne pas de s'entendre appeler mon Père par un fils ingrat ! *Mon Père* , j'ai péché contre le ciel et contre vous ! Bien qu'il connaisse tout , il n'en veut pas moins de votre bouche l'avou de votre faute. Qui veut se soulager du poids de ses égarements , qu'il s'en charge lui-même ; pour empêcher que l'on ne vous accuse , commencez par vous en accuser le premier. Vainement vous prétendriez vous dérober à la connaissance de

Celui qu'il est impossible de tromper. Quel risque courez-vous à lui découvrir ce que vous savez être déjà connu de lui ?

Rien de si caché qui ne doive être un jour révélé. Ce que l'on ne veut point découvrir à ces hommes assis sur la chaire de Moïse , sera découvert à la face de l'univers. Là, paraîtront ces commerces infâmes, voilés sous les trompeurs dehors de la dévotion... Eh bien ! disait à son peuple le grand archevêque de Milan , voulez-vous ensevelir dans un éternel oubli cet enchaînement de prévarications, courez en faire à présent un humble aveu aux prêtres. C'est le grand art de les tenir pour toujours secrètes : *Nunquam magis tecta quam in confessione detecta.*

Adam et Eve , après leur péché , *entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le paradis , sur le soir.* Entendons par ces mots la présence du Seigneur dans ses saintes Écritures. Présent en tous lieux par son immensité, il l'est dans tous les cœurs, dont il voit les plus secrètes pensées. Le pécheur fuit sa présence, il ne saurait lui échapper. Son Ecriture est la voix qui parle au cœur criminel ; mais il ne l'entend que le soir. Il ne s'ouvre que tard à l'impression du repentir, qui aurait dû prévenir sa faute. Dans l'emportement où nous jette la passion, nous n'entendons pas cette voix salutaire ; mais quand l'ivresse est dissipée et que la crainte de la formidable puissance de Dieu, qui nous voit dans les ténèbres, s'est fait sentir

à notre âme , c'est alors qu'elle éprouve la confusion , alors qu'elle cherche l'obscurité et la profondeur des retraites les plus cachées , qu'elle croit pouvoir se dérober à l'œil de Dieu , mais en vain ; celui qui scrute les cœurs , qui interroge les pensées et perce jusqu'à la plus intime division de l'âme , lui demande : *Adam, où es tu ?* — Adam ouvrit les yeux pour voir son péché. Nous voyons mieux nos fautes après les avoir faites ; et , ce que nous ne soupçonnions pas même auparavant être un péché , se montre à nous tel qu'il est , après que nous l'avons commis.

Eve dit à Dieu , après son péché : *Le serpent m'a trompée et j'ai mangé de ce fruit.* La faute que l'on confesse en attire le pardon. Aussi , la sentence que le Seigneur prononça n'excluait-elle pas l'espérance de la guérison. Il n'en est pas ainsi de Caïn. Celui-ci s'obstine à nier son crime , ajoutant au fratricide le sacrilège du mensonge fait à Dieu. Le Seigneur dédaigne de faire éclater son courroux et se contente d'abandonner au démon l'accusation et le châtiment du coupable , afin que celui qui n'avait pas voulu être châtié avec les hommes le fût avec les démons.

L'humble confession faite à Dieu de nos péchés fléchit sa colère , et nous détournons , en les accusant , les châtimens que nous n'aurions pu éviter en les dissimulant.

Plus le Seigneur menace , moins il frappe. Fidèle à garder sa parole quand il est question des récou-

penses , il se relâche quand il s'agit des châtimens. Quand il s'irrite contre le coupable , il suspend l'exécution ; faut-il faire grace , il se hâte. Il menace pour convertir , il avertit , il prévient long-temps à l'avance pour pardonner.

Telle est l'efficacité du remède de la pénitence , qu'elle semble obliger Dieu lui-même à changer ses arrêts. Il dépend donc de vous d'être guéri. La seule chose que Dieu demande , c'est qu'on le prie , c'est qu'on espère en lui , c'est qu'on l'implore. Vous n'êtes qu'un homme , et vous voulez être prié par un autre homme pour lui pardonner ; et vous vous imaginez que Dieu vous pardonnera sans que vous l'en ayez supplié ? Dieu connaît tout ; mais il attend que vous lui fassiez entendre votre voix , non pour sévir contre vous , mais pour vous pardonner. Vous aurez le démon pour accusateur , si vous ne le prévenez pas par la déclaration de vos propres fautes. En vous accusant le premier , vous n'avez plus à craindre aucun autre accusateur ; et de mort que vous êtes , vous serez rendu à la vie. Il n'y a plus de quoi rougir et avoir de la honte pour celui qui a obtenu la rémission de son péché.

Allez donc vous montrer au prêtre pour être guéri ; allez avec Madeleine laver de vos larmes les pieds du Sauveur.

Allez , comme Madeleine , répandre sur les pieds de Jésus-Christ vos larmes et vos parfums ; « les lar-

mes, le parfum de la pénitence. C'est là le véritable parfum, dit saint Ambroise ; le parfum du zèle et du bon exemple qu'il faut répandre encore sur Jésus-Christ ... Cette femme, qui n'avait été connue jusqu'alors que par ses désordres, n'est plus connue désormais que par son amour ; et c'est pour cela, dit encore saint Ambroise, que l'Évangile ne la nomme plus nulle part pécheresse, mais ne parle plus que du commerce étroit, de l'amitié vive et tendre qu'elle entretint toujours depuis ce temps avec Jésus-Christ. Cette femme, ajoute encore saint Ambroise, qui avait été le scandale ou plutôt le péché de toute une ville, devient en quelque sorte l'apôtre de la pénitence, non-seulement dans une ville, non-seulement dans la Judée et dans la Galilée, mais dans tout l'univers.

Retranchez de moi, Seigneur, par votre glaive spirituel toute la nourriture de mes péchés. Et cependant que vous me tenez attaché par les liens de la charité, coupez tout ce qu'il y a en moi de corrompu. Venez promptement et séparez de mon cœur, par des incisions salutaires, tant de passions si différentes et si cachées qui le déchirent ; ouvrez ma plaie, de crainte que le mal ne pénètre plus avant. Écoutez - moi, hommes terrestres, qui êtes comme enivrés de vos péchés, j'ai eu le cœur blessé des mêmes passions que vous ; mais j'ai trouvé un Médecin qui, du haut du ciel où il fait sa demeure, distribue des remèdes

sur la terre. C'est Celui-là seul qui, n'ayant point de plaie à guérir, peut guérir les nôtres.

Quand le pécheur revient à nous, imitons le père de famille dans la parabole de l'enfant prodigue. Ne le laissons point trop long-temps languir dans l'attente de la réconciliation : on ne tient pas beaucoup contre un désir vrai qui la sollicite avec instance.

Une remontrance faite avec douceur et charité est bien plus utile que celle qui est accompagnée d'aigreur et d'emportement. La première imprime de la honte, l'autre ne fait qu'exciter le mécontentement. Gardez pour vous ce dont la révélation ferait une peine trop sensible à celui qui peut profiter de vos avertissements : il vaut bien mieux qu'il voie en vous son ami plutôt que son ennemi. La crainte que vous inspireriez ne vous donnerait qu'une garantie équivoque ; vous serez bien mieux servi par la confusion que vous ferez naître dans son cœur.

Quel malade pensera jamais à venir consulter le médecin de qui il n'attend que des rebuts au lieu du compatissant intérêt qu'il réclame. Ceux-là ne sont donc pas de l'école de Jésus-Christ, qui substituant la dureté à la douceur du Maître, l'orgueil à son humilité, refusent aux autres sa miséricorde, quand ils sont les premiers à reconnaître qu'ils ont besoin de celle du Seigneur.

Les Novatiens prétendent qu'on ne doit point rendre la communion à ceux qui sont tombés en violant la

loi de Dieu. S'ils ne parlaient que du sacrilège, s'ils ne refusaient le pardon qu'à ce seul crime, toujours serait-ce là une dureté condamnée par les divines Ecritures et par l'exemple de Jésus-Christ, qui a pardonné tous les péchés sans nulle exception. Mais en soutenant, avec la rigueur des Stoïciens d'autrefois, que tous les péchés sont égaux et que tout pécheur doit être également privé de la participation aux divins mystères, à qui enfin laissent-ils la ressource de la pénitence ?

Ils disent qu'ils font honneur à Jésus-Christ en lui réservant à lui seul le pouvoir de remettre les péchés. Mais c'est en cela même qu'ils lui font injure, puisqu'ils violent ses commandements. Il a dit dans son Evangile : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Je demande qui l'honore davantage, de celui qui obéit à ses ordonnances ou de celui qui y résiste ? L'Eglise lui prouve dans les deux cas sa soumission, en liant et déliant les pécheurs. L'hérésie, par son inflexible rigueur et son défaut d'obéissance, veut lier ce que l'Eglise ne lie pas, délier ce qu'elle ne délie pas ; en quoi elle se condamne elle-même.

Jésus-Christ demande grace ; Novatien ne répond que par des arrêts de mort. Jésus-Christ nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux* ; Novatien dit : *Je suis sans pitié*. Jésus-Christ dit : *Mon joug est doux*

et mon fardeau léger, Novatien ne veut qu'un joug accablant et un fardeau insupportable.

Jésus-Christ adresse à Dieu son père cette prière : *Qu'aucun de ceux qui croiront en moi ne périsse*. Qu'aucun, dans quelque circonstance que ce soit, de quelque offense qu'il puisse être chargé, ne craigne de périr quand il a la foi. Qui sait s'il ne lui arrivera pas quelque Samaritain pénétré de l'esprit évangélique, qui vienne au secours de ce malade blessé par des voleurs et laissé pour mort; mais il ne l'est pas encore, tant qu'il lui reste quelque souffle de vie. Puisqu'il n'est pas encore désespéré, versez sur ses plaies l'huile et le vin. Vous n'êtes son prochain qu'à la condition d'exercer sur lui la miséricorde. On ne l'est qu'autant qu'on prend soin de son frère; on ne l'est pas quand on s'en rend l'assassin.

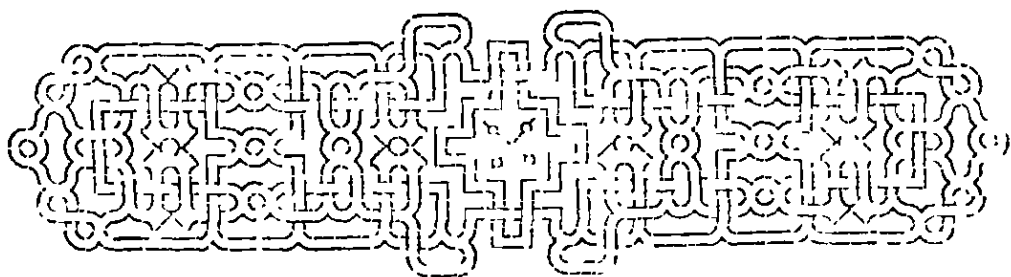
Qui de saint Paul ou de Novatien respectait mieux Jésus-Christ. Paul savait que le Seigneur est plein de miséricorde, que Jésus-Christ s'offense de l'extrême sévérité de ses disciples bien plus que de leur indulgence. Quand deux de ses disciples voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville rebelle à la visite du Sauveur. « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous êtes appelés ! Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » Ce n'est pas lui; c'est le démon qui inspire aux siens cette rigueur implacable; le démon, qui s'attache continuellement à nos pas pour nous

entraîner dans la mort. Défions-nous de ses artifices, et ne permettons pas que ce qui nous fut donné pour remède à nos blessures devienne la matière de son triomphe.

Si quelqu'un ayant la conscience chargée de crimes cachés, en fait une pénitence exacte, fervente, animée de l'amour de Jésus-Christ; comment recevra-t-il la récompense promise, si on lui refuse la communion de l'Église? Je veux, moi, que le pécheur puisse obtenir le pardon de ses offenses, qu'il le demande avec larmes; avec gémissements, qu'il le demande avec les pleurs de tout le peuple fidèle. S'il arrive que deux ou trois fois on diffère de le rendre à la communion des fidèles, qu'il s'en prenne seulement à la langueur de ses instances; qu'alors il redouble ses pleurs, pour faire une sorte de violence à la commisération de ses frères, qu'il revienne à la charge; qu'il se jette à leurs pieds, qu'il les embrasse, qu'il les arrose de ses larmes et qu'il ne les quitte point jusqu'à ce qu'il ait entendu ces consolantes paroles: « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'il a aimé beaucoup. » J'ai connu de tels pénitents, dont le visage était sillonné par les larmes continuellement échappées de leurs yeux, qui se tenaient prosternés à terre pour être foulés aux pieds des passants; qui, par un jeûne sans relâche s'étaient rendu le visage si pâle et si défiguré, qu'ils portaient dans un corps vivant l'image de la mort.

Attendez-vous qu'ils soient morts en effet, pour obtenir la rémission de leurs péchés, après que la pénitence a fait de leur vie une mort continuelle ?

Sachons donc compatir du fond du cœur à la misère de ceux qui pèchent ; car c'est à la miséricorde que le pasteur se fait reconnaître. Toutes les fois donc que j'entends la confession d'un pécheur, je dois prendre part à sa douleur. Loin de le reprendre avec hauteur, je dois mêler mes larmes avec les siennes afin de me pleurer moi-même en le pleurant, et dire : Thamar a été plus justifiée que moi ; peut-être la jeunesse l'a entraînée ; une occasion malheureuse l'a fait tomber dans le piège. Nous, nous péchons sous nos cheveux blancs ; nous nous laissons aller, malgré toutes nos bonnes résolutions, à cette pente de la chair qui combat l'esprit et nous engage dans les séductions. Elle, sa faiblesse pouvait lui servir d'excuse ; tout son devoir était d'apprendre, le mien est d'enseigner. Nous nous élevons contre l'avarice d'un tel ; examinons-nous bien nous-mêmes, si nous n'avons point donné dans notre cœur prise à l'avarice, qui est la racine de tous les vices et qui s'insinue dans nos âmes par des fibres secrètes.... Gardons-nous donc de rougir de nous trouver plus coupables que Thamar. Evitons de nous réjouir quand un autre tombe dans le péché. Se réjouir d'une faute que l'on voit commettre, c'est féliciter le démon d'une victoire qu'il a remportée.



CHAPITRE XXII.

Effets d'une véritable pénitence. — Jeûne, aumône. — Nécessité et efficacité de ces œuvres de la Pénitence. — Discernement dans les libéralités — Pureté d'intention.

RENONCER au crime, c'est embrasser la vertu. Fermer la porte à l'un c'est l'ouvrir à l'autre. De même que, abandonner Dieu, c'est se livrer au démon. Nous en avons une preuve sensible dans l'histoire du traître Judas. *Après le souper, le démon ayant mis dans son cœur le dessein de sa trahison, Jésus lui dit : Faites au plus tôt ce que vous avez à faire. Comme s'il lui eût dit : Maintenant que vous êtes au démon, vous n'êtes plus à moi. Et il sort à l'instant même, durant les ténèbres de la nuit. Il n'y a plus qu'une nuit sombre pour celui qui s'est retiré d'avec Jésus-*

Christ. Par un exemple contraire : Qui reçoit Jésus-Christ, s'éloigne du vice ; témoin Zachée : « Zachée, lui dit le Seigneur, pressez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Zachée descendit aussitôt, et il le reçut avec joie. En recevant Jésus-Christ, il renonce à l'amour des richesses, à la fraude, à tout artifice. Jésus-Christ ne saurait habiter avec rien d'impur. Aussi lorsque les Pharisiens témoignent à Jésus-Christ leur surprise et leur mécontentement de le voir dans la maison d'un pécheur, Zachée se justifie-t-il en répondant : « Seigneur, voilà que je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant. » C'est-à-dire ne voyez plus en moi ce publicain, ce Zachée concussionnaire et ravisseur du bien d'autrui. Je restitue ce qui n'est pas à moi. Je donne à ces mêmes pauvres que je dépouillais auparavant ; et je fais largesse de mes biens, moi qui ravissais aux autres celui qu'ils possédaient.

Votre créancier vous redemande votre argent que vous ne pouvez pas toujours lui rendre. Dieu n'exige de vous que ce qui n'est jamais hors de votre puissance. On n'est jamais assez pauvre pour ne pouvoir pas rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous n'auriez rien à vendre pour vous acquitter, vous avez toujours de quoi payer, une prière, un jeûne, des larmes ; voilà la monnaie dont le Seigneur se contente.

Celle-là vaut à ses yeux mieux que l'or du plus riche héritage, quand il n'est pas accompagné de la foi.

Ce n'est pas votre argent que Dieu vous demande, c'est votre foi.

Je ne nierai point que des largesses faites aux pauvres ne puissent servir à diminuer nos péchés ; mais c'est quand elles sont accompagnées du principe de la foi. Car, à quoi sert la distribution de vos biens sans la grace de la charité ?

Point de pénitence sans changement de vie, sans un entier renoncement à soi-même.

Vous vous dites chrétiens, donc vous devez faire ce que Jésus-Christ a fait. Bien qu'il fût sans péché, il a voulu jeûner quarante jours ; et vous, sujets à tant de péchés, vous refusez de jeûner ! Quelle sorte de chrétiens êtes-vous donc, dites-le de bonne foi, quand vous faites bonne chère à côté de Jésus-Christ qui jeûne, quand vous vous livrez aux plaisirs de la table alors que votre Sauveur se prive de toute nourriture !

On nous dit que ce sont les hommes qui ont fait cette loi. Jésus-Christ n'était-il qu'un homme ? Violer la loi du jeûne, c'est donc se mettre en révolte contre Jésus-Christ, contre Dieu lui-même : *Atque ideò qui spernit, non sacerdotem spernit, sed Christum.*

Qui est celui qui, en jeûnant, ait détérioré sa maison ou diminué ses finances ? Au contraire ; le jeûne est en effet l'école de la continence, la discipline de la chasteté, la règle de la vertu, l'art qui forme les

hommes à la douceur , l'attrait de la charité , la grace des vieillards , la sauvegarde des jeunes gens.

Le Seigneur avait donné à nos pères cette ordonnance : Toutes les fois qu'ils entraient en campagne, ou bien qu'ils célébraient des réjouissances publiques, ou renouvelaient leurs néoménies, on devait sonner de la trompette ; c'était une sorte d'appel fait à la divine miséricorde pour en solliciter le secours. David fait allusion à cet usage dans le psaume où il dit : « Sonnez de la trompette au premier jour de ce mois, et au grand jour de notre solennité. Imitons cet exemple. A l'approche de la plus auguste de nos solennités, faisons retentir la trompette guerrière qui prélude au combat ; trompette sacrée qui public notre allégresse, nous rappelle sur le champ de bataille et célèbre la plus glorieuse des victoires. Notre victoire, c'est la croix de Jésus-Christ ; notre trophée, c'est la pâque de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Il n'a vaincu, lui, qu'après avoir voulu combattre ; non pas qu'il lui fallût combattre pour vaincre, il n'en avait pas besoin : c'était pour nous apprendre comment nous pouvions à notre tour repousser notre ennemi, et nous faire ensuite mériter l'honneur du triomphe. Le combat qui va s'engager, c'est le jeûne. Notre-Seigneur commença par jeûner, pour se mettre en mesure contre les attaques du tentateur. Le premier trait que décocha l'ennemi fut celui-ci : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent

en pains ; » c'est par l'appât de la sensualité que le démon cherche à le surprendre. Jésus-Christ s'avance, la bannière du jeûne à la main, pour faire échouer le perfide projet du séducteur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. » Adam avait trouvé la mort dans un semblable piège. L'oracle de Jésus-Christ réduit le démon au silence et délivre le genre humain de la séduction.

Combien le jeûne est efficace ! Que de douceurs, quelle puissante énergie l'accompagnent ! Jésus-Christ lui-même en fait ses délices. Que si vous aimez mieux que nous cherchions nos preuves sur la terre plutôt que dans une nature divine : Elic jeûne ; à sa voix, le ciel devenu d'airain refuse trois ans entiers ses rosées au peuple prévaricateur ; les morts sortent du sein des tombeaux ; des pluies abondantes succèdent à une si longue stérilité ; le Jourdain arrête ses eaux et ouvre un passage à l'homme de Dieu ; un char de feu l'enlève et le porte vivant dans le ciel. Voilà les miracles opérés par le jeûne. En un mot, ses mérites ont été d'autant plus éclatants, que son jeûne a été plus austère.

L'homme rendu par le jeûne supérieur aux besoins du corps, semble tenir à la céleste Jérusalem. Le jeûne est la nourriture de l'âme, et l'aliment de l'esprit le régime des anges, l'expiation du péché, le remède qui donne le salut, la tige de la grace, le fondement de la pureté ; c'est la voie la plus courte

pour arriver au ciel. Elie ne fut transporté sur un char de feu que parce qu'il s'était élevé sur les ailes du jeûne. Aussi, en quittant la terre, ne laissa-t-il à son disciple d'autre héritage que l'exemple et la succession de ses jeûnes et de ses abstinences. Jean-Baptiste paraît parmi les hommes en retraçant les exemples et l'esprit du Prophète. Au fond de son désert il est le prédicateur du jeûne, ne se nourrissant que de sauterelles et d'un miel sauvage. Élevé par la continence au-dessus de tout ce qui paraissait possible à la nature, il est regardé non plus comme un homme, mais comme un ange.

Dans le paradis terrestre, c'est l'unique loi à laquelle Dieu soumet nos premiers parents. La première infraction vint de l'oubli de l'abstinence et fut l'œuvre des artifices du démon. Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Jeûnez et priez, pour ne pas entrer en tentation.* C'est la violation du jeûne qui ferme le Paradis; c'est le retour au jeûne qui le rouvrira.

Aumônes. — Mauvais riches. — Mauvais pauvres. — L'eau éteint l'ardeur du feu, et l'aumône résiste aux péchés. « Grande parole qui doit être recueillie par tous avec un extrême empressement. Elle promet la grace d'une nouvelle résurrection à des hommes qui sont déjà presque morts et que l'embrasement de leurs péchés a réduits à une déplorable sécheresse, afin que l'aumône les vivifie comme l'eau rafraîchit les plantes sèches et arides; c'est-à-dire que par le

moyen de l'aumône ceux d'entre les hommes qui avaient été assez malheureux pour perdre la vie de la grace, et pour être morts et déjà desséchés sous le poids de leurs crimes sont ressuscités; que l'avarice les ayant fait périr par un embrasement funeste, la miséricorde leur offre une source de salut; qu'ils éteignent par de saintes libéralités les flammes qu'ils avaient eux-mêmes allumées par leurs péchés et par leurs excès, et que, par un commerce qui leur est tout-à-fait avantageux, ceux qui avaient prodigué leur argent pour commettre des adultères, le distribuent pour cesser d'en commettre à l'avenir et pour acheter en quelque sorte l'innocence comme ils avaient acheté le péché, car Jésus-Christ dit à ses disciples : *Faites l'aumône, et toutes choses vous seront pures. C'est pourquoi, quelque corrompu que vous puissiez être, quoique vous soyez souillé de toutes sortes de crimes, si vous avez fait l'aumône, vous commencez à recouvrer votre innocence, car l'aumône a la vertu de laver ce qui était souillé par l'avarice, et en distribuant aux pauvres votre propre bien, vous effacez les taches dont vous vous étiez salis par vos brigandages et par vos larcins. Voyez donc combien il y a de graces et de bénédictions attachées à l'aumône, puisque c'est une vertu qui est capable d'elle-même et toute seule de racheter tous les péchés que l'on a commis. »*

Il doit y avoir une mesure dans la libéralité, de

peur qu'elle ne devienne inutile ; et cette discrétion doit être principalement observée par les évêques et les pasteurs, afin que cette vertu ne tourne pas à la vanité, mais à la justice. Il y a trop souvent une avidité insatiable de la part de ceux qui demandent. Il se présente à nous des hommes forts et vigoureux ; d'autres fois, ce sont des vagabonds qui sollicitent des secours auxquels les vrais indigents ont seuls des droits ; ceux-là ne se contentent pas de peu : ils sont exigeants, impérieux. Vous les voyez bien vêtus ; c'est un artifice pour faire croire qu'étant gens de naissance et de condition, il leur faut des aumônes bien plus considérables, et mettent ainsi à contribution la simplicité et la bonne foi. Il faut de la réserve dans ses libéralités à l'égard de cette espèce de demandeurs ; c'est assez qu'ils ne s'en retournent pas sans avoir rien reçu, il ne faut pas non plus qu'ils dérobent aux vrais nécessiteux la part qui leur était destinée. Telle est la mesure que nous devons garder. Ne pas manquer à l'humanité à l'égard des premiers, et satisfaire à la nécessité à l'égard des autres. Il y en a qui se disent accablés de dettes. Commençons par vérifier s'ils disent vrai. Ils nous parlent de vols qui leur ont été faits ; prenons des informations, allons aux enquêtes, afin de ne pas compromettre notre libéralité. Avec cette sage discrétion, on n'a point à craindre d'être avare envers personne ; on est libéral

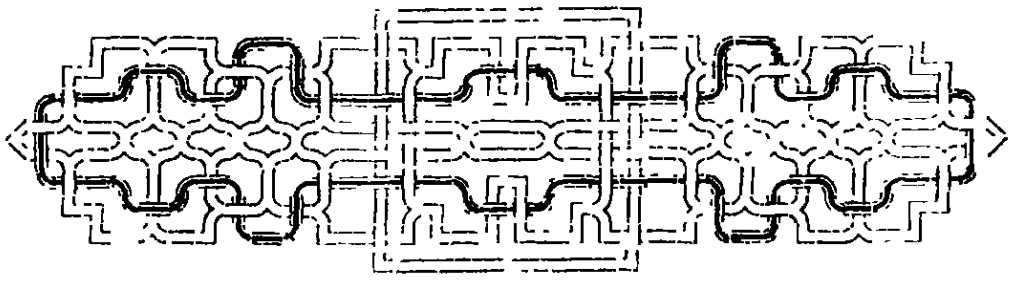
envers tous. Ayons non-seulement des oreilles pour entendre les demandes que l'on nous adresse , mais des yeux pour considérer et connaître les besoins. Il y a dans la faiblesse et l'abattement du pauvre une voix bien plus éloquente que dans ses paroles. Il n'est guère possible toutefois que l'impétuosité de ceux qui crient n'arrache plus que la modestie des autres ; mais il faut savoir se raidir contre les clameurs de l'impudence. Allons voir celui qui ne nous voit point ; allons chercher celui qui rougit d'être connu. Le captif qui gémit enchaîné dans son cachot, ne peut venir vers nous , allons vers lui. Ce malade n'a pas de voix pour se faire entendre , transportons-nous , du moins dans la pensée , près de ce lit de douleur. Plus on nous verra travailler pour la charité , plus nous deviendrons respectables et chers à nos peuples. Je connais des pasteurs qui ont toujours d'autant plus d'aumônes à distribuer , qu'ils en répandent davantage.

La perfection de l'aumône est de la cacher sous le voile du silence et de pourvoir si secrètement aux nécessités des pauvres que l'on ne puisse en être loué.

Le riche se persuade trop aisément que tout ce qu'on fait pour lui est dû à sa qualité et à son mérite , et que , si on l'oblige , c'est parce que l'on attend de lui de plus grands services. Le pauvre n'a de reconnaissance à nous offrir que ses bénédictions ; et c'est Dieu lui-même qu'il charge de notre récompense.

L'aumône du pauvre est bien plus riche que celle de l'homme opulent. Exemple de la pauvre veuve de l'Évangile. Peut-on donner rien de plus que de ne se rien réserver à soi-même ? On fuit ce fleuve qui déborde ; on aime à boire de l'eau de cette fontaine qui s'épanche dans la prairie. Faisons cas, non pas de l'aumône fastueuse, mais de celle qui naît d'un cœur religieux. Voilà celle qui n'aura pas à redouter le jugement de Jésus-Christ.





CHAPITRE XXIII.

Caractères de la vraie vertu. — Elle doit être intérieure, fondée sur la foi, accompagnée d'humilité. — Force et courage. — Tempérance.

LA loi divine ne se contente pas de régler les actions. Son action s'étend jusque sur la pensée, jusque sur les affections du cœur les plus intimes. Ce n'est point seulement par les œuvres extérieures, mais par tout ce qu'il y a de plus caché, que se manifeste notre fidélité au service de Dieu. Il nous est commandé non-seulement de ne point pécher en actions ni en paroles, mais de nous interdire toute inquiétude d'esprit, toute curiosité secrète sur les jugements de Dieu, comme pouvant souiller la pureté de nos consciences.

N'auriez-vous pas respecté la présence des anges si vous aviez cru à leur présence ? N'auriez-vous pas craint, je ne dis pas de faire, mais de dire, mais simplement de penser mal, si vous aviez été bien pénétré de cette vérité : que Dieu lit au fond de votre cœur. Vous trembleriez d'avoir un homme pour témoin, et vous ne redoutez pas l'œil du Seigneur ! Pourquoi ne voulez-vous pas le croire ? C'est que vous ne voulez pas vous défendre du mal. Vous fermez l'oreille à sa voix, parce que vous avez peur de connaître ce qu'il défend, peur de ne pas pécher. Aveugle volontaire, vous ne voyez pas, parce que vous ne voulez pas voir. Mais toutes vos précautions ne vous sauveront pas des regards qui vous environnent de toutes parts. Vous-même vous portez au-devant de vous votre propre accusateur. Votre conscience et vous voit et vous juge. Vous échapperiez à tous les autres témoins, vous n'échapperez point à celui-là. Vous tromperiez les hommes, vous ne tromperez pas Dieu.

Les vertus sans la foi, feuilles stériles ; elles ont à l'extérieur quelque verdure ; à quoi servent-elles ? Jouets des vents, parce qu'elles ne tiennent pas à une solide base. On nous parle souvent des vertus des infidèles ; ils ont de la compassion pour les pauvres, de la tempérance. Point de fruits, parce qu'il n'y a pas la foi ; feuilles qui tombent au moindre vent. Il est des Juifs, et un assez grand nombre, qui sont

chastes dans leurs mœurs ; ils lisent , et beaucoup , la sainte Ecriture ; ils ne portent pas de fruits et sont agités au gré de tous les vents comme des feuilles. Ce sont là peut-être les feuilles que Notre-Seigneur vit dans ce figuier , où il n'y avait point de fruits.

On n'est pas long-temps fort et vigoureux , quand c'est soi-même qu'il faut vaincre. Le combat qu'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres cupidités est trop rude , pour qu'on puisse seul en sortir victorieux ; bientôt l'homme misérable se voit en danger de périr , si son Dieu ne vient à son secours ; s'il ne crie vers lui du milieu de ses frayeurs , en lui disant : *Seigneur , délivrez mon âme!* La victoire est donc réservée à celui seul qui met sa confiance dans la grace et qui ne présume point de ses forces.

Le démon s'attache à faire tomber ceux en qui il reconnaît le plus de bonnes œuvres. Témoin le pharisien de l'Évangile. Que d'efforts celui-ci n'avait-il pas faits sur lui-même pour n'être pas injuste , adultère ! Que de combats pour ne pas donner dans les mêmes péchés que le publicain ! Que de sacrifices pour jeûner deux fois le jour du sabbat , pour donner la dîme de tout ce qu'il possédait ! Qui de nous en fait autant ? Combien de riches qui ne savent l'être que pour eux seuls ! Le démon ne manque pas de le remarquer , et dirige ses attaques de manière à le blesser plus profondément ; il se fait , de ses vertus mêmes , des armes contre lui. Tandis qu'il s'épanche en ac-

sions de graces devant le Seigneur, de n'être ni ravisseur, ni adultère, ni injuste, le serpent lui insinue le poison de l'orgueil et l'enlace de liens qui l'enchaînent. Il permet qu'il s'élève pour le faire tomber de plus haut. Il met sous ses yeux ce publicain qui ne le vaut pas, pour l'abattre par une chute plus humiliante. Le pharisien ne mentait pas dans les louanges qu'il se donnaît à lui-même ; mais quiconque s'exalte, même en disant vrai, offense Dieu. Quel péché n'est-ce donc pas que l'orgueil, puisqu'il rend plus criminel encore que l'adultère !

Que fait l'humilité ? Elle réprime les passions, elle les retient dans leurs bornes ; elle est comme un petit grain de sable qui arrête leur fougue et qui les empêche de se lever.... Comme l'humilité est une partie de la charité, aussi la charité est une partie de l'humilité. De là vient, comme dit l'Apôtre, que toutes nos vertus sont stériles et infructueuses sans la charité ; on peut dire de même que les œuvres de la charité ne nous servent de rien si l'humilité leur manque ; car qu'est-ce que l'humilité, sinon la défiance de soi-même, comme l'orgueil n'est autre chose qu'une vaine confiance en ses propres mérites ; or, quel est l'esprit de la charité, sinon de nous faire défier de nous-mêmes et de nous empêcher de compter sur nous-mêmes, afin qu'auéantis devant l'infinie majesté de Dieu nous attendions tout de sa bonté et que nous lui rapportions le peu que nous faisons de bien.

Non, l'humilité n'est point, comme se l'imaginent les aveugles partisans du siècle, une politesse d'esprit. Ce n'est point bassesse de cœur que de fouler aux pieds des honneurs périssables et de mettre la gloire dans la privation des choses qui servent de matière à l'orgueil. Rien n'est plus généreux que ce mépris des biens temporels, ni plus digne de ces grandes âmes qui ne cherchent la faveur d'aucune créature, quelque puissante qu'elle soit, n'ambitionnent que celle du Créateur, qui sait si avantageusement reconnaître l'humilité de ses vrais serviteurs; que de s'approcher de lui c'est s'élever, le craindre c'est se réjouir, le servir c'est régner : *Qui servire regnare est.*

Heureuse humilité ! qui fait que notre propre bonheur ne nous enfle point d'orgueil, et que la félicité des autres ne nous brûle point d'envie ! *Nec felicitas aut inflat propria , aut urit aliena.*

L'humilité se montre d'abord dans les devoirs ordinaires de la vie commune ; et c'est là qu'éclatent ses bons effets et sa vertu. Rien ne forme une plus belle société, rien ne forme une plus douce union entre des frères, comme sont les chrétiens, que quand on aime à obéir lorsqu'on est né pour l'obéissance, et quand on ne se complaît pas à commander lorsqu'on est né pour le commandement ; quand le pauvre n'a pas de peine à préférer le riche à lui, et que le riche est bien-aise que le pauvre lui soit égal ; quand les grands du monde ne s'élèvent point de l'éclat de

leur dignité ou de l'ancienneté de leur maison , et que les petits ne nourrissent pas leur vanité de la participation d'une nature commune ; quand on n'estime pas davantage les grands biens que les bonnes mœurs ; quand la puissance des impies armée n'est pas en plus grande considération que la justice des bons dépouillée du faste et des honneurs de la terre. Dans cet état plein d'équité et de modestie , auquel préside l'humilité , on voit la puissance de cette vertu pour unir les hommes ensemble par l'amour. Par le moyen de cette vertu , on entretient dans la pratique des devoirs de la vie commune la société civile : *Societas humana connectitur*. Je dis plus , on se concilie même la miséricorde divine : *Et divina clementia conciliatur*.

Le sage ne se laisse point abattre par les infirmités ni ébranler par les contradictions. Au sein même de la souffrance il est encore heureux. Il sait bien que le bonheur ne consiste point dans les jouissances des sens , mais dans le calme d'une conscience pure et sans reproche ; que , pour être heureux , il faut donc être plein de cette pensée : Que la vertu , même avec ses sacrifices , est une source de félicités ; que le vice , même avec ses charmes , ne mène pas au bonheur.

Rien pour lui de nouveau , ni d'imprévu , ni de violent. Qui possède le vrai bien , ne redoute ni la privation des autres biens , ni la présence des maux

qu'il ne regarde point comme tels. Dira-t-on pour cela qu'il soit insensible ? Non, mais qu'il leur est supérieur. Qui a atteint cette perfection est heureux. Or, son bonheur n'est altéré ni par les douceurs de la prospérité, ni par les assauts de l'adversité. L'une n'ajoute rien à sa béatitude ; l'autre n'en retranche rien ; parce que le bien suprême où il s'est retranché le laisse ferme et inattaquable. A la hauteur où il est parvenu, rien de ce qui est caduc ou périssable ne peut être pour lui un sujet de joie ou d'affliction. En effet, que pourrait-il manquer à cette âme vertueuse, héroïque, qui s'est mise en possession du souverain bien ? Quelle situation supposez-vous où elle ne soit invulnérable ? Elle est riche au sein de la pauvreté, noble dans l'obscurité de la dernière condition, active au sein du repos, forte et saine dans les langueurs de la souffrance ; elle n'est pas seule au milieu même de la solitude, puisqu'elle a l'escorte de tous les biens de la maison du Seigneur, et que sa société habituelle est parmi les cœurs célestes.

La véritable force consiste à se consoler dans les adversités, à se surmonter soi-même, à réprimer les saillies de la colère, à ne se laisser pas amollir par les plaisirs, ni abattre par les disgrâces, ni enfler par la prospérité ; elle consiste à dompter les révoltes de la chair pour l'assujettir à l'esprit, à se mettre au-dessus des richesses, des honneurs et des plaisirs, à ne s'attacher qu'aux biens solides, ceux de la vie éternelle.

Le tyran s'adresse à Eléazar. Jugeant bien que les tortures pouvaient rester sans effet, il commence par essayer les caresses : « J'ai pitié, lui dit-il, de tes cheveux blancs ; ta vieillesse et ta prudence m'inspirent pour toi de la considération ; pourquoi te refuser à prendre ta part des mets innocents que nous tenons du bienfait de la nature ? Renonce à cet entêtement ; reviens à toi ; profite des favorables dispositions où je suis encore à ton égard : ne me contrains point à arracher par la rigueur des supplices ce que j'aime mieux devoir à la persuasion.

Le vieillard répond : Ce que vous appelez entêtement, ô Antiochus ! nommez-le plutôt respect pour la loi, dont les saints oracles nous défendent de manger de cette viande. Qu'importe quel en soit le goût ? La tempérance doit passer avant le plaisir ; et il n'y a pas à balancer entre obéir à la loi et prévariquer contre elle. Prévarication légère tant que vous voudrez : qui viole la loi dans les moindres choses, ne la respecte guère dans les grandes. L'abstinence est pour nous la sauvegarde de notre pureté. En l'observant, nous apprenons à retrancher tout excès, à vaincre nos passions, à réprimer toute concupiscence, à prévenir les sensualités charnelles. Vous me menacez de châtimens terribles : c'est ouvrir carrière à la vertu. Le vrai courage ne sait point sacrifier la loi à la terreur des châtimens. Tout vieux que je suis, j'ai l'âme jeune encore,

et assez forte pour envisager la mort sans effroi.

Les bourreaux se saisissent d'Eléazar ; on l'attache , on le suspend , on décharge sur lui une grêle de coups. Le corps du vieillard succombe ; il tombe sur la terre , son âme reste impassible.

Quelqu'un s'approche de lui , par pitié pour cet âge si avancé ou pour éprouver son courage : Promettez seulement , lui dit-on , nous vous tiendrons quitte du reste.

Le vieillard , d'une voix forte : « Moi , s'est-il écrié , donner à la jeunesse l'exemple du mensonge ! moi , flétrir par une lâche dissimulation le peu de moments qui me restent à vivre et l'honneur de toute ma vie passée ! Non , je ne vous trahirai point , ô loi sacrée de mon pays ! je ne dérogerai point aux saintes pratiques de nos ancêtres , et je ne souillerai point ma robe sacerdotale ni mes cheveux blancs par une honteuse apostasie. »

Après Eléazar , on fait avancer sept jeunes hommes ayant leur mère à leur tête. Quel étrange mécompte dans l'astucieuse politique du tyran , qui , en choisissant un vieillard pour sa première victime , n'a fait que donner aux jeunes gens la leçon de la plus magnanime vertu ! Il essaie de les corrompre par la séduction , de les intimider par la violence. Mais , c'est en vain. Dignes du héros qui vient de leur ouvrir la lice , tous répondent : Pourquoi cette défiance qui semble insulter à notre jeunesse ? Nous sommes

jeunes. Oui, mais déjà vieux dans la foi, mais formés de longue main au maintien de nos saintes ordonnances. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve : essayez vos tortures : ce qu'un vieillard a su endurer, nous ne sommes pas moins forts pour en triompher. Nous marcherons sur les traces de notre père, de notre maître.

Antiochus fait appeler l'aîné de la famille. Le jeune homme souriant : « C'est bien, dit-il, de garder l'ordre de la nature ; mais vous, pourquoi ne gardez-vous pas également la loi de Dieu ? Nous, pénétrés pour elle d'un égal respect, nous nous ressemblons par l'âge. Je n'en suis pas moins satisfait de la priorité. Que voulez-vous savoir de moi, ô prince ? Je vous déclare que nous sommes les serviteurs du grand Dieu ; votre exemple nous apprend comment nous devons nous comporter à son égard : si vous mettez tant de persévérance à vouloir nous arracher la vérité, pourquoi en mettrions-nous moins à la défendre ? »

On lui fait subir divers genres de tortures : les supplices les plus cruels échouent contre sa foi. La tyrannie put lui arracher la vie, non sa religion.

Même constance dans le second des Machabées. Tandis qu'on lui arrachait la peau de la tête avec les cheveux, il s'écriait en mourant : « Qu'il est consolant de mourir pour la religion ! combien l'amertume de la mort la plus cruelle devient douce

à ceux qui souffrent pour la piété , lorsqu'ils envisagent la récompense qui les attend ! Nos souffrances à nous ne sont rien auprès de celles que tu éprouves , ô Antiochus ! Et c'est pour toi le plus intolérable des supplices de penser qu'avec toute ta puissance tu ne peux rien sur nous. »

Le troisième ne se montra pas moins que les autres supérieur aux promesses et aux menaces. La liberté de ses discours déplut au tyran ; il ordonna qu'on lui coupât la langue. Celui-ci :

« Vous voilà vaincu, ô Antiochus, du moment que vous commandez qu'on m'enlève l'instrument de la parole. Vous reconnaissez donc que vous êtes dans l'impuissance de répondre à nos raisons ; et notre voix est plus forte que vos bourreaux. Nous ne les craignons pas ; mais vous, il vous est impossible de résister à nos discours, même à notre silence ; car, toute muette que soit notre voix, elle ne se fait pas moins entendre au cœur et à l'oreille de notre Dieu.... »

Restait le plus jeune des Machabées. Antiochus frémissait de confusion de se voir vaincu par un âge aussi délicat. Il essaya de gagner celui-ci en lui promettant des honneurs, des richesses, de l'élever au rang de ses favoris. Il s'adresse à sa mère pour l'engager de donner à son fils de plus salutaires conseils. Cette généreuse mère : « Je n'ai plus que toi, ô mon fils ! lui disait-elle, pour combler tous

mes vœux; le dernier sorti de mon sein, le dernier aussi tu couronneras les espérances de ta mère. » etc.

La tempérance, en accoutumant le cœur de l'homme à se modérer en tout, éteint l'ardeur de toutes les passions et principalement de celles qui ont leur siège dans les sens corporels. C'est parce que le saint patriarche Jacob possédait cette vertu, qu'il obtint la supériorité sur son frère. Par cette vertu, Joseph dompta les passions fougueuses de la jeunesse, et, malgré les charmes de la volupté, sut conserver son âme inébranlable dans le chemin de la droite raison. C'est cette vertu que Dieu avait recommandé aux premiers hommes de pratiquer, et, parce qu'ils ne la pratiquèrent point, ils furent exilés du paradis comme des prévaricateurs et perdirent leurs droits à l'immortalité.

Maintenant le Seigneur lui-même enseigne aux hommes la tempérance, c'est-à-dire la sagesse et la discipline; c'est ce que l'Écriture nous montre clairement. « N'est-ce point le Seigneur, dit Job, qui enseigne la sagesse et la discipline? » Or, celui qui nous enseigne, nous donne la possibilité de parvenir à la justice; et personne n'est coupable d'une faute, que parce qu'il l'a commise par un acte libre de sa volonté. Jésus-Christ ne veut et ne choisit que des soldats libres, et les esclaves du démon le sont aussi. Nos sens sont, selon l'usage que nous en faisons, des instruments de justice ou des instru-

ments d'iniquité. Vous voyez un pauvre qui souffre quelque injure, vous le protégez; vos membres sont alors des instruments de charité; c'est par eux que votre humanité se manifeste et s'exerce; mais si au contraire vous jetez sur une femme un regard de concupiscence, si vous chassez des pupilles de la demeure de leurs pères, voilà vos membres devenus des instruments de péché et d'iniquité. C'est donc le cœur, et non la chair qui est auteur du péché; le corps n'est que le ministre des volontés de l'âme.

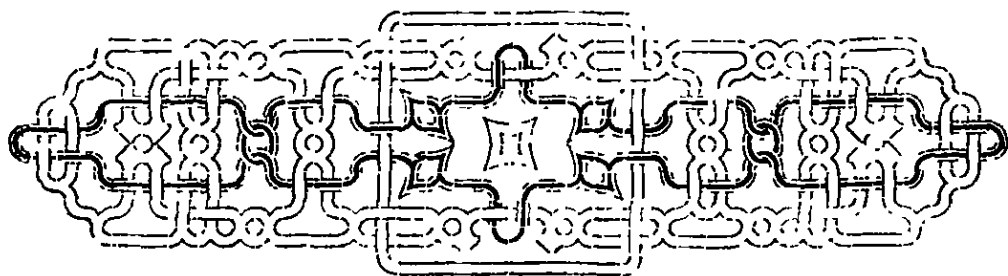
Dans quels désordres ne pousse-t-elle pas? Le sacrilège et le blasphème s'y joignent ordinairement à la plus crapuleuse débauche. Car de même que la sobriété est la mère de la foi, de même l'intempérance est la source de la licence. Vous voyez à la porte de ces rendez-vous de la débauche des misérables sans habits, sans ressources pour le lendemain, régler les états et prononcer sur ceux qui les gouvernent. A les entendre, ils s'imaginent n'être rien moins que des monarques et des généraux d'armée; ils distribuent les trésors, versent l'argent à grands flots, bâtissent des cités et n'ont pas de quoi payer leur hôte. Ils parlent, sans savoir ce qu'ils disent, se croyant et toutes les qualités, et tous les talents du monde. On ne voit personne au-dessus ni au-dessous de soi. C'est à qui boira le plus largement. Un seul jour absorbe les travaux de toute une semaine. On se prend de querelle, on en vient aux coups; tout de-

vient armée; le sang coule avec les flots de vin. Pendant que le corps chancelle, l'esprit est en démence; la langue engourdie n'articule que des sons désordonnés; une pâleur livide se répand sur le visage et en fait un objet d'horreur.

Vous n'allez dire que ces excès ne se rencontrent que dans la lie de la société. Les tables des grands ne sont pas moins le théâtre des plus dégoûtantes et souvent de sanguinaires orgies, où l'on enchérit les uns sur les autres par des défis et des provocations, jusqu'à ce que tous, également chargés de vin et de sommeil, vainqueurs et vaincus, roulent sur la terre; et qu'il faille emporter ces cadavres loin de la table, sous les yeux des domestiques, dont les ris moqueurs insultent à la honte de leurs maîtres. Est-ce du poison qu'ils ont bu? Il y a du moins des antidotes contre le poison, il n'y en a pas contre l'ivrognerie.

Si les hommes qui se permettent de semblables désordres sont si coupables, combien plus les femmes, obligées plus étroitement à se renfermer dans les bornes de la tempérance!.....





CHAPITRE XXIV.

Virginité. — Légimité et avantages de cet état. — Motifs de l'embrasser. — Réponse aux objections. — Gloire et bonheur des vierges — Leurs devoirs.

J'EXHORTE à embrasser la virginité ; c'est un conseil, non un commandement. De toutes les vertus chrétiennes, la virginité est la seule à laquelle on puisse inviter, non la prescrire. C'est un vœu plutôt qu'un prétexte ; une grace particulière que l'on peut désirer, non enjoindre : elle veut des élus, non des esclaves....

Que vos filles veuillent se choisir un mari, les lois les y autorisent ; et il ne leur sera pas permis de se donner Dieu pour époux !

Il est à désirer que les vœux des parents concourent

avec les vœux des enfants; mais il y a pour ceux-ci une plus belle gloire, quand c'est leur ferveur toute seule qui les porte à embrasser la chasteté.

« Ma famille me déshériterait. » Mais vous gagnez un époux riche de tous les trésors et qui saura bien vous dédommager de la perte d'un héritage périssable. On vous contrariera peut-être : on finira par se rendre. Que savez-vous si ce n'est pas une épreuve que vos parents eux-mêmes veulent ménager à votre fidélité ? La violence est un exercice proposé à votre vertu. Commencez par triompher de la nature ; après cela vous aurez vaincu le monde.

Quoi ! les païens, parmi leurs autels profanes et leurs feux sacrilèges, honorent la virginité ! Et, quoiqu'ils ne connaissent ni la vraie piété ni le culte du cœur, ils ne laissent pas de combler de louanges celles qui gardent la pureté du corps. Personne d'entre eux ne détourne leurs vierges des profanes cérémonies du paganisme : et des chrétiens viendraient repousser des autels les vierges qui courent s'y consacrer à Jésus-Christ ! Là, on les contraint à embrasser une profession dont elles ne connaissent pas le mérite ; et l'on osera parmi nous rendre impraticable une vertu qu'il ne nous est pas permis de laisser sans éloge ! Chez eux, il faut user de violence ou d'artifice pour empêcher les mariages ; et chez nous on les contraint par les insultes portées à la virginité ! Et des évêques souffriraient sans se plaindre

un pareil désordre ? Ils ne s'exposeraient pas , s'il le fallait , à la mort , plutôt que de laisser compromettre l'honneur de la virginité ?.... Je n'accuse personne , je ne nomme personne , je ne veux que me justifier ; l'on a porté des plaintes contre moi , et , si je ne me trompe , c'est du milieu de vous qu'elles se sont élevées. J'aime bien mieux y répondre que d'en révéler les auteurs. Quel est donc le reproche qui m'est fait ? J'ai persuadé à de jeunes personnes d'embrasser la virginité. Qui a peine à entendre ma réponse , se dénonce lui-même. Eh bien ! vous prêchez la virginité , me dit-on , et on vous écoute , on l'embrasse. Plût au Ciel que l'on pût me convaincre en m'alléguant un assez bon nombre de faits ! Je ne craindrais pas , à pareil prix , d'avoir des contradictions à essuyer. Ce sont des exemples qu'il faudrait m'opposer , non pas des discours en l'air : et combien je m'estimerais heureux que l'on eût à m'en citer ! Mais j'ai bien peur de n'avoir pour détracteurs que des hommes qui , avec l'air de me censurer , me donnent des louanges que je n'ai pas méritées.

J'empêche les jeunes personnes de se marier. Comment ? En leur faisant prendre le voile , en les consacrant à la religion et les engageant dans une virginité perpétuelle. Ah ! que n'est-il en mon pouvoir de détourner du mariage plusieurs de celles qui s'y destinent ; d'échanger contre le voile sacré de nos vierges celui que nous mettons sur la tête des époux ! Mais ,

où donc est le crime de ne pas permettre que des vierges soient arrachées du pied des autels pour être traînées au lit nuptial ? Les choses auraient-elles donc tellement changé pour moi , qu'au lieu que les évêques ont toujours regardé comme un sujet de gloire de répandre partout l'amour de la chasteté et le désir de la virginité , on n'en fasse à moi un sujet de honte et d'ignominie ?

Que l'on me dise en quoi j'ai tort de tant recommander la virginité. Est-ce quelque chose de mauvais en soi , de nouveau ou d'inutile ? S'il y a du mal , il y en aurait donc à mener sur la terre la vie des anges dans le ciel ? Serait-ce une nouveauté ? Nul doute qu'il ne faille condamner tout ce qui ne nous vient pas de Jésus-Christ : il est l'unique voie par où nous devons marcher. Et nous serons les premiers à réprover hautement notre propre doctrine , si on la convainc de n'être pas celle que Jésus-Christ lui-même a prêchée. Examinons donc ce que nous enseignent Jésus-Christ et ses apôtres.

On nous demande : « Que deviendra le monde ? Faire le procès au mariage , c'est faire la guerre à tout le genre humain. » Je demande à mon tour , quand il est arrivé de chercher une femme sans la trouver ? En quel pays a t-on fait la guerre pour avoir une épouse ? Qui est-ce qui a perdu la vie pour l'amour d'une vierge ? C'est bien plutôt le mariage qui a entraîné ces suites funestes , quand il a fallu venger un

époux outragé par un adultère, et porter les armes contre un ravisseur. Combien d'États ont péri par cette cause !

C'est une erreur de croire que la profession religieuse nuise à la propagation de la société. Il est d'expérience que là où il y a peu de vierges la population est moindre ; et qu'au contraire, les villes où la virginité est en honneur comptent le plus grand nombre d'habitants. Combien de vierges la ville d'Alexandrie, les provinces d'Afrique, de tout l'Orient, ne donnent-elles pas tous les ans à leurs églises ! Je pourrais assurer qu'il naît moins d'hommes à Milan qu'il ne se consacre de vierges dans ces contrées. Cet usage de tout l'univers ne donne-t-il pas la preuve convaincante que la virginité n'est pas inutile, surtout depuis qu'une Vierge a enfanté l'Auteur du salut, à qui l'empire romain doit sa fécondité ?

Que les détracteurs de la virginité trouvent donc aussi mauvais que les femmes mariées gardent de temps en temps la continence, sous le prétexte qu'elles deviendraient plus souvent mères ; qu'on leur permette également d'être infidèles à leurs époux absents, sous le prétexte que l'absence les condamne à n'avoir pas d'enfants et nuit à leur fécondité.

« On ne niera pas du moins que la multiplicité des vierges ne rende plus difficile l'établissement de la jeunesse. » Je soutiens, moi, tout le contraire. Entrons en discussion : De qui viennent ces inquié-

tudes ? De gens mariés ou de ceux qui ne le sont pas ? Les premiers n'ont rien à craindre, leurs femmes ne pouvant plus désormais être vierges. Les autres pourraient-ils se croire offensés personnellement de n'obtenir pas pour épouse celle qui ne veut l'être de personne ? Seraient-ce les familles ? Qu'elles attendent, on viendra leur demander plus vite celles qui seront à marier.

On voudrait que le voile ne se donnât qu'à des vierges d'un âge mûr. Je suis fort de l'avis que l'évêque ne saurait trop prendre de précautions pour empêcher qu'on n'entre de trop bonne heure en religion. Qu'il considère, à la bonne heure, quel est l'âge de la postulante ; qu'il considère plus encore quelle est sa foi et sa vocation ; si elle est d'une chasteté à l'épreuve ; qu'il examine si elle a la gravité de l'âge mûr, la conduite réfléchie, les mœurs austères que donne la longue habitude des combats et des victoires sur ses sens ; si elle fut élevée sous la tutelle d'une mère vigilante ; si elle fut sévère dans le choix de ses compagnes. Ces qualités suppléent aisément à l'âge. Si elle ne les a pas, il vaut bien mieux différer ; c'est bien moins l'âge qui lui manque que la vertu...

Une vierge est un don du Ciel ; elle fait la gloire et la joie de ses parents ; elle exerce dans sa maison le sacerdoce de la chasteté. Une vierge est une victime qui s'immole chaque jour, afin d'apaiser la colère de

Dieu par son sacrifice. Une vierge est un gage cher à sa famille, qu'elle ne sollicite point par d'impertunes spéculations, qu'elle ne menace point de s'en éloigner, qu'elle n'attriste jamais par les caprices de l'humeur.

Toute vierge est reine, soit parce qu'une vierge consacrée à Dieu est épouse du plus grand des souverains; soit parce que, domptant ses passions, qui forment le plus honteux esclavage, elle acquiert un nouvel empire sur elle-même.

Ce qui fait la beauté des vierges, c'est la vertu.

Le véritable ornement de la beauté, c'est de négliger l'ornement.

Ce n'est pas sans dessein que l'Écriture la compare à l'abeille laborieuse et chaste, ne se nourrissant que des rosées du ciel et du suc des fleurs les plus pures. Ainsi la vierge se nourrit de la parole de Dieu. Son amour pour la pureté conserve son corps exempt de toute souillure. Elle travaille en commun, elle amasse, mais pour les pauvres; elle cueille avec soin cette fleur dont il est dit : « Je suis la fleur de la prairie et le lis des vallées; je suis comme un lis au milieu des épines. » C'est le propre de la vertu de ne croître qu'au milieu des épines, dont les esprits de malice l'assiègent continuellement. De combien de précautions n'a-t-elle pas besoin ! Prenez donc, ô vierge, les ailes de l'esprit pour vous élever au-dessus de tous les vices, afin d'aller vous reposer au sein de l'Époux

céleste. « Jésus-Christ habite dans les lieux hauts, et il regarde ce qu'il y a de plus bas. » Il est semblable au cèdre du Liban, qui de son front touche le ciel et de ses pieds s'enfonce profondément dans la terre. Cherchez-la cette fleur précieuse, vous la trouverez dans la vallée de votre cœur, car elle a coutume de se communiquer aux âmes humbles et d'y répandre son parfum.

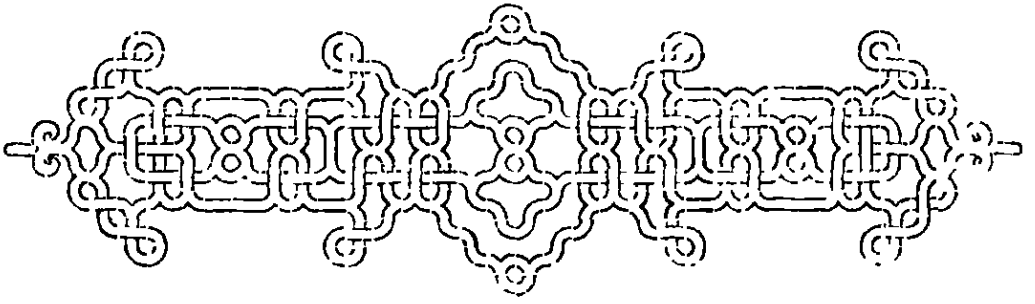
Parce que la vierge a reçu des grâces plus abondantes, le Seigneur veille sur elle avec plus de soin et l'entourne d'une protection plus puissante. Il commet à sa garde une légion d'anges qui combattent pour sa défense. Servant sous les mêmes étendards que les esprits célestes, il n'est pas étonnant qu'ils combattent pour elle. Il est juste qu'elle ait pour défenseurs ceux dont elle imite la vie toute pure.

O Père des miséricordes, que pouviez-vous faire de plus capable d'inspirer l'amour de la virginité, d'affermir dans la pratique de cette admirable vertu, d'en faire connaître le prix et l'excellence, que de faire naître votre Fils unique d'une vierge ? C'est l'ineffable présent que nous a donné la rédemption d'un Dieu sauveur ; nous avons plus gagné que le péché d'Adam ne nous avait fait perdre. Votre Fils même, venant sur la terre pour y chercher ce qui était perdu, ne pouvait s'y faire de demeure plus digne de sa sainteté que de consacrer le sein d'une Vierge pour être, à la fois, et le sanctuaire d'une parfaite

chasteté, et le temple du Seigneur.... Daignez couvrir de votre protection toute-puissante cette fille qui se dévoue à votre service, et qui veut vous appartenir tout entière. Je vous la présente comme victime, en qualité de pontife ; comme ma fille, me substituant à son père. Soyez vous-même son guide et son soutien. Introduisez-la vous-même dans le sanctuaire du céleste Epoux qu'elle a choisi. Qu'elle mérite d'entendre ces bienheureuses paroles : « Venez ici du Liban , ô mon épouse ! venez ici du Liban , vous passerez et vous repasserez ; » c'est-à-dire qu'elle partira du siècle présent pour repasser dans l'éternité. La voici au pied des autels, non plus avec la pompe et la recherche des parures du siècle , mais telle que Madeleine au jour où elle vint répandre ses parfums sur les pieds de Jésus-Christ. Mais afin qu'elle puisse se soutenir dans ses généreuses résolutions et acquérir des trésors de mérite , joignez-vous à elle , ô Dieu tout-puissant ! La virginité ne marche jamais toute seule ; elle est toujours accompagnée d'une longue suite de vertus. A la pudeur dont elle est ornée , ajoutez la modestie , la sobriété , la continence. Donnez-lui un voile rougi dans le sang de l'Agneau ; faites qu'elle porte dans sa chair la mortification de Jésus-Christ. C'est là le voile glorieux que vous mettrez sur sa tête ; ce sont les riches vêtements dont vous releverez l'éclat de son innocence. Ajoutez une ardeur toujours égale pour le service de la religion , l'a-

mour des humiliations , une charité ardente , un zèle inébranlable pour la vérité , un soin continuel de la modestie. Qu'elle soit chaste comme la tourterelle , simple comme la colombe ; qu'elle ait un cœur plein de candeur ; qu'elle soit sobre à parler , remplie de tendresse pour ses parents , de compassion pour les pauvres et les misérables , d'éloignement pour tout ce qui a l'apparence du mal.





CHAPITRE XXV.

Légitimité et sainteté du mariage. — Sagesse dans le choix d'un époux.
— Devoirs des parents envers leurs enfants. — Devoirs des enfants envers
leur père et leur mère.

Moi, condamner le mariage ! je le condamne si peu , que je blâme hautement les hérétiques qui le censurent ; que je ne cesse jamais de proposer comme autant de modèles d'une vertu parfaite les Sara , les Rébecca , tant de saintes femmes de l'ancien Testament. Qui condamne le mariage condamne donc aussi les enfants , et fait le procès à toute la société humaine , qui ne se perpétue que par la suite des générations. S'il n'y avait point eu d'Isaac , comment pourrait-on louer la religieuse obéissance de ce fils , prêt à servir de victime au sacrifice que son père

offrit au Seigneur? Comment admirerai-je Jacob, qui, dans un corps mortel, a mérité de voir Dieu, si l'on prétend que la source qui a donné naissance à ces patriarches est impure? Si, dans la foule des erreurs que soutiennent nos adversaires, il est quelque chose qui puisse faire mériter qu'on leur pardonne, c'est qu'en condamnant le mariage, ils reconnaissent qu'ils n'auraient jamais dû venir au monde.

Moi condamner le mariage et porter le trouble dans les familles! Ah! plutôt au Ciel que l'accusation eût quelque ombre de vérité! Plût au Ciel qu'on pût me montrer les heureuses suites du prétendu crime qu'on me reproche, et qu'on eût à alléguer des faits plutôt que des paroles! Je ne me plaindrais pas d'être calomnié si je parvenais à troubler, par de salutaires réformes, la funeste paix où s'endorment tant de consciences au sein des plaisirs.

Parce que, dit-on, nous nous sommes opposés à des mariages illicites. Que l'on fasse donc un semblable reproche à Jean-Baptiste. Et, puisqu'il n'y a rien peut-être dans tout le reste de ma vie qui soit digne de louanges, je me consolerais du moins de voir que l'on condamne dans ma conduite ce que l'on est forcé d'approuver dans celle du saint précurseur. Est-ce là une autorité dont il nous faille rougir? Rappelez-vous quelle fut la cause de son martyre; le courage qu'il eut de dire à Hérode: « Il

ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. » S'il était en droit de parler ainsi dans une cause qui n'intéressait qu'un homme, à plus forte raison quand il s'agit d'une vierge consacrée à Jésus-Christ! S'il parle avec cette hardiesse à un roi, à plus forte raison devais-je le faire à des particuliers. Graces à Dieu, il n'y a point ici d'Hérode; plaise au Ciel qu'il n'y ait pas non plus d'Hérodiade!

Après que Pharaon, roi d'Égypte, eut enlevé Sara, femme d'Abraham, *le Seigneur frappa de très-grandes plaies Pharaon et sa maison.* Exemple remarquable qui apprend à tous les siècles à respecter le nœud conjugal, à ne point attenter à la femme d'autrui, dans l'espérance d'être sans témoins, sous le voile de l'impunité, dans la confiance que l'époux est éloigné. Dieu est là; vengeur des droits du mariage, aux yeux de qui rien n'est caché, rien n'échappe. Il protège l'époux absent; il couvre de son aile la sainteté du lit nuptial, il lit au cœur de l'adultère ses projets coupables, avant même qu'il ne les mette à exécution; il le poursuit au sein des ténèbres dont il s'enveloppe. Vous tromperiez l'œil de l'homme, vous ne trompez pas Dieu; vous éluderiez la sentence du juge terrestre, vous n'éluderez pas celle du Juge de l'univers.

C'est moins la beauté d'une femme que sa vertu et la régularité de ses mœurs qui lui gagne le cœur de son mari. Celui donc qui s'engage dans le mariage

pour en goûter les douceurs , doit rechercher une femme qui ne soit pas beaucoup plus riche que lui. La supériorité de la richesse dans la femme lui donne trop souvent une fierté dont elle se prévaut pour se soustraire aux lois du mariage. Préférez celle qui aime à briller par ses bonnes œuvres plutôt que par l'éclat des pierreries. L'époux , de son côté , n'endure pas sans peine les hauteurs d'une femme qui le surpasse par la noblesse de l'extraction et qui ne l'oublie pas. Sara n'était ni plus riche ni plus noble qu'Abraham ; il n'y avait entre eux nulle disproportion : elle l'aimait comme étant son égal , et il n'y avait ni richesses ni parents qui pussent la retenir dans le lieu de sa naissance , elle suivait son mari partout où il avait résolu d'aller.

Comment peut-il se faire que l'on soit uni par la charité avec des personnes d'une foi et d'une religion différentes ? Chrétien , gardez-vous bien de prendre pour femme une païenne , ou une juive , ou une étrangère , c'est-à-dire une hérétique et d'une religion différente de celle dont vous faites profession. La première fidélité qui doit se trouver dans le mariage , c'est la grace de la chasteté. Si cette femme adore les idoles dont les païens publient les adultères , si elle nie Jésus-Christ qui lui commande la chasteté et qui lui promet des récompenses , comment pourrat-elle aimer cette vertu ? Et il ne suffit pas qu'elle soit chrétienne , si son mari ne l'est aussi , et s'ils

n'ont reçu tous deux le sacrement de baptême. Il faut que vous vous leviez tous deux ensemble pour prier Dieu et pour lui offrir en même temps la même oraison. Il n'est que trop commun de voir les hommes les plus forts céder à la séduction qu'exercent les attraits d'une femme infidèle, et, pour elle, sacrifier leur conscience et leur religion. La religion est donc la première chose que l'on doit rechercher dans le mariage. Aussi, voyez Abraham : le saint patriarche prend pour son fils une femme parmi ses proches et n'en va point chercher parmi les Chananéennes.

La tendresse des oiseaux pour leurs petits apprend aux pères et aux mères leurs devoirs envers leurs enfants. Combien de nos jours ces devoirs ne sont-ils pas oubliés ! Nous voyons la plupart des mères se hâter de repousser de leur sein ceux mêmes de leurs enfants qu'elles affectionnent le plus, ou les livrer à des nourrices étrangères, quand elles sont en état de les payer ; d'autres, qui n'en ont pas les moyens, les abandonnent, les exposent à la charité et à la compassion publiques et ne veulent plus les reconnaître. Il en est qui portent la barbarie jusqu'à les étouffer dans leur propre sein, avant même de leur avoir donné le jour. Où se rencontrent ailleurs que parmi les hommes de semblables cruautés ?

La nature rend doux aux parents le devoir qu'elle leur impose d'aimer leurs enfants. Plus cet amour est fort, plus on y trouve de douceur et de charmes.

Mais souvent l'amour paternel , quand il ne se renferme point dans les bornes de la modération , nuit aux enfants plus qu'il ne leur sert. Il peut manquer en ces deux points : ou bien en laissant , par un excès d'indulgence , les enfants suivre leurs penchans pervers au lieu de les corriger ; ou bien en les détournant de s'aimer les uns les autres par d'injustes préférences. L'héritage qu'un père laisse à ses enfants est bien riche , quand il leur laisse l'union et la concorde , et quand des sentiments réciproques d'affection unissent ceux que les liens du sang unissent déjà. Et puisqu'ils sont égaux entre eux par la nature , pourquoi voudriez-vous les distinguer les uns des autres dans vos affections ? Pourquoi vous étonner de voir des frères se disputer pour partager un héritage , puisque vous voyez l'envie pénétrer parmi les enfants de Jacob pour une tunique ?

Toutefois nous ne pouvons ôter aux parents la liberté d'aimer davantage ceux de leurs enfants qui sont plus dignes d'être aimés. Ainsi Jacob aimait plus celui de ses fils en qui il avait remarqué plus d'espérances de vertus , plus de dispositions au bien. Et nous ne voyons nulle part que Dieu ait condamné les sentiments que le saint patriarche éprouvait pour le sage Joseph.

Les parents doivent surtout veiller à ne laisser paraître aucune préférence à l'égard de quelqu'un de leurs enfants ; ils ne doivent point croire qu'il leur

est permis d'aimer l'un et de n'avoir pour l'autre que de la répugnance ou de l'indifférence. Une conduite aussi injuste n'est propre qu'à exciter les haines, et des frères les uns contre les autres, et des enfants ainsi rebutés contre leurs parents, ce qui est en quelque sorte un parricide. Je veux que l'un de vos enfants soit plus aimable que les autres; ses caresses vous attirent vers lui comme par une sorte d'enchantement : vous n'en devez pas moins à tous extérieurement les mêmes égards et les mêmes tendresses. Ne vous appuyez point de l'exemple de Rébecca. Si elle préférait l'un de ses fils à l'autre, c'est parce qu'il pratiquait la justice, tandis que l'autre l'avait abandonnée. En cela même elle travaillait au salut de l'aîné de ses deux fils, puisque son but était de le ramener à la vertu, de le soustraire par le repentir à la vengeance divine, et surtout de l'empêcher de se rendre plus coupable devant Dieu par l'abus qu'il aurait sans doute fait de la bénédiction que son père lui aurait donnée.

« Honorez votre père et votre mère, car c'est dans ce respect que consiste le premier devoir de piété; honorez-les par votre obéissance, en vous abstenant de leur faire aucune injure, car il ne faut pas même les offenser par l'expression de votre visage. Mais il ne suffit pas de ne les point offenser, puisque la loi a prévu ce cas en prononçant une sentence de mort contre quiconque maudira son père et sa mère. Il

faut de plus que vous les honoriez et que vous ayez de la bonté pour eux. Le bienfait de la loi et le devoir de la piété sont deux choses toutes différentes. Honorez vos parents, puisque Jésus-Christ même a honoré les siens, et qu'il est dit de lui dans l'Écriture qu'il leur était soumis. Si Dieu a voulu être soumis à ses petits serviteurs, avec combien plus de raison devez-vous l'être à votre père et à votre mère. Jésus-Christ honorait donc Joseph et Marie, non par l'obligation de la loi, mais par le devoir de la piété. Il honorait aussi Dieu son Père à un degré où jamais personne n'a pu atteindre, lui ayant été obéissant jusques à la mort. Honorez donc votre père et votre mère; mais l'honneur ne se borne pas au seul respect, il vous engage aussi à la libéralité, selon le sens de cette parole de saint Paul : « Honorez et assistez les veuves qui sont vraiment veuves, » car on honore quelqu'un lorsqu'on le traite et qu'on l'assiste selon ses mérites. Nourrissez votre père, nourrissez votre mère; et quand même vous l'auriez nourrie, sachez que vous ne lui avez pas encore rendu pour cela les douleurs qu'elle a souffertes pour vous; que vous ne lui avez pas encore rendu ce que vous lui devez pour les tranchées et pour les maux de son enfantement; que vous ne lui avez pas encore payé les services que vous en avez reçus quand elle vous a porté dans ses entrailles; que vous ne lui avez pas encore rendu les aliments qu'elle vous a donnés avec la tendresse de

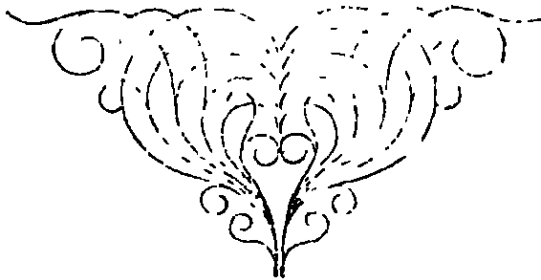
son affection maternelle , lorsqu'elle a fait couler le lait de ses mamelles sur vos lèvres , que vous ne lui avez pas encore rendu ce que vous lui devez pour la faim et la soif qu'elle a endurées à votre sujet , de peur qu'elle ne mangeât ou ne bût quelque chose qui fût contraire à votre santé ou qui pût nuire au lait qui vous devait servir d'aliment. C'est pour vous qu'elle a jeûné ; c'est pour vous qu'elle a mangé ; c'est pour vous qu'elle s'est assujettie à des viandes pour lesquelles elle n'avait aucun goût ; c'est pour vous quelle a passé les nuits sans dormir et qu'elle a pleuré. Pouvez-vous après cela souffrir qu'elle ait besoin de quelque chose ! O mon fils , quel effroyable jugement attirez-vous sur votre tête , si vous ne nourrissez pas votre mère ! Vous lui êtes redevable de ce que vous avez et de ce que vous êtes dans le monde. Quel sera votre jugement si l'Église est obligée de nourrir ceux que vous ne nourrissez pas , quoique vous en ayez de si grandes et de si étroites obligations ? »

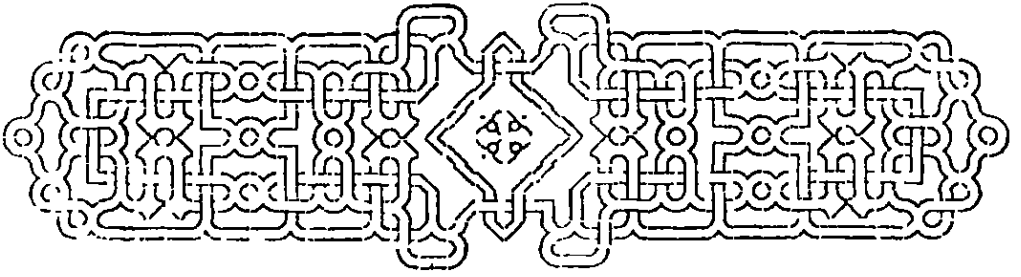
Nourrissez ceux qui vous ont mis au monde. Quand vous aurez nourri votre mère , vous ne serez pas encore quitte envers elle pour les douleurs et les angoisses que vous lui avez coûtées ; vous ne lui aurez pas encore rendu ni ces soins délicats qu'elle prit de vous tant qu'elle vous porta dans son sein , ni le breuvage salubre que vous prodiguaient ses mamelles ; vous ne lui donnerez rien en échange , de

tant de privations auxquelles elle se condamnait pour assurer votre existence. Combien de fois elle veilla pour protéger votre sommeil ! elle arrosa votre berceau de ses larmes ; et vous auriez la dureté de la laisser dans l'indigence ! O mon fils , quel jugement ne vous attireriez-vous pas , si vous manquiez aussi à nourrir votre père ! Vous lui êtes redevable de tout ce que vous avez , puisque vous lui êtes redevable de tout ce que vous êtes. Quelle condamnation ne retombera donc point sur vous , si l'Église allait être obligée de vous remplacer dans ce devoir !.... Peut-être vous m'allez répondre : J'aime mieux donner à l'Église qu'à ma famille. Non. Dieu n'agrée point des libéralités qui laisseraient mourir de faim vos parents.

L'ordre de Dieu est que vous nourrissiez vos parents préférablement à tous les autres pauvres ; car si , selon la loi divine , les outrages faits à son père sont dignes de mort , à plus forte raison le crime de le laisser en proie au supplice de la faim , plus cruelle encore que la mort elle-même. On voit des gens qui , pour s'attirer quelques vains applaudissements des hommes , donnent à l'Église ce qu'ils refusent à leurs proches : orgueil hypocrite que Dieu réprime ; la vraie miséricorde commence par le devoir de la piété envers ses proches. Donnez d'abord à ce parent pauvre , puis à l'étranger indigent ; vous donnerez après à ce ministre des autels ce que vous

aurez de superflu, afin de recevoir de lui le bien spirituel qui vous manque; car en recevant, il vous donne; et il ne reçoit pas seulement comme un pauvre qui n'a pas le moyen de rendre, mais comme un riche qui peut vous rendre à grand intérêt.





CHAPITRE XXVI.

L E T T R E S

A FAUSTIN , pour le consoler de la perte d'une sœur qu'il aimait.

CE qui adoucissait , à ses derniers moments , l'amertume de la séparation , c'était la confiance que vous lui surviviez pour la remplacer auprès de ses enfants ; vous leur refusez l'appui qu'elle leur promettait de votre part. Ces chers enfants attendent de vous que vous soulagiez leur affliction , non que vous l'aggraviez par votre désespoir.... En mourant , elle a subi la loi commune , non pas aux hommes seulement , mais aux cités , mais au monde tout entier.... Que sont-elles devenues toutes ces nations si célèbres de l'Afrique et de l'Asie , et leurs fameuses villes ,

Memphis, Ninive, Thèbes, Corinthe, Babylone, Athènes, Palmyre et tant d'autres, dont nos plus brillantes cités ne sont que de faibles images? Le temps a dévoré jusqu'à leurs ruines. Elles ont péri pour ne se relever jamais; celle que vous pleurez ne vous est enlevée que pour renaître un jour à une vie meilleure.

Ah! mon frère, réglez-vous jusque dans votre douleur: toute violente qu'elle est, soyez équitable et chrétien. Dieu vous a ôté une sœur qui vous était plus chère que vous-même: priez pour elle et pleurez sur vous; pleurez sur vous, parce que vous êtes un pécheur, encore exposé aux tentations et aux dangers de cette vie; et priez pour elle, afin de la délivrer des souffrances de l'autre. Voilà le zèle que vous devez avoir; car voilà ce qui lui peut servir, et de quoi elle vous sera éternellement redevable.

A ORONTIEN.

Qu'il est rare de rencontrer un chrétien qui n'ait que très-peu de commerce et de familiarité avec son corps; qui n'ait aucune société avec les vices; qui ne soit pas sensible à ce qu'il y a de plus agréable et de plus doux dans les caresses et les flatteries; qui, se voyant dans l'élévation de la plus pompeuse prospérité, ne regarde pas avec dédain ceux qui sont au-dessous de lui; qui ne se laisse pas abattre par la tristesse; qui ne s'oppose pas aux louanges qu'on

fait en sa présence des personnes de piété, en diminuant leur réputation et leur mérite ; qui soit au-dessus de toute sorte d'ambition et du désir de la gloire, qui éloigne, au fond de son cœur, tout ce qui pourrait y allumer des passions basses et terrestres, par l'avarice et l'amour des choses périssables ; un chrétien, dont l'âme ne soit ni ébranlée par la douleur, ni abattue par les outrages les plus ignominieux, ni tourmentée par l'impureté, ni terrassée par les passions grossières et corporelles, et qui ne sorte jamais de son calme et de son repos par la recherche des vanités séculières, ni par le goût des délices terrestres. Ajoutez la chasteté, la sobriété, la tempérance..... Figurez-vous un homme qui peut sans peine réprimer les mouvements les plus impétueux des plus violentes passions : qui sait modérer ses cupidités et ses désirs, qui a assez d'équité pour éclaircir les affaires obscures et embarrassées, et pour régler avec un esprit tranquille celles qui sont douteuses et incertaines ; capable même de remporter la couronne du martyr lorsque l'occasion s'en présente, sans que la crainte, qui est une mauvaise conseillère, puisse l'en détourner. Dieu le rangera non-seulement parmi ses amis, mais parmi ses enfants, pour le mettre en possession du céleste héritage et des richesses de sa propre gloire.

A SABIN, ÉVÊQUE DE PLAISANCE.

Si le premier homme , sorti d'une terre vierge encore , placé dans le paradis où il s'entretenait familièrement avec Dieu , a succombé si facilement ; combien la pente qui nous entraîne au vice n'est-elle pas devenue plus glissante sur une terre vieillie dans le crime !

J'apprends que Paulin , renonçant aux brillantes espérances que lui donnaient l'illustration de sa maison et l'opulence de sa fortune , s'est retiré à Nole pour y faire une profession ouverte de la foi évangélique ; que Thérasic , sa femme , a suivi l'exemple de son époux. Que diront à cela les grands du siècle ? Sacrifier , avec tant d'avantages , l'espérance d'une postérité , cela se conçoit-il ?

Je ne vois pas , sans un vif sentiment de douleur , que l'on donne tant de zèle pour les intérêts de la vanité , si peu pour ceux de la vérité , au mépris de l'oracle : « Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles , le Fils de l'homme rougira aussi de lui. »

Ce n'étaient pas ni Moïse , ni David , ni Élie qui rougissaient de paraître aux yeux des hommes dans un extérieur négligé. Ce qui semble déshonorant aux yeux des hommes est respectable à ceux de la religion.

FIN.

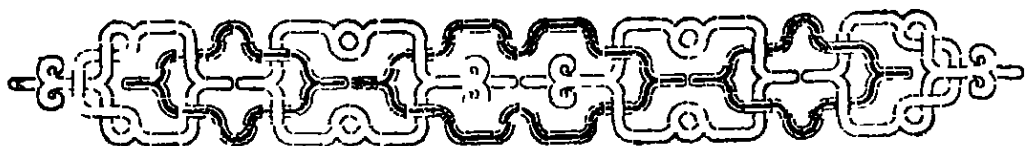


TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. Naissance de saint Ambroise. — La vie de quelques saints de sa famille. — Son éducation et ses succès dans ses études. — Il est nommé gouverneur de Milan. — Triste état de ce diocèse sous la conduite de l'évêque arien Auxence. — Circonstances extraordinaires dans l'élection de son successeur. — Ambroise est élu évêque. — Il prend la fuite. 5

CHAP. II. Saint Ambroise accepte enfin la charge épiscopale. — Comment il se prépare à en remplir les devoirs. — Il donne tous ses biens aux pauvres. — Son ardeur pour les études ecclésiastiques. — Son zèle pour instruire son troupeau. — Fruits de ses prédications et de la sainteté de sa conduite. — Ses deux livres pour les vierges et les veuves chrétiennes. 18

CHAP. III. Correspondance de saint Ambroise et de saint Basile. — Troubles dans l'empire. — Invasion des Barbares. — Révolte de Maxime. — Mort de Valens. — Assassinat de Gratien. — Conduite de saint Ambroise ; il arrête l'usurpateur dans sa marche sur l'Italie. — Lutte contre le sénateur Symmaque, qui veut rétablir à Rome le culte des faux dieux et surtout l'autel de la Victoire. — Succès de son éloquence et de ses travaux. 31

CHAP. IV. Lutte de saint Ambroise contre les Ariens. — L'impératrice Justine veut le forcer à rendre à ces hérétiques la Basilique Porcienne. — Résistance et fermeté du saint Pontife. — Violences de soldats. — Attachement du peuple. — Triomphe des Orthodoxes. — Découvertes des reliques de saint Gervais et de saint Protas. — Discours de saint Ambroise sur les miracles des Saints. 49

CHAP. V. Conversion de saint Augustin. — Maxime revient à son projet d'envahir l'Italie. — Nouvelle ambassade de saint Ambroise pour le détourner de ce projet. — Inutilité de sa démarche. — Ravages de l'armée de Maxime dans l'Italie. — Théodore lui déclare la guerre, sa victoire est complète. — Les Juifs et les hérétiques cherchent à obtenir du vainqueur quelques privilèges. — La fermeté et les remontrances de saint Ambroise font échouer leur entreprise. 67

CHAP. VI. Massacre de Thessalonique. — Lettre de saint Ambroise à l'empereur Théodose. — Celui-ci se présente dans la cathédrale de Milan pour assister aux saints mystères. — Conduite énergique du saint Pontife. — Humilité de l'empereur ; sa grandeur d'âme ; sa pénitence. 83

CHAP. VII. Hérésie de Jovinien. — Concile de Capoue. — Mort de Valentinien le jeune. — Usurpation d'Eugène qui s'efforce de gagner à son parti saint Ambroise. — Celui-ci résiste à ses sollicitations et, à son approche, sort de Milan. — Défaite miraculeuse de l'usurpateur. — Démonstrations pieuses de Théodose après la victoire. — Sa confiance dans le saint évêque. — Sa mort — Son Panégyrique. 98

CHAP. VIII. Découverte des reliques de saint Nazaire et de saint Celse. — Conversion de la reine des Marcomans. — Derniers travaux de saint Ambroise. — Sa mort. — Ses vertus. 115

CHAP. IX. Notice sur les écrits de Saint Ambroise. 132

CHAP. X. Dieu. — La création. — Puissance et bonté de Dieu manifestée dans ses œuvres. — Il n'est pas l'auteur du mal moral. — L'homme

erée à l'image de la divinité. — Noblesse de son origine , dignité de son âme. 138

CHAP. XI. Jésus-Christ. — Sa divinité. — Son humanité sainte ne formant avec sa divinité qu'une seule et même personne. — Profession de foi sur ce mystère. 148

CHAP. XII. Mission des Apôtres. — Divinité de cette mission. — Hérétiques et philosophes païens. — Doctrine évangélique. — L'Eglise colonne de la Foi. — Saint Pierre son chef. — Utilité des persécutions. — Hommages et prières adressées aux saints martyrs. — Miracles opérés sur leur tombeau. 156

CHAP. XIII. Marie pleine de graces. — Son insigne pureté. — Sainteté de sa vie. — Sa foi, son humilité, sa confiance en Dieu. — Son courage au pied de la croix. — Conclusions pratiques. 166

CHAP. XIV. Bienfaits de Dieu. — Motifs de nous attacher à son service. — Engagements contractés par le Bapême. — Le monde et Jésus-Christ. — Perfection chrétienne. — L'âme étroitement unie à Dieu. 174

CHAP. XV. Devoirs de la vie chrétienne. — Prière. — Sa nécessité. — Motifs de confiance en Dieu. — Exemple du Sauveur. — Méditations dans les livres saints. — Chants des Psaumes. 186

CHAP. XVI. Temples du Seigneur. — Autels. — Respect du sanctuaire. — Sacrements de la loi nouvelle. — L'Eucharistie, véritable Corps et Sang de Jésus-Christ. — Vertu des paroles de la Consécration. — Communion. — Pain eucharistique, nourriture et remède de nos âmes. 199

CHAP. XVII. Elévation de l'âme vers Dieu. — Brièveté de la vie humaine. — Vanité des plaisirs terrestres. — Dangers du monde. — S'affranchir des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ. 209

CHAP. XVIII. Espérance chrétienne. — Immortalité de l'âme prouvée par la raison et par la foi. — Joies du ciel. — Félicité des justes. 219

CHAP. XIX. Nécessité de combattre le monde et la chair. — Fuir la vo-

lupté. — Combattre les premières atteintes du vice. — Joug des passions. — Esclavage du péché. — Paix des âmes justes.	229
CHAP. XX. Passion de l'avarice. — Folie , injustice et malheur de l'avaré. — Histoire de Nahoth. — Bon et mauvais usage des biens de la terre.	236
CHAP. XXI. Retour du pécheur à Dieu. — Facilité de ce retour. — Exemples de plusieurs saints qui furent pécheurs. — Conditions du vrai repentir. — Confession de ses péchés faite au prêtre. — Nécessité et efficacité de la confession. — Bonté et indulgence envers le pécheur repentant.	247
CHAP. XXII. Effets d'une véritable pénitence. — Jeûne, aumône. — Nécessité et efficacité de ces œuvres de la Pénitence. — Discernement dans les libéralités. — Pureté d'intention.	261
CHAP. XXIII. Caractères de la vraie vertu. — Elle doit être intérieure, fondée sur la foi, accompagnée d'humilité. — Force et courage. — Tempérance.	271
CHAP. XXIV. Virginité. — Légitimité et avantages de cet état. — Motifs de l'embrasser. — Réponse aux objections. — Gloire et bonheur des vierges. — Leurs devoirs.	285
CHAP. XXV. Légitimité et sainteté du mariage. — Sagesse dans le choix d'un époux. — Devoirs des parents envers leurs enfants. — Devoirs des enfants envers leur père et leur mère.	295
CHAP. XXVI. Lettres.	305





TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

AMBROISE (St), sa naissance, son éducation, 7. — Il est nommé gouverneur de Milan et proclamé évêque, 13. — Comment il remplit les devoirs de l'épiscopat, 19. — Fruits de ses prédications et de la sainteté de sa vie, 24. — Sa correspondance avec saint Basile, 31. — Ses luttes contre Symmaque, 41. — Contre les Ariens, 49. — Sa fermeté, 52-78. — Ses rapports avec saint Augustin, 65. — Massacre de Thessalonique; sa belle conduite dans cette circonstance, 81. — Ses derniers travaux, sa mort, 117. — Ses vertus, 121. — Ses écrits. 133.

AUMÔNE, 267.

AVARICE, 237.

BAPTÊME (engagements contractés par le), 173.

CIEL, joies du Paradis, 224.

COMMUNION, 206.

CONFESSEUR, 256.

CONFESSION, 252.

DEVOIRS de la vie chrétienne, 187.

DIEU. — Sa bonté, sa puissance, 138. — Il n'est pas l'auteur du mal, 142. — Ses bienfaits, 174.

DOCTRINE évangélique, foi, Église, 158.

ENFANTS, (leurs devoirs envers leurs parents), 301.

ESPÉRANCE chrétienne, 219.

EUCARISTIE, 202.

FORCE chrétienne, 276.

- HOMME (l').** — Noblesse de son origine. — Dignité de son âme, 144.
- HUMILITÉ**, 273.
- IMMORTALITÉ de l'âme**, 220.
- JÉSUS-CHRIST.** — Sa divinité, 148. — Incarnation, 153. — Evangile, 156.
- JEUNE**, 263.
- JOVINIEN**, 98.
- MACHABÉES**, 278.
- MARCOMANS (conversion de leur reine)**, 117.
- MARIAGE**, 295.
- MARIE** pleine de grace, 166. — Son insigne pureté, sainteté de sa vie, 168. — Sa foi, son humilité et sa confiance en Dieu, 169. — Son courage au pied de la croix, 170.
- MARTYRS.** — Hommages qu'on leur adresse, miracles opérés sur leur tombeau, 161.
- MÉDITATION**, 192.
- MONDE et Jésus-Christ**, 178-210-221.
- NABOTH (histoire de)**, 240.
- PARENTS (leurs devoirs envers leurs enfants)** 298.
- PASSIONS (joug et danger des)**, 233.
- PECHEUR (son retour vers Dieu)**, 246. — Conditions du repentir, 251.
- PENITENCE**, 261.
- PERFECTION chrétienne**, 179-212.
- PERSÉCUTIONS (utilité des)**, 159.
- PRIÈRE**, 187-209. — Psaumes, 193. — Temples du Seigneur, 199.
- SACREMENTS de la loi nouvelle**, 201.
- SERVICE de Dieu**, 175-209.
- TEMPÉRANCE**, 282.
- THÉODOSE.** — Massacre de Thessalonique, 83. — Pénitence de l'empereur, son humilité, 90. — Sa docilité envers saint Ambroise, 109.
- VANITÉ des plaisirs terrestres**, 210.
- VERTU**, 271.
- VIRGINITÉ**, 285.